

GUI DE NANTEUIL

CHANSON DE GESTE



2

.

.

.

6 1 3 3 1

.

LES
ANCIENS POETES
DE LA FRANCE

La première partie du recueil des *Anciens Poètes de la France* renfermera le cycle carlovingien, et formera quarante volumes semblables à celui-ci.

L'examen des questions auxquelles peut donner lieu la publication de ce recueil a été confié, sous la haute direction de S. Exc. M. le Ministre d'État, à une commission composée de MM. :

Le Marquis de LA GRANGE, sénateur, membre de l'Institut, *Président* ;

F. GUESSARD, professeur à l'Ecole impériale des Chartes, *délégué de la Commission pour la direction du Recueil* ;

Francis WEY, inspecteur général des archives départementales ;

Henri MICHELANT, membre de la Société des antiquaires de France, employé au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale.

Ce volume est le *sixième* dans l'ordre de publication.

LES
ANCIENS POETES
DE LA FRANCE

Publiés sous les auspices

DE S. EXC. M. LE MINISTRE D'ÉTAT

Et sous la direction

DE M. F. GUESSARD

AYE D'AVIGNON — GUI DE NANTEUIL



PARIS
Chez F. VIEWEG, Libraire-Éditeur
Maison A. FRANCK
RUE DE RICHELIEU, N° 67
—
MDCCCLXI

Paris. — Imp. par CH. JOUAUST, 338, rue S.-Honoré.

GUI DE NANTEUIL

CHANSON DE GESTE

*Publiée pour la première fois d'après les deux manuscrits
de Montpellier et de Venise*

PAR

M. P. MEYER



A PARIS

Chez F. VIEWEG, Libraire-Editeur

Maison A. FRANCK

RUE DE RICHELIEU, N^o 67

—
MDCCCLXI





PRÉFACE.

Gui de Nanteuil est l'un des preux de la famille héroïque à laquelle les trouvères ont donné pour chef Doon de Mayence. D'après eux, il avait pour aïeul paternel Doon de Nanteuil, le second des douze fils de Doon de Mayence. Son père était Garnier de Nanteuil ; sa mère, Aye d'Avignon. Autant de noms de héros, autant de titres de poèmes (¹), si ce n'est que le nom de Garnier a été éclipsé par celui de sa femme. La chanson de Gui de Nanteuil fait suite immédiatement à celle d'Aye d'Avignon, composée elle-même d'une partie primitive qui se termine à la naissance de Gui, et d'une continuation où il joue déjà un rôle important. Dans cette seconde partie d'*Aye d'Avignon* on voit périr Garnier, victime des trahisons sans cesse renaissantes de ses ennemis, et la belle Aye sur le point de tomber entre leurs mains, au moment où elle est inopinément délivrée par Gui son fils, et par le

1. Un seul nous manque, celui de Doon de Nanteuil ; mais plusieurs allusions en attestent l'existence. (V. Philippe Mouskes, le poème d'*Aye d'Avignon*, etc.) De plus, Fauchet en a cité quelques vers d'après un manuscrit aujourd'hui perdu.

Hervieu reproche d'abord au vieil empereur le choix qu'il vient de faire de Gui pour porter l'oriflamme, comme s'il manquait à la cour de ducs et de barons dignes de cet honneur. Il rappelle que le valet de Nanteuil est de la famille de Girart de Rossillon et de Renaut de Montauban, ces vassaux rebelles que Charlemagne eut tant de peine à réduire. Enfin il accuse Gui de félonie pour avoir tué Milon, qui était devenu son beau-père en épousant Aye d'Avignori (1). Le valet de Nanteuil indigné offre de se justifier les armes à la main. La bataille est décidée et l'empereur en reçoit les gages. Mais Hervieu redoute cette épreuve; il tente de la prévenir en faisant tuer de guet-apens son adversaire. Le coup manque, et le duel a lieu. Hervieu est vaincu; il va périr, quand, par une trahison dont les exemples abondent dans les chansons de geste, les siens viennent à son secours. Une mêlée s'ensuit où tombe sous les coups de Gui l'une des espérances de la famille de Ganelon, le jeune Hardré.

Charlemagne, qui joue ici un étrange rôle, est beaucoup trop sensible à cette mort et trop peu à la félonie qui en est cause. Mais son embarras est grand et sa liberté fort engagée. Il a consenti à accepter d'Hervieu un riche présent en retour duquel le traître a obtenu de lui la main d'Eglantine, une jeune, belle et riche héritière arrivée la veille de Gascogne tout exprès, à ce qu'il semble, pour compliquer la situation et en-

1. Voyez sur ce point, qui suppose une version d'*Aye d'Avignon* différente de celle qui s'est conservée jusqu'à nous, la préface de ce poème, p. ix et x.

venimer la haine des deux adversaires. En effet, Eglantine, logée dans un hôtel qui fait face à celui où Gui est descendu, s'est éprise de lui à première vue ; Gui a répondu à ses sentiments, et, comme dit le refrain d'une chanson du temps :

Guiz aime Aigline, Aigline aime Guion.

Les deux amants se sont promis de devenir époux dans le temps même où Hervieu obtenait de l'empereur la main d'Eglantine.

Sommé de tenir le marché qu'il a conclu, Charlemagne ne peut s'y refuser. Mais la jeune fille résiste ; elle ne veut point d'Hervieu : c'est Gui qu'elle demande. Et Gui de son côté, soit par haine d'Hervieu, soit par amour d'Eglantine, n'est pas plus disposé à s'incliner devant la volonté impériale. L'empereur, fort en peine, semble un instant se repentir d'avoir accepté les présents du traître, mais il est entraîné à prendre parti pour lui, et à poursuivre Gui jusque sous les murs de Nanteuil, jusque sur ses terres. Le grand conquérant est cruellement puni de sa faiblesse. Au jour fixé pour le tournoi qui doit décider du sort de Gui et d'Eglantine (car cette guerre, toute sérieuse qu'elle soit, n'en doit pas moins se terminer à jour fixe, d'un commun accord, par une affaire qui prend en conséquence le nom de tournoi), au jour donc de la lutte décisive, Charlemagne se trouve en face non plus seulement de Gui et des siens, mais d'une armée auxiliaire de cent mille hommes. C'est Ganor, le second époux d'Aye d'Avignon, qui a amené cette grande armée pour venir en aide à son beau-

fil. Avec un tel renfort Gui est assuré de la victoire, et Charlemagne s'en aperçoit bien après un premier engagement où Hervieu reçoit la mort de la main de son rival. Réduit à demander la paix au valet de Nanteuil, à lui accorder Eglantine et à assister à ses noces, le vieil empereur, couvert de honte et de ridicule, s'en revient piteusement à Paris, maudissant, dit le trouvère, les traîtres qui lui ont brassé cette besogne.

Il en avait certes bien sujet ; mais il eût maudit à plus juste titre, s'il l'eût pu connaître, le poète qui lui faisait jouer un tel rôle. L'auteur de *Gui de Nanteuil* n'est pas le seul sans doute qui ait ainsi maltraité Charlemagne, sous prétexte de chanter sa gloire. Plusieurs des derniers trouvères qui se sont servis de son nom pour s'attirer la faveur publique l'ont représenté d'une bonhomie et d'une crédulité qui tourne trop souvent à la niaiserie ; mais nulle part, à ce que nous pensons, il ne paraît à la fois aussi odieux et aussi ridicule que dans cette chanson, et il nous faut de l'indulgence pour pardonner à notre auteur ce crime de lèse-majesté. Peut-être, cependant, son intention était-elle bonne, car nous aimons à lui en supposer une : Peut-être a-t-il voulu, par cet extrême abaissement de la majesté impériale, montrer jusqu'où peut conduire l'infernal appétit de l'or :

... *Quid non mortalia pectora cogis,
Auri sacra fames ?*

Il répète ou à peu près les paroles de Virgile⁽¹⁾,

1. *Æneid.*, III, 56.

et voue au malin esprit ces richesses diaboliques objet de tant de convoitises, source de tant de trahisons :

*Diablez est avoirs, à matifé le commant ;
Quer tant fort le couvoient li petit et li grant
Encore en traïra le pere son enfant (1) !*

Et comme cette invective lui échappe au moment où Charlemagne se laisse tenter par les riches présents d'Hervieu, il est permis de croire qu'il a voulu la justifier par un grand exemple en couvrant l'empereur de ridicule et de confusion.

Ce n'est pas à leur insu évidemment et par faiblesse de conception que certains trouvères nous ont laissé de Charlemagne un portrait si peu flatté, puisqu'ils ne manquent pas de faire remarquer eux-mêmes les vices de caractère qu'ils lui prêtent. Ils les lui reprochent d'ordinaire par la bouche du duc Naymes, son conseiller le plus intime, et l'admonestent à ce sujet dans le langage le moins voilé. C'est donc sans doute pour le faire servir à la moralité de leurs récits qu'ils l'ont défiguré de la sorte et en ont fait une espèce de plastron. Ici, comme dans plusieurs autres poèmes, il faut oublier le nom de Charlemagne, et l'on a sous les yeux un type qui s'est conservé jusqu'à nos jours dans la littérature populaire : le tyran de mélodrame.

Le traître, qui n'est pas moins que le tyran de l'essence du mélodrame, n'a pas varié non plus depuis le moyen âge. Tel l'ont représenté nos

anciens poètes, tel on l'a revu, il n'y a pas bien longtemps encore, dans le *Chien de Montargis*, par exemple. Et ici ce n'était pas seulement le type qui s'était maintenu, mais bien l'un des traîtres les plus connus de nos aïeux qui repa-raissait en personne, pour ainsi parler. C'était Macaire lui-même, avec sa victime Aubry, avec le chien vengeur, avec presque tous les person-nages de la vieille chanson de geste dont l'Italie nous a gardé l'unique exemplaire connu (1). Dans le poème que nous publions aujourd'hui c'est le propre fils de Macaire, Hervieu de Lyon (2), qui est le traître en chef, si l'on peut dire, et qui dans cet emploi se montre bien digne de son père et de Ganelon son oncle, comme le fait remarquer notre trouvère.

*Bien li vient de lignage qu'il ait cuer de felon,
Damedieu le confonde par son saintisme non,
Qu'il n'a si traïtour jusqu'en Carphanaon (3).*

Lui et les siens sont, en effet, de parfaits co-
quins, des scélérats fieffés, mais d'une scéléra-
tesse si simple, si naïve, si ouverte, qu'elle en
devient souvent bouffonne, et ne pouvait man-
quer, à la fin, de tourner à la parodie, comme
il est arrivé de nos jours, où le Macaire du *Chien
de Montargis* a fait place au Robert Macaire de
l'*Auberge des Adrets*. Cette transformation s'est
opérée pour ainsi dire d'elle-même, comme cha-

1. Voyez la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, IV^e série,
t. III, p. 393.

2. Hervieu, le *fix Macaire*..... P. 18 et *passim*.

3. P. 7.

cun sait, et par suite de l'excès de niaiserie du traître de mélodrame; mais ce qu'on ignore généralement et ce qu'il est curieux de noter, c'est que ce personnage, au moment où il s'est ainsi transformé, était encore identique au traître de nos dernières chansons de geste. On pourra s'en convaincre si l'on veut bien comparer les deux figures en ce qu'elles ont d'essentiel et de caractéristique, et par là on se fera une idée soit de la vitalité des créations de nos anciens poètes, soit de l'immobilité de l'art populaire.

L'auteur de *Gui de Nanteuil*, qui composait son poème à une époque où la plupart des chansons de geste étaient déjà connues, n'a essayé de rajeunir, ni pour les preux ni pour les traîtres, les types consacrés, pour ainsi dire, en chaque genre, par une longue habitude et un long succès. Il s'est contenté de les reproduire, mais d'une main faible, acceptant l'héritage de ses devanciers, et le diminuant plutôt que de l'accroître. Sans doute son héros, Gui de Nanteuil, est un vaillant guerrier, mais il ne se distingue en rien des nombreux chevaliers, tous sans peur sinon sans reproche, que nous offre l'épopée carlovingienne. Le caractère d'Eglantine n'a rien que de gracieux et de touchant, une fois acceptées les mœurs du temps; mais il n'est guère plus original que celui de son amant, et nous semble moins marqué déjà que celui de sa belle-mère Aye d'Avignon.

Mais si les personnages de ce poème considérés un à un laissent à désirer et manquent de relief, l'action dans son ensemble nous paraît assez satisfaisante. Elle commence au défi d'Hervieu,

se complique de l'amour de Gui et d'Eglantine, et se dénoue par le triomphe du valet de Nanteuil et par son mariage. C'est Gui qui est le héros, et le seul héros du poëme. L'intérêt, qui n'a pas le temps de s'affaiblir dans un ouvrage aussi court, se porte toujours sur lui et sur son amante, sans néanmoins se diviser, et sans être distrait par aucun de ces incidents qui troublent si souvent le récit dans les poëmes de la décadence. Il faut savoir gré à l'auteur de *Gui de Nanteuil* de cette simplicité qui donne à son ouvrage un air de ressemblance avec les vieilles chansons de geste; mais il ne faudrait tirer de là aucune conclusion excessive en faveur de l'ancienneté du poëme. Il n'est pas encore au bas de la pente sur laquelle s'échelonne la série de nos chansons de geste, puisqu'on ne saurait le faire descendre que de bien peu au-dessous de la limite qui sépare le douzième siècle du treizième, ainsi que l'établira un témoignage rapporté ci-après. Mais il n'y a pas lieu à l'inverse de le faire remonter beaucoup plus haut; la partie la plus ancienne de la chanson d'Aye d'Avignon n'a pas été composée, selon toute apparence, longtemps avant l'avènement de Philippe-Auguste, et l'on a déjà dit que notre poëme rappelle de cette chanson non-seulement la partie primitive, mais encore la continuation. Ce sont des ouvrages de la même école, qui tiennent à la fois de la chanson de geste et du poëme d'aventures, où les mœurs sont singulièrement adoucies, alanguies si l'on veut, et où l'amour tient une place que ne lui eût pas accordée à coup sûr un trouvère des premiers temps. L'idée seule du tournoi qui sert au dénouement

de notre poëme, cette idée qui semble si étrange au vieux duc Naimes, suffirait à prouver que l'auteur de *Gui de Nanteuil* sacrifiait un peu à regret au goût de son temps, et vivait à cette époque de transition où l'antique chanson de geste était contrainte, pour lutter avec les inventions de l'école de Chrestien de Troyes, de dépouiller sa rudesse et sa naïveté presque sauvages.

On ne s'étonnera donc pas qu'une composition de cette date et de ce genre soit de pure imagination et n'ait aucun fondement historique. Ce que la tradition populaire avait retenu de l'histoire de Charlemagne, nos plus anciens poètes l'avaient mis en œuvre, et l'auteur de *Gui de Nanteuil* arrivait trop tard pour pouvoir rien demander à cette mine épuisée. On serait même fort en peine de trouver une place pour les événements qu'il raconte dans la vie fabuleuse du grand empereur, telle que la déroule la suite de récits que nous ont laissés les plus anciens trouvères. Et notre poëme n'est pas le seul qui donne lieu à cet embarras : tous ceux de la *geste* de Doon de Mayence, à laquelle il se rattache, sont aussi difficiles à classer. On ne sait à quel moment leurs auteurs ont voulu en placer l'action, si tant est qu'ils se soient préoccupés de ce détail. Nous ne tenterons pas, comme on le pense bien, de résoudre cette difficulté; nous nous bornons à en tirer l'indice très-significatif qu'elle nous fournit pour déterminer la date de certains poëmes et en particulier de celui que nous publions aujourd'hui.

Mais ce dut être un souci plus sérieux pour

un chroniqueur qui prétendit raconter la vie de Charlemagne avec les seuls matériaux que lui fournissaient les chansons de geste. On voit que nous voulons parler de Philippe Mouskes. Ce poète compilateur paraît avoir senti qu'il ne pouvait passer sous silence les événements racontés dans notre poème, dont la renommée était grande, comme nous le prouverons tout à l'heure; mais en même temps il laisse apercevoir qu'il n'était pas fort à l'aise pour en intercaler la mention dans son récit. Philippe Mouskes fait allusion à deux reprises au poème de Gui de Nanteuil. La première fois, c'est après la trahison de Ganelon qu'il introduit notre héros en compagnie de plusieurs autres qui firent *grant ennui* à Charlemagne :

*Puis ot il anui, ce dist on,
Par Aigentine et par Guion ;
Car Hervils ot ocis Garnier
Pere Guion, buen cevalier ;
Et dame Aye reprist pour bien
Ganor, .i. rice roi paien (1).*

Par cette manière incidente de rappeler l'histoire de Gui de Nanteuil, il s'épargne la peine lui de trouver une place déterminée. La seconde allusion, plus explicite quant aux événements, est aussi peu précise par rapport à leur date. Après avoir raconté les guerres de Charlemagne contre les Saxons et son retour en France, Philippe Mouskes ajoute :

Et puis avint, bien le set on,

1. V. 8436-42.

*Que, par la force d'Avegnon,
 Monstrerent à Carlon orguel
 Maintes gens et Guis de Nantuel.
 Et ot fait son pere Garnier
 De son atour consanonnier;
 Et s'ot de sa feme cel fil,
 Aïen d'Avegnon, le gentil.
 Mais ocis fu par traïson
 Del grant parage Guenelon;
 Dont puis avint que en .i. liu
 S'en combati Guis à Herviu,
 Et puis fist il si sa besongne
 Sor Aiglentine de Gascogne (1).*

Tout ce que Philippe Mouskes eût pu affirmer, c'est que que l'action de notre poëme se place à la fin du règne de Charlemagne. « Je suis vieux et faible, fait dire quelque part à l'empereur l'auteur de *Gui de Nanteuil*; mon temps est passé, et voilà soixante-dix ans accomplis que je porte ma couronne (2). » Et de fait cette exagération était nécessaire; car *Gui de Nanteuil* est l'arrière-petit-fils de Doon de Mayence, qui, lui aussi, est le héros d'un poëme dont l'action se passe également sous le règne de Charlemagne.

La chanson de *Gui de Nanteuil*, comme celle d'Aye d'Avignon et d'autres du même temps et du même goût, obtint un succès qu'on ne serait pas tenté de supposer, mais qu'il faut bien enregistrer sur la foi des témoignages que l'on en retrouve. Le plus ancien est celui du troubadour Rambaut de Vaqueiras, qui mourut vers 1207,

1. V. 10,008-22.

2. P. 11.

et par là il est prouvé que notre poëme n'est pas postérieur à la fin du douzième siècle, ou aux premières années du treizième au plus tard.

M. Raynouard ⁽¹⁾ et M. Fauriel ⁽²⁾ ont déjà rapporté l'un et l'autre cette allusion on ne peut plus précise :

*Leis qu'ieu am mais que non amet vasletz
Guiz de Nantuelh la piussel' Ayglentina.*

RAMBAUTZ DE VAQUEIRAS : *non puesc saber*(3).

M. Fauriel seul ⁽⁴⁾ a relevé une seconde allusion du même troubadour à la chanson de Gui de Nanteuil dans un sirventes dicté à Rambaut de Vaqueiras par l'affection qu'il portait à la maison de Baux, et où il dit :

*Lo vasletz de Nantuoil
Feri mierz de son bran
Qu'En Dragonetz ogan.*

Leu sonets si cum suoill(5).

1. *Choix des poésies orig. des troubadours*, II, 306.

2. *Hist. de la poésie provençale*, III, 511-12.

3. Cette pièce ne se trouve que dans les deux manuscrits de la Bibl. Imp., fr. 856 (anc. n° 7226), et La Val. 14. M. Raynouard en a publié deux couplets et l'envoi (*Choix*, V, 423), reproduits par M. le docteur Mahn (*Die Werke der Troubadours*, I, 365).

4. *Hist. de la poés. prov.*, loc. cit. — M. Fauriel jugeait cette allusion et la précédente antérieures à l'an 1204, sans doute parce qu'à cette date Rambaut de Vaqueiras était en Italie, à la cour de Boniface, marquis de Montferrat. Il est fort probable, en effet, que les deux allusions datent des dernières années du XII^e siècle.

5. Cette pièce ne se trouve que dans deux manuscrits de Paris (Bibl. Imp., fr. 854, anc. n° 7225; suppl. fr. 2032) et dans le célèbre manuscrit de Modène. Des fragments en

Après Rambaut de Vaqueiras, d'autres troubadours ont encore rappelé le nom du héros de notre poème :

*Avetz de totz los bos aips et d'amor
Don vos es pres miels c'a 'N Gui de Nantuelh.*

AIMERIC DE PEGUILHAN : *Lonjamen m'a
trebalhat* (1).

*E cug fos Narnals de Marruelh
Que saup mai d'amor que Nantuelh.*

RAIMON VIDAL DE BEAUDU : *En aquel
temps* (2).

E comtatz d'En Gui de Nantoill.

LANFRANC CIGALA ET LANTELM :
Lantelm (3).

Dans le joli roman de *Flamenca*, un grand nombre de jongleurs accourent de toutes parts

ont été publiés ou reproduits par M. Raynouard (*Choix*, etc., V, 421, II, 173) et par M. le docteur Mahn (*Die Werke*, etc., I, 360).

1. Allusion rapportée par M. Raynouard (*Choix*, II, 306). M. Fauriel (*Hist. de la poés. prov.*, III, 512) attribue par erreur à Raimon Vidal la pièce d'où elle est tirée, et qui se trouve sous le nom d'Aimeric de Peguilhan dans les dix manuscrits qui nous l'ont conservée.

2. La nouvelle *En aquel temps* ne se trouve que dans le manuscrit de Paris, Bibl. Imp., La Val. 14. Elle a été publiée par M. le docteur Mahn (*Gedichte der Troubadours*, II, 23-37). L'allusion avait été relevée par M. Raynouard (*Choix*, II, 306).

3. Cette pièce, qui commence ainsi :

Lantelm, qius onra nius acuoiil,

ne se trouve que dans le manuscrit du Vatican 3207. — Allusion rapportée par M. Raynouard (*loc. cit.*) et par M. Fauriel (*Ibid.*)

aux noces de l'héroïne, et y chantent grand nombre de chansons, de lais, de contes, de fabliaux. Il est à remarquer que les chansons de geste n'entrent pas pour beaucoup dans l'énumération que fait l'auteur des compositions chantées ou récitées à cette occasion ; cependant l'un des jongleurs récite le poème du valet de Nanteuil :

L'us ditz del vallet de Nantuoil (1).

Toutes ces allusions, si elles ne prouvent pas l'origine provençale de la chanson de Gui de Nanteuil, selon la thèse de M. Fauriel, démontrent au moins que cette chanson jouissait d'une grande faveur dans les pays de langue d'oc, et qu'on s'y était vivement intéressé aux amours de Gui et d'Eglantine.

A en juger par le nombre des allusions que nous avons pu recueillir, il semblerait que notre poème ait été moins goûté dans les pays de langue d'oïl. Mais nous nous garderons bien de tirer pareille conséquence d'un pur accident qui acquerrait à peine quelque importance si nous étions assurés de connaître toutes les allusions que peuvent renfermer les textes aussi nombreux qu'étendus de notre ancienne littérature. D'ailleurs les preuves que nous avons du succès et de la popularité de *Gui de Nanteuil* dans le nord de la France sont loin d'être sans valeur. On sait déjà ce qu'en a dit Philippe Mouskes. A ses yeux, sans doute, cette fable était de l'histoire, et c'était pour lui un devoir de la mentionner ;

Raynouard, *Lexique român*, I, 11. L'allusion a été depuis relevée par M. Fauriel, *Hist. de la poés. prov.*, III, § 12.

mais il l'eût passée sous silence si elle n'avait pas été très-connue. Et comment supposer qu'elle ne fût pas populaire, quand nous trouvons, au XIII^e siècle, les amours de Gui et d'Eglantine mises en chanson, en chanson proprement dite, et non plus en chanson de geste ?

Voici les deux couplets que chantaient un jour, à cheval, le neveu de l'évêque de Liège :

*Or viennent Pasques les beles en avril,
Florissent bois, cil pré sont raverdi,
Ces douces eves revirent à lor fil,
Cil oisel chantent au soir et au matin.
Qui amors a nes doit metre en oubli;
Sovent i doit et aler et venir.
Ja s'entramoient Aigline et li quens Guis.
Guis aime Aigline, Aigline aime Guion.*

*Souz un chastel q'en apele Biaucier
En mout poi d'eure i ot granz bauz levez.
Cez damoiseles i vont por caroler,
Cil escuier i vont por bohorder,
Cil chevalier i vont por esgarder;
Vont i ces dames por lor cors deporter.
La bele Aigline s'i est fete mener,
Si ot vestu un bliaut de cendel
Qui grant .ii. aunes traînoit par les prez.
Guis aime Aigline, Aigline aime Guion.*

C'est dans un roman parsemé de chansons comme le roman de la Violette, c'est dans *Guillaume de Dôle*, que s'est conservée cette pièce, dont la versification ne diffère que par le refrain de celle des chansons de geste, et où nous retrouvons les deux principaux personnages du poème que nous publions (1). Le second couplet

1. Le roman de Guillaume de Dôle est encore inédit, quoi-

nous paraît faire allusion au passage de *Gui de Nanteuil* où Eglantine et ses compagnes se livrent au plaisir de la danse sous les murs du château de Nanteuil, qui sans doute est devenu ici Biaucler pour le besoin de la rime ⁽¹⁾.

Un ouvrage de beaucoup postérieur au roman de Guillaume de Dôle, la version remaniée en vers de douze pieds du poème de Huon de Bordeaux, fait une allusion à notre héros. Au moment où Huon et son frère se disposent à partir pour la cour de Charlemagne, la duchesse de Bordeaux propose à ses fils l'exemple de leurs ancêtres, parmi lesquels elle cite :

Et Guion de Nantæul et Gerart le barbès (2).

Mais la meilleure preuve qu'on puisse produire de la popularité dont le poème de Gui de Nanteuil jouissait encore plus d'un siècle sans doute après le temps où il fut composé, c'est la suite des aventures de notre héros et de sa descendance

que notre confrère M. G. Servois l'ait transcrit à Rome ; mais les couplets cités ont été publiés pour la première fois par MM. Daremberg et Renan (*Archives des Missions scientifiques et littéraires*, année 1850, p. 289). MM. Daremberg et Renan ont encore extrait du même roman une chanson de *La bele Ayglentine* qui, dès 1817, avait été traduite en allemand par Gœrres. (*Altdeutsche Volks und Meisterlieder*, Frankfurt, Préface, p. lx). Mais l'héroïne de cette chanson, charmante d'ailleurs, ne paraît avoir rien de commun avec l'amante de Gui de Nanteuil.

1. V. ci-après, p. 77 :

La karole commence desous les pins ramés.

2. V. la préface de *Huon de Bordeaux*, éd. Guessard et Grandmaison, p. xxviii.

Gui de Nanteuil.

b

que nous trouvons dans un immense poëme dont l'unique manuscrit connu date du XV^e siècle (1). Au commencement de ce manuscrit, sinon du poëme, on voit Gui, Eglantine et leur jeune fils Tristan de Nanteuil sur un navire battu par la tempête. Le vent les pousse vers une côte où Gui descend à terre, laissant à bord sa femme et son fils. Pendant son absence, survient un pirate sarrasin qui enlève la dame pour la vendre au soudan de Babylone. Resté seul sur le navire, dont le Sarrasin a coupé l'amarre, le petit Tristan est emporté en pleine mer, où une sirène le nourrit de son lait. Le navire finit par aborder en *Herménie*, où Tristan et sa nourrice sont recueillis par des pêcheurs. Mais une *cerve* vient, durant la nuit, s'abreuver du lait de la sirène, et par la vertu divine de ce lait elle emporte l'enfant dans les bois, où elle fait une guerre acharnée aux païens des environs, n'épargnant que les chrétiens et apportant la chair de ses victimes au jeune Tristan, qui *voulentiers en mangeoit*.

Dès lors s'ouvre une série d'aventures étranges dont le sommaire même le plus bref ne pourrait trouver place ici. A peine y peut-on indiquer

1. Bibl. Imp., fr. 1478 (*olim* Colb. 7553-5). Le poëme, tel qu'il nous est parvenu, contient 24,000 vers environ, et encore est-il incomplet, c'est-à-dire transcrit sur un original qui l'était, comme l'indiquent plusieurs notes marginales du copiste. (*Cy fault trois feuilles doubles. fol. 26 vo, 58 v. — Il fault .i. feullet. fol. 175 ro.*) — M. Fauriel (*Hist. de la poés. prov.*, III. 512) indique à tort le manuscrit 7553-5 comme renfermant le poëme de *Gui de Nanteuil*. Il existe de ce poëme deux manuscrits seulement, que M. Fauriel ne connaissait pas. (V. ci-après ce que nous disons de ces deux manuscrits.)

les luttes de la cerbe contre ceux qui tentent vainement de délivrer le pays de ses ravages; — l'enlèvement de la fille de Galafre, roi du pays, par Tristan de Nanteuil, qui *en fait son bon*, et par suite devient père de Raymond de Saint-Gille, le héros de *Parise la Duchesse* ⁽¹⁾; — la rencontre de Tristan avec un chevalier vers lequel il se sent attiré par un secret penchant et qui se trouve être son frère, Doon le bâtard, né d'Honorée, fille du roi Margaffier, par qui Gui de Nanteuil s'était laissé séduire après l'enlèvement de sa femme; — les souffrances que Gui endure dans la prison où l'a fait jeter le courroux de Margaffier; — le jeûne auquel il se condamne pour expier la faute qu'il a commise en manquant à la foi conjugale; — enfin sa délivrance, procurée par sa mère Aye d'Avignon, qui dans ce poème singulier combat longtemps sous le nom de Gaudion, armée en chevalier, dans les rangs des païens, comme la princesse Camaralzaman des *Mille et une Nuits* ou la *Monja alferéz*, Doña Cathalina de Eranjo.

Un ouvrage si confus, où se croisent tant d'intrigues, où tant d'intérêts sont en jeu à la fois, ne peut avoir de dénouement, ou, ce qui revient au même, il en a un pour chaque épisode, presque pour chaque personnage. Gui de Nanteuil y meurt assassiné par Persant, qui est, comme Hervieu de Lyon, un fils du traître Macaire. Eglantine et Aye meurent de douleur. Blanchandine, femme de Tristan de Nanteuil, ayant été

1. V. quelques vers de cet épisode cités dans la préface de *Parise la Duchesse*, p. viii.

contrainte de se déguiser en homme, se voit aussi forcée d'épouser une Sarrasine ; mais Dieu la tire d'embarras en lui donnant ce qui lui manque, et, de Blanchandine devenue Blanchandin, elle engendre saint Gille, dont la légende déjà assez merveilleuse (1) vient, avec ce début d'un genre tout nouveau, s'insérer dans le poème de *Tristan de Nanteuil*, dont le héros meurt de la main de son propre fils.

De tout ce poème, qui sera plus tard l'objet d'un travail particulier, nous n'extrairons ici qu'un seul passage, le récit de la mort de Gui de Nanteuil, soit parce que ce récit se rapporte intimement à la chanson de geste que nous publions, soit parce qu'il rappelle une tradition locale qui n'est pas sans intérêt. Après des malheurs sans nombre, Gui et Eglantine sont rentrés en France ; Charlemagne leur a rendu Nanteuil, qu'il avait saisi « par mal entendement » pour le donner à Macaire et à Persant. Sommés de rendre ce fief, les deux traîtres, peu disposés à obéir, forment le projet de se défaire de Gui de Nanteuil, et lui dressent des embûches.

*Parmi une forest qui en Henault dessent,
La forest de Morney l'apel'on vraiment,
Là se vont embucher li traïstre pulant,
Là font de trahison ensemble parlement.
Mais on dit, et c'est voir, il appert clerement
Que dedens la forest, en ce lieu proprement
Où la mort Guyon fut pourparlée ensemment,
A une grande place, car puis n'y creut néant.*

1. V. la légende de saint Gille dans les *Acta Sanctorum*, 1^{er} septembre.

*Iceil de ce païs l'appellent enciennement
C'est la place Guyon, encore est ensemement,
Encore la peut on veïr tout clerement,
Où Guyon fut occis et trahy faucement.*

Gui chevauchait par la forêt, accompagné
d'Eglantine, et sans avoir soupçon de rien ;

*Mais Persant lui sailly, sur le destrier gascon ;
Là fut le duc enclos entour et environ.
Et Persant lui escrie à moult haute raison :
« Parfy, Guy de Nanteul, ce ne vault ung bouton ;
« Aujourd'huy comparrés la maloite façon
« Que vo fils fist à moi, n'a pas longue saison (1),
« Si comparrés la mort de Harvy de Lyon (2). »
Et quant Aiglente voit c'om assailloit Guyon,
Entre ses bras le print en criant à hault son :
« Seigneurs, pour Dieu, mercy! laissés moy mon baron,
« Mectés mon corps à mal et à secucion,
« Mais que ne lui faciés cy endroit se bien non. »
Ce que la dame dist n'y valut ung bouton ;
Car Persant trait l'espée qui lui pent au giron,
Entre les bras la dame fery tel horion
Qu'i pourfendi le duc decy jusqu'au menton.
Entre les bras la dame qui clere ot la façon
Mourut Gui de Nanteul, Dieu lui face pardon !*

*Or, ce nous dist l'istoire, en escript le trouvons
Que pour celler le mordre et leur malle façon
Enerberent la dame parmi boire poison,
Sy c'ou corps lui creva le foye et le poumon.
Ensevelir la firent ly traïstre larron.*

1. Allusion à une aventure précédemment racontée dans le poème de Tristan. (Fol. 145-150.)

2. Allusion au poème que nous publions. Voyez ci-après, p. 91.

*Or sont mort à destresse et à tribulation;
Jhesus sy ait leurs armes par sa redemption !⁽¹⁾*

A la nouvelle de la mort de son fils, Aye d'Avignon.

*.... en print tel douleur et tel merancolie
Qu[e] en mourut de deul, pour voir le vous affie⁽²⁾.*

Ganor, l'époux d'Aye, et ses deux fils, Antoine et Richier, assiégeaient en ce moment leur cité d'Aufalerne qui était tombée au pouvoir d'un roi sarrasin. Ils jurèrent de venger la mort de Gui, mais, dans une sortie, le Sarrasin, leur ennemi, les tue de sa main tous les trois ⁽³⁾.

Telle est, d'après le poème de Tristan de Nanteuil, la fin malheureuse des personnages qui figurent dans la chanson que nous publions, et avec Tristan lui-même meurt le dernier représentant de cette grande geste de Doon de Mayence, qui en ligne directe, et sans compter son chef, ne fournit pas moins de quatre générations de héros épiques.

Il est presque toujours impossible non-seulement de rien affirmer, mais même de rien conjecturer sur les auteurs de nos chansons de geste, et ceux qui ont prétendu les nommer n'ont fait connaître le plus souvent que des noms de réviseurs et peut-être de copistes. Mais certains détails d'une exactitude particulière, certaine prédilection manifeste pour tel ou tel pays, peu-

1. Fol. 281 v^o à 282 r^o.

2. Fol. 282 v^o.

3. Fol. 283 v^o.

vent fournir, dans l'occasion, des inductions assez probables, sinon sur les lieux où furent composés ces ouvrages, au moins sur la patrie de leurs auteurs. C'est ainsi qu'on a pu, non sans vraisemblance, avancer par conjecture que l'auteur de *Hyon de Bordeaux* était de Saint-Omer. De même ici, il semble naturel de croire que l'auteur de *Gui de Nanteuil* était de l'Ile-de-France ou habitait cette province. En tout cas, il la connaissait bien, car le récit qu'il fait de la retraite de Gui sur Moret en passant par Samois ⁽¹⁾ est d'une telle précision qu'on peut aisément suivre sur la carte les mouvements des deux partis.

Deux manuscrits nous ont conservé la chanson de Gui de Nanteuil. Le premier, celui que nous publions, appartient à la bibliothèque de la Faculté de médecine de Montpellier, où il est conservé sous la cote H 247 ⁽²⁾. C'est d'après ce manuscrit qu'on a déjà publié *Doon de Mayence* et *Gaufrey*, et il a été décrit dans la préface du premier de ces poèmes. Un scribe picard a copié toutes les chansons de geste qu'on y trouve, et de là des formes de langage qui n'infirmement pas ce que nous venons de dire sur l'origine probable de l'auteur de *Gui de Nanteuil*.

Le second manuscrit de notre poème ⁽³⁾ est à

1. Village sur la Seine, à cinq kilomètres environ au nord-est de Fontainebleau.

2. Et non 242, comme il est dit par erreur dans la préface de *Gaufrey*, p. xi.

3. On a dit dans la préface de *Doon de Mayence* qu'il n'existait pas de manuscrit connu de *Gui de Nanteuil* ailleurs

Venise, à la bibliothèque de Saint-Marc. C'est un volume in-4°, de 59 feuillets en vélin et d'une écriture du XIV^e siècle, inscrit au catalogue des manuscrits français sous la cote X, CIV, 6 (1). Comme d'autres textes du même genre conservés à la bibliothèque de Saint-Marc, celui-ci est fortement italianisé. Ce n'est en réalité ni du français ni de l'italien, mais une langue étrange qui participe de ces deux idiomes. On ne pouvait donc songer à le publier ; mais on pouvait s'en aider pour compléter le manuscrit de Montpellier, et c'est ce qu'on a fait (2). Pour le corps du récit, le texte vénitien est à très peu de chose près identique au texte de Montpellier ; mais, après avoir complété l'un par l'autre, on trouve encore dans celui de Venise un excédant de près de mille vers. Cette différence résulte d'une sorte de prologue placé en tête du poème italianisé, prologue qui ne se trouve pas dans le texte français, et pour une bonne raison : c'est qu'il est évidemment, comme on le démontrera tout à l'heure, l'œuvre du réviseur italien, qui a voulu faire connaître à ses compatriotes la chan-

qu'à Montpellier. C'est du texte français qu'on a entendu parler, celui de Venise ne pouvant être considéré comme tel.

1. Voyez le Catalogue des Manuscrits de la bibliothèque de saint Marc par Zanetti, II, 258.—M. P. Lacroix, dans un rapport sur les manuscrits de Venise imprimé dans la *Collection des monuments inédits sur l'histoire de France (Mélanges historiques, III, 355)*, a publié la première et la dernière tirade de ce texte, et M. A. Keller les quatre premières et la dernière (*Romvart*, p. 38 et suiv.).

2. Voyez, du vers 8 de la page 49 au vers 27 de la page 52, l'essai de restitution que nous avons fait pour combler une lacune du manuscrit de Montpellier, et aux notes, le texte même qui a servi à cette restitution.

son de Gui de Nanteuil. Nous n'avons donc pas jugé nécessaire de publier ce prologue. Nous le ferons connaître seulement par une brève analyse et par quelques citations. Il commence ainsi :

*A chel dos tens e gai che la rose est florixe,
 Erbecte punsent, arboseus reverdixe,
 He ioseux çant dolce por bois e po larixe,
 Allor retorne amor chascuns en sua franchixe
 Chi est son droit servent debonare ses fallixe;
 Car amor ne rechert rens for che gentilixe.
 Ne se pote fier prisire chi da lui faite divixe,
 E chi socto tel sire ne mantent drudarixe,
 Car de tucte vertuse e amor la raïxe.
 En doner, en procece, en manter justixe,
 Le vallecte de Nantol de çe ben e apprixie;
 Sacçe fo e cortois et meis n'am'avarixe,
 Anstoit (1) dessa corte et catie et ravixe.
 Largite for plui e proecce acchixe,
 Drupture e mantenute sanç pont de gaberixe.
 Civaler de Deo fon a onor de sant glexe.*

*Le vallet de Nantol est Gui appellés;
 N'ot plus pros damigels trosch' à le mir salés.
 Le ricce roi Ghenor tant l'oït noriés
 Ch' el oït quindicans e complix e passés;
 Pois le fisti çivaler, à una Pasqua rostés,
 E por amor l'enfant til tresanti n'adubés
 Che chascuns oït vile, cestaus o fermités.
 A Ghiont de Nantol oït chascuns jurés
 Chiamais dal son volon non serra desevrés,
 Avant loi seguiré en qual parte il vorés. Etc.*

Le jour même où Ganor arme Gui chevalier, un messenger apporte la nouvelle que Milon de Mayence assiège Nanteuil et veut épouser Aye d'Avignon contre son gré. Gui jure d'en tirer vengeance; il veut

1. Pour Ains estoit.

prendre congé de Ganor pour aller délivrer sa mère; mais Ganor ne le laissera pas partir ainsi : il l'accompagnera à la tête d'une nombreuse armée. Il mande ses hommes, charge ses navires de pain, de blé, de chevaux de Sardaigne, et s'embarque avec Gui. Cinq jours après ils entrent au port sous Nanteuil. Il était grand temps : Milon venait d'épouser Aye et on célébrait leurs noces. — Douleur de la belle duchesse. — Milon la fait asseoir à table près de lui : « J'ai ce que je demande, dit-il, et cette nuit vous serez à ma discrétion. — Je serai morte auparavant, » répond Aye. Milon lève la main pour la frapper, quand il apprend qu'une armée de Sarrasins vient de débarquer, et au même instant apparaît Gui de Nanteuil qui lui tranche la tête. Fol. 1-4. — Combat entre les Sarrasins et les parents de Milon. — Victoire des Sarrasins. Fol. 4-7.

Gui supplie Ganor de ne point abuser de son avantage. Aye demande merci pour les dames dont les fils ou les époux ont péri dans la lutte. — Ganor consent à se montrer généreux; mais en récompense il demande à Gui la main de sa mère. — Aye refuse d'abord la proposition que lui transmet son fils. — Le valet de Nanteuil insiste : il rappelle à la duchesse que plusieurs fois Ganor lui a envoyé des messagers pour demander sa main, promettant de se convertir à la foi chrétienne. Qu'a-t-elle répondu alors? Qu'elle s'en remettrait à la décision de son fils (1). — Ainsi pressée,

1. *Dame, che fust da che mon pere morist,
E plusor foi mesagir vos tramist
E de prender à dame, et vos li respondist
Ch' à Saracins jamais ben ne voristes.
El vos respondi, s'el se convertist
Se son voler del tot complerist.
E vos li respondist : « Quant cel pont avenist,
« Le voler mon enfant ne croi cheçe rompist.»*

(Fol. 9 vo.)

Ce passage est digne d'attention. Si le réviseur italien l'a

Aye se rend au désir de Gui, mais non sans peine et sans regret du passé. Fol. 7-10. — Ganor se fait baptiser, et avec lui cent mille des siens. — A la prière d'Aye, les prisonniers obtiennent leur délivrance, mais à la condition de ne plus porter les armes contre Gui. — Célébration du mariage d'Aye et de Ganor. — Beauté de la duchesse : elle n'avait pas encore vingt-neuf ans et demi. Ganor avait trente-sept ans et trois mois. Au bout d'un an la cour se sépare. Ganor prend congé de Gui et retourne dans son royaume avec son épouse. Fol. 10-14.

Là se termine le prologue, qui se raccorde au poème par la tirade qu'on va lire, laquelle est pour le fond la deuxième du texte de Montpellier :

*Chi avés por vers e po rasson
Si ccom le roi Ganor recuite benision
E prist dam' Aie, la bele d'Avengnon.
Sol por s'amor sa loi refueron,
Margot et Apolin, et son deu Balatron
Plus de secte cent milie, por amor de Guion,
Le valect de Nantol che tant fu jenteosson,
Che tucti croit en Deu e prist bacesçeson.
E ce fu gran vertus, che Deu en demonstreron
Chascuns de bon coraje sanç nulle proieson.
E Ghenor por amor, ensi co nos trovon,
Cevaler fist Gui con gran delectasson,*

imaginé, il a fait preuve de plus d'habileté que l'auteur de la seconde partie d'*Aye d'Avignon*. Dans ce poème, en effet, on ne voit point qu'Aye ait jamais été prévenue de l'amour de Ganor, et néanmoins elle se rend sans résistance à sa brusque déclaration. Mais peut-être ces détails sont-ils empruntés pour le fond, sinon pour la forme, à une version aujourd'hui perdue de la seconde partie d'*Aye d'Avignon*, version dont l'existence probable a été signalée. (V. la préface d'*Aye d'Avignon*, p. ix et x.)

*E sect ans tot enteri por dedans sa masson
 O le fist norire de pilet garçon.
 Se be le fist no à la perdition :
 Tot stoit Guion saçe et cortois baron,
 Che plus ama Ganor c'ome de cest mon
 E ça oltre son volor no fist trapassation.
 Honors e fialté sempre le portaron
 E à piacer le roi le rendi ghierdon,
 Ch'à sa mer le donoit ad sire e à compaignon,
 Si com dite la scriture, chant oit mori Milon.*

Cette introduction ne nous apprend rien que nous ne sachions déjà, et voilà pourquoi nous n'avons pas jugé utile d'en reproduire le texte. Quant à la forme, les échantillons que nous venons d'en donner suffisent et au delà pour la faire apprécier. On ne saurait imaginer rien de plus barbare, et c'est à grand'peine qu'on dégage le sens qui se cache sous cet amas d'incorrections. Est-ce à l'auteur, est-ce à un copiste qu'il faut attribuer une telle barbarie ? La première hypothèse deviendra une certitude si l'on considère la nature des incorrections accumulées dans ces mille vers.

Pour peu qu'on étudie la langue du manuscrit vénitien de *Gui de Nanteuil*, on est frappé d'une singulière anomalie : c'est que de ce texte, écrit d'un bout à l'autre par la même main, la plus grande partie, celle qui correspond au manuscrit de Montpellier, n'est guère irrégulière que par l'orthographe, pour ainsi parler. Le scribe prononçait mal le français ; il transportait dans sa copie beaucoup de sa mauvaise prononciation. Qu'on fasse disparaître ces traces plus ou moins profondes d'accent étranger, et l'on verra revivre des vers

d'un assez bon français du temps, et d'une mesure exacte. C'est l'opération à laquelle nous avons soumis sans grand'peine la partie du texte de Venise que nous lui avons empruntée pour combler une lacune de celui de Montpellier. On chercherait inutilement, selon nous, à traiter par le même procédé les quarante-deux premières tirades du manuscrit de Saint Marc, où non-seulement l'orthographe est extrêmement italianisée, mais où abondent des vices de langage qui accusent à n'en point douter un auteur italien.

D'abord, dans cette partie du manuscrit, la proportion des vers faux est bien plus élevée que dans le reste du volume, et tandis que les autres se laissent facilement ramener à une juste mesure, ceux-ci sont le plus souvent irréductibles, à moins de les refaire en entier. Lorsqu'ils ne sont point faux, ils sont en général de douze syllabes, mais il y en a bon nombre de dix, et l'on aperçoit en ce cas que l'irrégularité n'est pas de négligence, mais d'origine ⁽¹⁾.

A cette première preuve ajoutons celle que nous fournit l'emploi constant de certains mots italiens substitués aux mots français correspondants, par exemple :

i parans Ganelons. (Fol. 10 r^o.)

i cors di gintilons. (Fol. 12 r^o.)

ai parens Ganelon. (Fol. 6 v^o.)

pour : *les parents, les corps, aux parents.*

1. Exemple :

A ces paroles — respondi le garçon :

« Sengnor, dist il, — l'on m'apelle Guion. »

(Fol. 6 v^o.)

Cestor et *cellor* (ceux-ci, ceux-là), qui ne sont autre chose que *costoro* et *colloro*.

Cestor oit en ses terre envoié et trametus,
Cellor en fait dol ad cui n'est calus,
E cellor ne fait çoie ad cui est plassus.

(Fol. 12 r°.)

Por salver tot *celoro* che perdon cherirois.

(Fol. 8 r°.)

Signalons encore *con* (avec) et *da* (de ou par), mots purement italiens :

Cun ces paroles. (Fol. 7 r°.)

Con dos vis pietois. (Fol. 8 r°.)

Con pietos semblans. (Fol. 9 r°.)

Da bons e *da* mals. (Fol. 10 v°.)

Sans doute ces mots et d'autres auraient pu être substitués par un copiste aux mots français correspondants ; mais ce copiste, apparemment, n'en aurait pas fait emploi seulement dans une petite partie du manuscrit pour les abandonner dans une partie beaucoup plus étendue.

Un dernier argument bien plus concluant est celui-ci : si le poème de Gui de Nanteuil a été simplement italianisé d'un bout à l'autre, on doit retrouver les rimes depuis le premier vers jusqu'au dernier après avoir effacé les traces de prononciation italienne qui auront pu altérer les mots. On les retrouve en effet, et sans trop de peine, dans la partie du manuscrit qui n'est qu'une transcription mal faite ; mais qu'on les cherche dans les 42 premières tirades à com-

mencer par la première, que nous avons rapportée ci-dessus, et l'on se heurtera à des difficultés insurmontables. Nous signalerons par exemple, dans cette tirade, les mots *florixe*, *larixe*, *drudarixe*, *apprix*, *gaberixe*. Rien de si aisé que de ramener *florixe* à la forme française : *la rose est florie*, eût-on dit dans le français du temps ; admettons maintenant que par assonance beaucoup de mots de cette tirade aient pu rimer avec *florie*, tels que *reverdisent*, *franchise*, *avarice*, *église*, qui ont des finales muettes, mais *larris* (par bois et par *larris*), un Français l'eût-il fait rimer, surtout à la fin du XII^e siècle, avec les mots qui précèdent ? Nous en doutons fort. Un Italien n'a pas hésité à lui donner une forme féminine et à écrire *larixe*. Il écrit *drudarixe* pour *druerie*, *gaberixe* pour *gaberie*, afin de rimer richement ; il n'a pas non plus reculé devant ce solécisme :

Le vallecte de Nantol de çe ben e *apprix*.

Il faudrait *appris*, qui ne rimerait qu'avec *larris* ; mais ni l'un ni l'autre ne devraient trouver place dans une tirade en *ise*.

Autre solécisme plus loin, où l'auteur met ces vers dans la bouche d'Aye :

Avant me lassaroie detrincer cor e pis
Che jamais sot vos soit ma persona *mis*.
(F^o 3 v^o).

La grammaire exigeait *mise*, mais la rime voulait *mis*, et elle l'a emporté. Jamais Français n'eût prêté un langage aussi incorrect à la belle duchesse d'Avignon.

Les exemples de ces fautes caractéristiques reparaissent à chaque page. Voici des vers d'une même tirade :

Grans fu l'estors e orible a *veoere*.
 L'aste paumoie o est un penons d'*oere*.
 Quant l'aste est brisie, trait le brand de *coloere*,
 Et fert Joserant par tes si gran *vigoere*
 Ses armes trince com fust foile de *poere*.

(Fol. 6 r°).

Restituons au dernier mot de chaque vers sa forme française : *véoir* ou *voir*, *or*, *color*, *vigor*, *poire*. Voilà des mots qui n'avaient pas accoutumé de se faire écho dans la même tirade, et qui ici devaient rimer de plus avec *sicomore*, *Ganor*, *noir*, *estoire*, *victoire*, *rasoir*, etc., etc.

Après ces preuves, nous pouvons négliger certains indices dont deux cependant valent la peine d'être relevés. Dans la tirade trente-deuxième (fol. 10, v°) figure un abbé *Annibal*, nom qu'on chercherait vainement dans un texte français du temps. Ailleurs, *Ganor* et *Aye* sont servis à table par un certain *Ramon de Pise* (fol. 12, r°).

Ainsi, à nos yeux, l'auteur du prologue placé en tête de *Gui de Nanteuil* dans le manuscrit de Venise est un Italien qui se mêlait d'écrire en français, mais qui était loin de connaître cette langue comme son compatriote Brunetto Latini. Il était même inférieur à ce Padouan qui a compilé pour partie et imaginé pour le reste le poème de *L'Entrée en Espagne*, sur lequel M. Léon Gautier a publié une notice si intéressante dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes* (1).

L'auteur de *L'Entrée en Espagne* s'est nommé et désigné très-clairement. Celui du prologue de *Gui de Nanteuil* nous paraît aussi s'être nommé, mais c'est chose moins sûre. Voici les vers où nous croyons retrouver son nom :

Ce nos conte Çenat ch'i furent trente e plus.

(Fol. 12 r^o.)

*En ce fenist Çenat sor ceste pietance,
Ch' entrer l'estoit oïmais en novel assectance
D'amors e de vertus e de gran provéance,
D'onors et de bens et de grant conossance.*

(Fol. 14 r^o.)

Ces derniers vers se trouvent précisément à la fin du prologue, et semblent dire que l'auteur de ce prologue va commencer un nouveau récit, qui est la chanson même de *Gui de Nanteuil*.

Le manuscrit de Venise se termine par ces vers, qui, sauf certaines incorrections provenant seulement du copiste, sont français d'origine et répondent exactement à la dernière tirade du manuscrit de Montpellier.

*Celle nuit lo laissirent jusqu'à la maitinée.
La pax ont otrée quite et acordée,
A l'amirant dal Coyne cristienté donée
E tote sa masnée batiza e lavée.
Davant lo roi de France a sa feme esposée.
Gui pris Aiglant qui tant jor a amée;
Grant noces i ont fet soz Nantoil en la prée.
Ses frere baixa Gui, qur' est la desevrée,
Dame Aye d'Avignon gist à terre pasmée,
E Ganor la redrize qui l'a reconfortée.
La masnée Ganor en est as nef alée,
Il ont drizé lor sigle, si ont lor velle levée.
Gui de Nanteuil.*

*E zascuns des barons s'en va en sa contrée ;
De cels qui mort i furent e la noise obliée.
Charles vint à Paris. La zaizons est finée ;
Dex vos garische toz qui l'avez escollée,
Por ce qi miels en seit qi la zantée.*

Outre les deux manuscrits de notre poëme qui sont parvenus jusqu'à nous, nous en signalerons trois autres aujourd'hui perdus. M. Barrois indique, au n° 174 de sa *Bibliothèque protypographique* : « Guiot de Nanteuil rymé », qui faisait jadis partie de la bibliothèque de la Tour du Louvre. Un texte plus ancien, le testament, daté de la 34^e année du règne du roi Edmond, c'est-à-dire de 1306, par lequel Gui de Beauchamp, comte de Warwick, lègue ses livres à l'abbaye de Bordesley dans le comté de Worcester, mentionne « Dooun de Nauntoille, e le romaunce de Gwyoun de Nauntoyl » (1). Enfin Fauchet, dans son *Recueil de l'origine de la langue et poésie françoise* (6), dit avoir eu entre les mains un manuscrit qui contenoit presque tous les poëmes de la geste de Doon de Mayence, et notamment ceux de *Guiot de Nanteuil et de Garnier son fils*, dont il intervertit évidemment les noms par inadvertance, comme l'eût fait par ignorance le jongleur des *Deux Trovéors ribaus*.

1. Il a été publié deux fois en Angleterre, et une troisième depuis, dans l'*Histoire littéraire de la France*, xix, 623.

1. Paris, 1581, p. 111.



SOMMAIRE.

VOUS avez entendu l'histoire d'Aye, la belle d'Avignon, et du noble baron Garnier de Nanteuil, qui était proche parent de Girart de Rossillon et cousin germain de Renaut, le fils Aymon. Garnier prit Aye pour femme, de l'aveu de Charlemagne ; mais cette union fut troublée par un neveu de Ganelon, par Bérenger, qui de ses jours ne fit jamais que le mal. Garnier le tua, fit sa paix avec Amalgré et Sanson, frères de Bérenger, mais n'en périt pas moins sous les coups de ces deux traîtres.

Vous plaît-il entendre maintenant un autre récit ? Les vers en sont fort bons, et il est plein d'agrément. C'est celui de la conversion de Ganor, qui abandonna, pour croire en Dieu, et Mahomet, et Margot, et Apollon, et Jupiter, et Baratron. Plus de soixante mille païens reçurent le baptême en même temps, qui tous crurent en Dieu pour l'amour de Gui, le valet de Nanteuil, que Ganor retint si longtemps près de lui et fit élever dans son palais. Nous arrivons au temps où Gui donne sa mère à Ganor, pour le récompenser de ses soins.

« Gui, lui dit Ganor, tu m'as donné Aye ; je l'ai épousée selon la loi chrétienne, en quoi j'ai déjà fait

beaucoup pour toi, puisque j'ai renié ma croyance. Mais écoute encore une promesse à laquelle je ne faillirai point : tu ne saurais avoir guerre en ton pays que, pour l'amour de ta mère, je ne réunisse mon armée, une armée de plus de cent mille hommes qui passera la mer pour te venir en aide. Tu pourras alors chevaucher, l'oriflamme déployée, et voir Paris de bien près. » P. 1-2.

Ses noces terminées, Ganor prend congé des barons et fait appareiller pour retourner dans son royaume. — Tendres adieux d'Aye à son fils. — « Beau fils, qui m'es si cher, lui dit-elle, fais du bien et des aumônes pour ton père Garnier, et, dans l'occasion, songe à le venger. — Dame, lui répond Gui, cessez de pleurer mon père; vous avez à sa place le meilleur chevalier qui ait jamais porté des armes et monté un destrier. » — Départ de Ganor et d'Aye. — Leur arrivée à Aigremore. — Ils sont accueillis avec grande joie. — A peine rentré dans son palais, Ganor va s'accouder sur l'appui de marbre d'une fenêtre; il appelle sa femme : « Venez ici, lui dit-il. Tout ce pays que vous voyez, il est à vous, et vous n'y manquerez pas de châteaux, si vous en voulez. — Grand merci de ces bonnes paroles, dit Aye, et faites de moi tout ce qu'il vous plaira. » A ces mots Ganor la serre dans ses bras et la couvre de baisers. Puis il fait mander deux évêques et deux abbés qu'Aye a amenés avec elle : « Seigneurs, leur dit-il, préparez les fonts pour nous donner le baptême à tous tant que nous sommes. » — Quelle riche terre devint alors terre chrétienne à cause d'Aye ! — Le roi lui donne en douaire la tour d'Aufalerne, où elle avait été si long-temps captive. Il lui fait visiter toutes les cités du royaume, dont elle sera désormais

dame et reine. — Maintenant commence la belle chanson de Gui de Nanteuil. P. 2-4.

La première année de son mariage avec la dame d'Avignon, Dieu donna à Ganor un héritier qui lui fut bien cher. L'enfant reçut au baptême le nom d'Antoine. L'année d'après, Ganor en eut un autre qu'on appela Richier. Deux nourrices prennent soin de les lever et de les baigner. A cinq ans, ils commencent à chevaucher; à six, ils savent diriger un destrier au galop. Ils apprennent tous deux les échecs et les dames. S'ils peuvent vivre jusqu'à l'âge des armes, ils se rendront redoutables aux parents de Ganelon, et aideront au besoin Gui de Nanteuil.

Un jour de printemps que Ganor tenait sa cour à Aufalerne, comme il était assis près de la belle Aye, Antoine et Richier se présentèrent devant eux, et l'aîné dit au roi : « Beau sire, nous avons un frère; au nom du ciel, pourquoi nous le céler? C'est le fils de notre mère, nous le savons, et depuis longtemps déjà il est chevalier et sire d'un grand domaine. Donnez-nous une suite de vos hommes et envoyez-nous à notre frère. Il nous armera chevaliers quand nous serons en âge, et nous ne lui demanderons ni châteaux, ni cités; car, s'il plaît à Dieu, nous ne manquerons pas d'en recevoir de vous. » A ces mots Aye fait approcher les enfants, les serre dans ses bras et les couvre de baisers; puis elle dit à Ganor : « Ecoutez-les donc, beau sire! — Je les ai si bien écoutés, répond Ganor, que je ne suis pas éloigné de me rendre à leur désir. — Sire, reprend la dame, vous n'en ferez rien, s'il vous plaît. » P. 4-5.

Mais laissons Aye pour parler de Gui, le valet de Nanteuil. Avignon, Valence et Marseille lui obéissent. Il n'a souci que d'accroître son mérite, car il est

preux et sage et sans orgueil. Son nom fait grand bruit, et dès la première année il a pris un tel essor qu'il fait parler de lui jusqu'à Corbeil. Cent dames le convoient qui ne l'ont jamais vu. Il a une riche terre où tout abonde. Il préside des tournois et y prend part lui-même, en armes et le heaume en tête. Quand il crie : « Nanteuill ! » toute sa chevalerie s'agite comme une fourmilière. Il frappe un ennemi sur son heaume de Pavie, et l'étend roide mort sur la place. Depuis le mont Joux jusqu'en Normandie, il n'est pas un chevalier dont on dise tant de bien. Aussi les parents de Ganelon nourrissent-ils contre lui une envie mortelle. Jamais la cour de Charlemagne ne fut sans félonie, à cause de cette race maudite. P. 6.

L'empereur tint une grande cour à Paris, où se trouvèrent réunis Français et Flamands, Frisons et Allemands, Bavares, Normands et Bretons. Gui de Nanteuil y vint avec trois cents chevaliers de sa maison, tous richement vêtus, armés et montés ; lui-même était couvert de soie et d'or. Son arrivée fit grand bruit par la ville, et tous montèrent aux fenêtres pour le voir passer. Il descendit au perron du palais et alla s'incliner devant Charles, qui le fit asseoir près de lui et lui dit : « Ami, vous êtes un preux, et l'on ne dit de vous que du bien : dorénavant vous porterez mon gonfanon royal comme fit votre père, Garnier, fils de Doon. » — Grande douleur pour Amalgré et pour Sanson, qui haïssent le jeune chevalier depuis le jour où il trancha la tête à Milon sous les murs d'Avignon. — Il y avait aussi à la cour un damoiseau nommé Hervieu, fils de la sœur du traître Ganelon. Il était sire de Lyon sur le Rhône, de Vascler et de Mâcon, et avait de race un cœur de félon. Que le Seigneur Dieu le confonde !

car il n'y eut jamais pareil traître jusqu'à Capharnaüm. — Hervieu voit Gui de Nanteuil qui porte le vin au roi. Jaloux de sa bonne mine et de son air noble, il tire à part Sanson et Amalgré et leur fait remarquer ces avantages du jeune chevalier. « Le roi l'aime, ajoute-t-il, il lui a confié son oriflamme ; c'est pour nous un mauvais présage, car, s'il le peut, il ne laissera pas de nous perdre. Voilà une guerre à recommencer, et, si j'y manque, que Dieu ne me permette jamais de remonter à cheval. » — Hervieu soulève là une tempête que personne ne pourra apaiser avant que mille grands barons y aient perdu la vie. — Amalgré est de l'avis d'Hervieu : son courroux s'allume aussi quand il se rappelle la mort de Bérenger, celle de son neveu Milon, et quand il voit monter si haut celui qui les fit périr de sa main. Fort de cet appui, Hervieu se présente devant le roi Charles, et lui dit d'un ton hautain : « Par Dieu, empereur, voici une chose étrange ! manque-t-il donc à votre cour de ducs et de barons pour que vous confiez votre oriflamme à un jeune gars ? N'est-il pas d'ailleurs du lignage de Rossillon, qui vous fit si rude guerre et mit tout votre royaume à feu et à sang ? Rappelez-vous les parents de Renaut, le fils Aymon. Vous préféreriez sans doute Maugis le larron à moi, à mon neveu Sanson, au duc Amalgré, à Tibert d'Orion ! Je veux, avec mille de mes amis, demander compte à Gui du meurtre de son beau-père Milon, qui tomba sous ses coups après avoir épousé dame Aye (1) ; mais je n'ose vous faire affront dans votre

- 1. Allusion à une version perdue de la chanson d'Aye. Dans l'unique rédaction de ce poème que nous possédions aujourd'hui, Milon meurt sans avoir épousé Aye.

palais, sans quoi je le frapperais ici d'un bâton à la tête. » P. 6-9.

Gui l'a entendu ; il se lève, la face enflammée de colère : « Allez, s'écrie-t-il, allez, Hervieu, vous êtes en bon chemin ! Prétendez-vous me reprocher comme une trahison la mort de Milon, après la paix que j'ai faite avec vous ? S'il en est ainsi, dispensez-vous de brûler et de piller : vous aurez le combat, si Charles me le permet, sous les murs de Saint-Germain-des-Prés. » A ces mots, Hervieu s'élance en fureur sur Gui avec Sanson et Amalgré et tous leurs compagnons. La présence de l'empereur ne les arrête pas : heureusement ils sont sans épées. Gui se défend du poing et appelle ses barons à son aide. Ils accourent, et l'on voit bientôt plus d'une moustache arrachée, plus d'une chevelure sanglante. Outré de colère à cette vue, Charles monte sur une table et leur ordonne de mettre fin à la lutte. « Par saint Denis, s'écrie-t-il, il n'est pas un chevalier qui ose la continuer que je ne fasse pendre à l'orage et au vent ! » — La mêlée cesse ; l'empereur, en courroux, se retire dans sa chambre et y appelle ses princes, ses ducs, ses vassaux. « Venez, leur dit-il, et conseillez-moi. » — Ils obéissent et le suivent au nombre de plus de soixante, dont six abbés. — « Seigneurs, leur dit Charles, je suis vieux et faible ; j'ai fait mon temps, depuis plus de soixante-dix ans que je porte la couronne. Vous m'avez bien servi, et moi je vous ai bien aimés ; je vous ai distribué des richesses, et des chevaux, et des fourrures. Aussi suis-je grandement étonné qu'on m'outrage, qu'on m'affronte sous vos yeux, et que vous le supportiez. Hervieu de Lyon ne vient-il point de se parjurer envers moi, et parce qu'il est puissant et bien apparenté, n'a-t-il point osé me

honnir dans ma cour ? » — L'abbé de Cluny prend la parole le premier pour donner son avis. A ses yeux, Hervieu est excusable ; il tient Gui pour son ennemi mortel, et Gui l'a défié devant l'empereur. Après tout, il n'y a personne de mort ni de blessé. Qu'on les réconcilie, et ils seront bons amis. — A ce discours, Charles devient sombre et ne répond rien. Lambert, duc de Berry, ouvre un avis contraire : « Ces abbés veulent la paix, dit-il ; c'est leur affaire. Il n'en coûte aucune peine. Mais cette querelle n'est pas nouvelle : elle remonte jusqu'au temps où Bérenger et le duc Garnier se disputèrent Aye d'Avignon. Que de villes, que d'églises brûlées, que d'hommes tués, que de femmes veuves par suite de cette rivalité ! » Sire, ajoute Lambert, vous êtes le roi de France, vous en êtes le seigneur et le justicier ; vous avez autour de vous une cour plus nombreuse que jamais. D'autre part, Gui de Nanteuil est preux ; il est votre gonfalonier. Hervieu est plein de félonie et d'arrogance : un accord entre eux ne vaudrait pas deux deniers. Maintenez-les bien sous votre justice et sans en rien relâcher. » P. 9-12.

Au sortir du conseil, l'empereur fait comparaître devant lui Hervieu et Gui de Nanteuil : « Hervieu, dit Charles, vous êtes mon vassal ; mais votre race est une race de félons, et l'on ne vit jamais pire trahison que celle de votre oncle Ganelon lorsqu'il vendit en Espagne et les douze pairs et les vingt mille chevaliers qui furent mis à mort par Marsile. Vous venez de courir sus à Gui contre toute raison ; si vous n'en êtes puni au gré de mes barons, que le Seigneur Dieu ne me permette plus jamais de ceindre d'épée ni de chausser d'éperons. — Me voilà donc réduit à la fuite, répond Hervieu ; mais Valence et Avignon en

porteront la peine : il n'y restera pas une maison en dehors des forteresses, et les prochaines Rogations ne se passeront point sans que je montre à Gui trois mille gonfanons. Ce sera une guerre à outrance, et je ne lui laisserai ni repos ni trêve. » A ces menaces, Gui de Nanteuil répond en courroux : « Hervieu, vous avez tort, et je vous dirai pourquoi. Milon épousa ma mère contre mon gré, et quand je lui coupai la tête, ce fut en présence d'au moins trois cents des miens. Mais vous et votre parenté vous avez fait périr mon père par trahison, et vous venez encore de me courir sus sans défi. Si je ne vous convaincs de félonie et de parjure, que Charles me fasse pendre ! » — Il s'avance à ces mots, et livre son gage de bataille ; il a pour cautions le duc Naimés et Milon d'Aiglant. Hervieu s'avance aussi, transporté de colère ; il désire la bataille, et tend son gage à l'empereur. « Gui de Nanteuil a tort, dit-il, de l'appeler félon et traître ; il ne nie pas, cependant, s'être trouvé dans la mêlée où Garnier reçut le coup de la mort. — Mais c'est à la fois nier et avouer, disent les barons. — Où sont vos cautions ? demande l'empereur. » A ces mots se lèvent les ducs et les comtes du lignage félon qui ne connaît point l'amour de Dieu. Sanson et Amalgré se portent garants pour Hervieu. A la requête de ses barons, Charlemagne prononce que, si Hervieu est vaincu, il sera pendu aux fourches. P. 12-14.

En ce moment, on entend sonner les vêpres. L'empereur s'y rend avec toute sa cour ; le valet de Nanteuil monte sur son destrier, qu'on lui amène au bas du degré, et s'en va à son hôtel plus joyeux qu'il ne le fut jamais depuis l'heure de sa naissance ; il descend à l'hôtel d'Hongier de la Savine. Vis-à-vis était un

autre hôtel fort beau où arrive dans le même temps une noble damoiselle, Églantine, fille d'Yon de Gas-cogne. Elle avait perdu son père, et, demeurée or-pheline, avait à soutenir une terrible guerre contre des Sarrasins. Elle vient à la cour accompagnée de cent chevaliers, et suivie de deux jeunes pucelles : Jean-nette et Martine. — Gui lui montrera qu'elle n'est pas sa cousine; il rompra pour elle plus d'une lance. Voilà l'amour; tel est son régime. — Églantine, en descendant de sa mule, est conduite par quatre comtes dans la salle richement tendue que l'hôte a préparée pour la recevoir. Elle a souffert de la chaleur, et dé-couvre sa tête. Jeannette et Martine lui ôtent sa guimpe. Alors apparaissent et sa belle chevelure blonde, et sa peau plus blanche que celle d'une si-rène ou d'une fée. Dieu l'a parée des plus fraîches couleurs : il n'est si belle dame jusqu'à la mer Rouge, et l'on ne trouverait pas sa pareille jusqu'aux Indes. P. 14-15.

Au moment de se mettre à table dans la maison Hongier, Gui de Nanteuil demande à laver; on lui apporte l'aiguière. Il regarde de l'autre côté de la chaussée, aperçoit la jeune damoiselle, et change de couleur; il demande à son hôte quelle est cette dame. — « Sire, lui répond l'hôte, c'est une dame de grand sens et de grande sagesse; elle est fille d'un roi qui n'avait point d'autre enfant; elle sera bien mariée et proclamée reine depuis Poitiers jusqu'aux montagnes. — Dieu qui ressuscitas Lazare, s'écrie Gui de Nan-teuil, et qui sauvas Jonas dans le ventre de la baleine, tu ne créas jamais si belle dame jusqu'à Capharnaüm ! » — La noble Églantine a aussi aperçu le baron; elle appelle Jeannette, et lui dit : « Vois quel beau cheva-lier couvert de soie ! — Dame, lui dit Martine, on

l'appelle Gui ; il est fils d'Aye, la belle d'Avignon, et eut pour père Garnier, fils de Doon, qui fut longtemps le gonfalonier de Charlemagne et fut tué en trahison par les parents de Ganelon, que Dieu maudisse ! C'est ce même Gui dont on parle tant en Anjou et en Gascogne, et qui doit combattre avec Hervieu de Lyon. » — Églantine n'avait jamais vu le fils d'Aye, mais elle avait entendu parler de lui, et s'en était éprise depuis plus d'un an. Lorsqu'elle apprend qu'elle l'a devant ses yeux, elle chancelle, et s'assied à terre : « Donnez-moi un manteau, dit-elle à ses écuyers ; j'ai eu si chaud que je me sens toute saisie. » P. 15-16.

La belle Églantine n'est pas venue à la cour pour assister à des audiences et entendre prononcer des jugements, mais bien pour demander au roi un mari dont elle sent que l'appui lui est nécessaire. Dans l'après-dînée, comme Gui rentre avec sa suite d'une promenade sous les murs de Paris, elle le voit encore, et prie Dieu de le lui accorder pour époux. A peine le valet de Nanteuil a-t-il mis pied à terre qu'elle appelle Hernaut d'Agenais, un de ses écuyers, et lui dit en secret : « Allez de ma part inviter ce chevalier à venir me parler ; je désire m'entretenir avec lui. » Hernaut s'empresse d'obéir, se rend près de Gui, le tire à part, et lui dit : « Beau doux sire, ma maîtresse vous mande de venir lui parler ; vous n'aurez pas sujet de vous en repentir. — Ami, répond Gui, je ne saurais le lui refuser. » Sa joie est extrême, mais avant la fin de l'année elle se changera en douleur. Il n'est point d'écrivain au monde, si bien qu'il sache écrire ; il n'est point de clerc ni de chapelain, si bien qu'il sache lire les romans, qui puisse raconter les scènes de douleur et de martyre qui se passèrent sous les murs de Nan-

teuil, dans la lutte de Gui contre Charlemagne.
P. 16-17.

Accompagné d'un des siens, et conduit par Hernaut, le valet de Nanteuil se rend près d'Eglantine. Après un salut courtois, elle s'assied à côté de lui sur une courtepointe qui recouvre la menthe dont la chambre est jonchée : « Dame, lui dit Gui, avez-vous déjà reçu la foi de quelque chevalier ? — Sire, répond Eglantine, je m'en suis bien gardée ; j'ai été demandée par plus d'un riche baron, mais je ne prendrai pour époux que celui qui me plaira. Si vous n'avez point d'amie en votre pays, je suis prête à vous agréer ; je suis reine depuis Poitiers jusqu'aux montagnes ; ma terre de Gascogne sera remise en vos mains, et vous aurez couronne d'or en tête. — Belle, dit le valet de Nanteuil, j'ai accepté le combat contre un adversaire le plus félon qui se puisse trouver d'ici en Frise ; si je puis le mettre à mort, par le corps de saint Denis, il n'est au monde pucelle blonde ou brune que j'aime et que je serve mieux que vous. — Sire, dit Eglantine, vous m'avez toute conquise. Votre grande beauté m'a si fort touchée, mon cœur en a reçu une telle atteinte, et l'amour s'est si bien emparé de moi, que, si vous voulez ma terre, elle est à vous. — Belle, répond Gui, je dois vous l'avouer, si je puis tuer Hervieu, lui couper les membres, et venger ainsi mon père, je vous prendrai volontiers pour épouse et pour compagne. — Sire, m'en donnez-vous l'assurance ? — De grand cœur, et sur ma foi, » répond le fils de Garnier. Un mutuel baiser confirme leurs promesses. Ils sont dans la joie, mais bientôt ils seront dans la peine. P. 17-18.

Hervieu a fait épier Gui ; il sait que le soir même le jeune baron doit aller veiller à Saint-Paul, et le traî-

tre a formé le projet de le faire mettre à mort au retour du moutier. Il est informé aussi de l'arrivée d'Églantine à Paris, et de son entrevue avec Gui. Il assemble tous ceux de sa parenté, et tient conseil avec eux : « La fille d'Yon de Gascogne, Églantine, est ici, leur dit-il ; elle est descendue dans ce bourg, chez Florent, et vient à Paris pour demander un époux à l'empereur ; elle a déjà eu un entretien avec Gui, qui la prendra pour femme si Charles y consent. Mais ce soir le valet de Nanteuil ira veiller à Saint-Paul ; je n'ai pas un bon ami parmi vous si l'on ne m'apporte sa tête. — Nous y réussirons, dit Amalgré, et voici comment. Gui est parent de l'empereur, et je n'ose porter la main sur lui ; mais il y a en cette ville un vaillant chevalier nommé Florian, fils du comte Gautier et de la tante de Charlemagne. Le père de Florian fut tué par Garnier de Nanteuil ; Florian doit donc haïr le fils de Garnier, et vous aidera volontiers sans doute à en tirer vengeance. Allez lui demander son aide. » — Hervieu adopte cet avis ; il a une entrevue secrète avec Florian, qui consent avec joie à lui prêter assistance, sans se douter qu'il court à la mort. — Le soir, au sortir de l'église, le valet de Nanteuil est attaqué par les traîtres. Florian se précipite sur lui ; mais Gui le pourfend jusqu'aux dents, parvient à s'échapper, court à la maison Hongier, donne l'alarme à ses compagnons, et, à leur tête, réduit Hervieu à prendre la fuite. — Gui est sauvé, mais jamais l'empereur ne sera son ami. P. 18-21.

Tibert d'Orion court au palais : « Juste empereur, dit-il à Charles, quelle douleur ! Gui a tué Florian, le seigneur d'Avalon, de Montpellier et de Saint-Gilles, de Valence et d'Avignon ! » L'empereur l'entend et

fronce la moustache; il s'assied, le menton appuyé sur sa main, et dans sa colère il jure par saint Simon que, s'il peut prendre Gui, il ne le laissera jamais sortir de prison. Le sage Naimes lui conseille vainement de réprimer son courroux : « Vous ne savez pas, lui dit-il, pourquoi Gui a tué Florian. » Mais Charles ne veut rien entendre. Il a, dit-il, essuyé maint outrage de la famille de Gui; il a eu à guerroyer contre Girart de Rossillon; il a été défait sous Nanteuil par Renaut, le fils Aymon, et par Doon le barbu; jamais il ne pourra aimer un des leurs. Il veut bien pourtant donner trêve au valet de Nanteuil jusqu'à ce qu'il ait vidé son affaire avec Hervieu. — Le duc Naimes fait mander à Gui de comparaître au plus tôt devant l'empereur. Avant d'obéir, le valet de Nanteuil, ému par cet ordre, se rend à Saint-Paul avec sa suite, et y veille toute la nuit. P. 21-22.

Cependant Tibert d'Orion est revenu vers les siens : « Eh bien ! lui demande Hervieu, l'empereur est-il courroucé ? — Il ne faut pas le demander », répond le traître, puis il ajoute : « Vous avez par orgueil proposé le combat à Gui, et ce fut une grande folie, car Gui est preux, et ne laissera pas de combattre très-bien avec son épée. Maintenant que vous lui avez fait perdre l'amitié de l'empereur, soyons courtois; allons parler à Charles, promettez-lui mille marcs pour vous le rendre favorable; qu'il vous accorde la belle Églantine; épousez-la demain, et vous serez maître de toute la Gascogne. » Hervieu s'empresse de suivre ce conseil; il se rend au palais avec Tibert, Sanson et Amalgré. « Sire, dit à l'empereur le traître Amalgré, voici notre parent Hervieu, fils de Macaire, un de vos grands vassaux, qui tient son fief de Dieu et de vous; il vous donnera mille marcs, et

la reine en aura cent, si vous lui accordez femme à son gré. — C'est un riche présent, répond Charles; qu'Hervieu fasse sa demande, je suis prêt à le satisfaire. — Donnez-moi Églantine, dame de Gascogne, qui vint hier se loger dans ce bourg chez Florent. — Vous l'aurez, répond l'empereur. » — Hervieu lui en rend grâces, et lui garantit par caution le payement de la somme promise. L'empereur, de son côté, fait apporter la châsse de saint Vincent et s'engage par serment à tenir sa parole. En lui offrant cent marcs de plus, Amalgré obtient de lui encore que le combat de Gui et d'Hervieu soit différé jusqu'après le mariage. — Au diable soit l'or ! il allume la convoitise des petits et des grands jusqu'à rendre le père traître à son enfant. P. 22-24.

Églantine est en grand émoi; elle a mis tout son cœur en Gui. On vient l'avertir que l'empereur est levé, qu'il y a déjà foule et bruit au palais, où les Flamands et les Anglais ont commencé à se prendre de querelles. Églantine, richement parée, monte sur une mule, et se rend au palais, accompagnée de quatre comtes de son pays, et suivie de cents chevaliers de sa maison. Plus blanche que sirène ou fée, elle attira en ce jour les regards de plus de mille chevaliers, Arrivée près de l'empereur, elle lui fait un gracieux salut, et se prosterne à ses pieds : « Dieu vous garde, lui répond Charles, et qu'il lui plaise vous accorder une heureuse destinée digne de votre beauté ! » Il la fait asseoir près de lui, et lui demande : « Belle, d'où êtes-vous ? — De Gascogne, beau sire. Je suis nièce de Gaifier, fille du roi Yon qui vous chérissait, et sœur d'Hernaut, un de vos chevaliers, qui mourut, hélas ! à Roncevaux, avec les douze pairs, et qui m'a laissée seule héritière de la Gascogne. Les

Sarrasins me font la guerre; ils viennent de me ravager mon pays et ne m'ont pas laissé un denier. Je ne suis qu'une simple fille; j'en sais pas guerroyer. Donnez-moi un mari qui s'entende au métier des armes. — Volontiers, » dit l'empereur; puis, se tournant vers Hervieu : « Voici votre épouse, lui dit-il, soyez seigneur de la dame et de sa terre. » Hervieu sourit de joie en regardant Naimés de Bavière; le duc Hoel de Nantes pousse du coude Ogier le Danois. La jeune fille pense en perdre le sens. Elle regarde du côté de la fenêtre, aperçoit un clocher, et s'écrie : « Sire, par tous les saints qu'on prie dans ce moutier, je ne le prendrai pas, dût-on me couper les membres, tant que n'aura point eu lieu le combat dont il a donné le gage hier. — Belle, dit l'empereur, refuseriez-vous un de mes riches comtes que je veux vous donner? — Sire, répond la pucelle, laissez-moi vous parler. Il est le neveu de Ganelon, et je ne saurais pardonner ni la mort de mon frère, ni celle d'Angelier, mon oncle, qui moururent à Roncevaux avec les douze pairs par la trahison de celui qui vous ravit Roland et Olivier. Quelle honte pour vous, s'il vous en souvient ! Quelle honte pour toute la France ! Et voilà à qui vous me voulez donner ! Vous n'êtes plus digne d'être roi et de porter couronne quand vous lui permettez de vivre près de vous au lieu de le faire saisir et pendre à tous les vents ! » P. 24-26.

Comme elle dit ces mots, voici venir le valet de Nanteuil. On lui fait fête; on lui ouvre passage. Il arrive près de Charlemagne et lui parle ainsi : « Juste empereur, me voici prêt à combattre avec Hervieu. Je viens dégager mes otages. — Ami, répond l'empereur, c'est trop vous hâter; laissez passer la quinzaine, le mois : vous avez tout le temps » Mais

Gui de Nanteuil.

d

Gui ne l'entend pas ainsi. Ce n'est point une plaisanterie, dit-il ; il veut venger la mort de son père ; il veut couper la tête et les membres à Hervieu. — Sanson et Amalgré tirent Hervieu à l'écart et lui disent : « Voici une vilaine affaire. On va croire, si vous ne combattez point, que c'est couardise de votre part ; allez vous armer ; nous nous embusquerons au milieu des vignes et des prés, et, avant que votre lance et votre écu soient brisés, nous courrons sus à Gui, quoi qu'on en puisse penser. » Hervieu a regardé la belle Eglantine ; il s'anime à sa vue, s'en vient à l'empereur, et se déclare prêt à combattre. De son côté, le valet de Nanteuil insiste pour être mis aux prises avec son adversaire. Le comte de Chalon accuse tout haut l'empereur de s'être laissé corrompre. En dépit de sa promesse, Charlemagne se décide à ordonner la bataille. P. 26-28.

Les traîtres font aussitôt leurs dispositions : ils embusquent cent chevaliers en armes dans les vergers qui avoisinent Saint-Germain-des-Prés. Dans le même temps, l'empereur fait apporter la chasse de saint Vincent, et reçoit les serments des deux adversaires. Durant les préparatifs du combat, Eglantine encourage son chevalier, lui fait don de sa terre, de ses richesses et de cent de ses barons. C'est elle qui lui ceint l'épée, l'une des trois que Galan fit dans une île de mer. La jeune damoiselle redoute quelque trahison et ordonne qu'on fasse armer cent de ses chevaliers pour surveiller la lutte. L'hôte de Gui approuve cette précaution. En cas de malheur, dit-il, sa maison sera un refuge pour le valet de Nanteuil. Il n'en est point de si forte à Paris et l'on y pourrait soutenir un assaut. Soixante-dix des compagnons de Gui montent aussi à cheval, sortent de la ville et

se tiennent prêts à tout événement. Eglantine et ses barons, Gui et sa suite, se rendent au lieu du combat, où Hervieu arrive en même temps, richement armé et entouré d'une nombreuse escorte. P. 28-33.

Voici venir l'empereur. Les deux ennemis sont en présence, le combat s'engage. Leurs lances rompues, Hervieu et le valet de Nanteuil mettent la main à l'épée, et chacun en assène de terribles coups à son adversaire. Bientôt l'épée d'Hervieu se brise entre ses mains; son cheval est tué; il tombe, et va recevoir le coup de la mort, à la grande joie d'Eglantine, lorsque surviennent les traîtres sortis de leur embuscade. — Gui s'élance sur le premier qui s'offre à lui et l'étend roide mort sur la place. Au même moment arrivent les soixante-dix chevaliers du valet de Nanteuil avec son hôte Hongier. — Mêlée générale. — Hervieu est remonté et prend part à la bataille avec de nouvelles armes. Gui, l'épée à la main, répand la terreur autour de lui, et les traîtres fuient à son approche comme les oiseaux devant le faucon. — Haton et Tibert d'Orion périssent sous ses coups. — Eglantine lui envoie une lance dont le fanon de soie est orné d'un lion. « Portez-lui ce gage d'amour, fait-elle en le remettant à son messager, et dites-lui bien de donner à boire à ce lion, qui ne s'abreuve que de sang. » P. 33-38.

L'empereur voit avec douleur continuer cette lutte. Ogier lui reproche sa faiblesse pour les parents de Ganelon. — Joute de Gui et de Hardré, fils d'Amalgré. — Mort de Hardré. — Toute sa parenté accourt pour le venger. — Gui est contraint de faire retraite avec ses hommes et va se renfermer à l'abri des murs et des fossés qui entourent la maison Hongier. — Le deuil est grand parmi les parents de

Ganelon. L'empereur, Ogier et le duc Naimés viennent se joindre à eux. Ils trouvent le jeune Hardré sans vie; le tronçon de la lance de Gui lui est resté au corps. L'âme s'en est allée sans confession. — « Beau fils, dit Amalgré, quel malheur pour celui qui vous a élevé! Que dirai-je à votre mère, à la fille de Milon d'Aiglant et de la sœur de Charlemagne? » — L'empereur aussi se lamente. Il regrette d'avoir accepté les présents d'Hervieu; il craint de voir ravager sa terre s'il laisse retourner Gui à son manoir de Nanteuil. — Hervieu somme l'empereur de sa parole : il veut avoir Églantine, et lui fera payer cher, dit-il, le secours qu'elle a donné à Gui en lui envoyant ses hommes. — La damoiselle l'entend et n'a souci de ses menaces; plutôt que de le prendre pour époux, elle aimerait mieux renier Dieu. Charlemagne, irrité de sa résistance, la saisit par la main et donne ordre à un de ses barons de la conduire au moutier. Alors elle ne se possède plus; elle s'écrie à haute voix : « Ah! Gui de Nanteuil, je suis à toujours votre amie. Plaise à Dieu que jamais Hervieu ne m'ait en son pouvoir! » — Le comte de Chalon et Bernard de Montclair adressent à l'empereur de vifs reproches pour vouloir marier les filles contre leur gré. En même temps, Huon de Saint-Omer court annoncer à Gui la décision de l'empereur. — A cette nouvelle, Hernaut, l'un des écuyers d'Églantine, s'est écrié : « A cheval, barons! Il nous faut faire fête à notre dame à l'occasion de son mariage. Pour moi, j'irai à l'offrande avec mon épée d'acier fourbi. » P. 38-40.

Gui a changé de couleur; il craint qu'Églantine soit déjà mariée, s'élance sur son destrier et part à la tête des siens. Il arrive au moment où l'empereur, après avoir tenté vainement d'obtenir le consente-

ment d'Eglantine, s'acquitte de sa promesse envers Hervieu en lui livrant la jeune fille. Le valet de Nanteuil fend la presse, et le premier chevalier qu'il rencontre, il l'abat aux pieds d'Eglantine. Transporté de fureur, Hervieu monte à cheval, abandonnant la damoiselle. Gui la saisit et la remet aux mains de ses gens. Alors s'engage une mêlée sanglante entre les deux partis, au grand courroux de l'empereur, qui jure que, si Gui tombe entre ses mains, il le fera jeter au fond d'un cachot. P. 40-42.

Charlemagne passe la Seine pour aller s'armer, suivi du duc Naimés et d'Ogier. Durant ce temps, Gui et les siens refoulent les compagnons d'Hervieu jusque sur le Grand-Pont, et les y battent de telle sorte qu'à son retour Charlemagne trouve le pont rompu et n'y peut plus passer. Le valet de Nanteuil profite de ce répit pour courir près de son amie, qui lui rend grâces de l'avoir sauvée; mais il redoute encore Charlemagne, et prend le parti de fuir avec Eglantine. P. 42-43.

Ils sortent de Paris en toute hâte et chevauchent vers Etampes. Au même moment l'empereur, outré de colère, fait sonder la rivière et la passe à gué. — Il se met à la poursuite des fugitifs, et ne tarde pas à les atteindre, mais après une course effrénée et telle qu'il n'est si bon cheval dont la croupe ne soit couverte d'écume. En apercevant les royaux derrière lui, Gui a disposé sa troupe pour les recevoir. Le pays est favorable à une bataille; il est égal et s'étend au loin, sans bois, sans montagnes ni vallées. — Voici les royaux couverts de leurs écus. Hervieu est au premier rang; il menace Gui de la mort s'il ne lui abandonne Eglantine; mais le valet de Nanteuil se rit de ses menaces, et les deux troupes en viennent

aux mains. — Récit de la bataille. — A la nuit tombante, les royaux sont défaits, laissant sept comtes aux mains de leurs ennemis. Charlemagne en ressent une vive douleur. Le duc Naimes ne laisse pas pour cela de le railler : « Voilà, dit-il, de tristes noces pour une pucelle d'aussi haut rang qu'Eglantine ! » — Hervieu conseille à l'empereur d'aller se loger à Etampes ; dès le lendemain matin il pourra savoir par un éclaireur où se trouve Gui de Nanteuil, le poursuivre, le défaire et lui reprendre les prisonniers. L'empereur suit ce conseil. Pendant qu'il se loge à Etampes, Gui a pris à gauche et est entré à Samois, où il s'arrête épuisé de fatigue. Seul, Hernaut d'Agennais, qui a la garde des prisonniers, continue sa route avec une escorte de quarante chevaliers. Hervieu ne tarde pas à être informé par l'éclaireur qu'il a dépêché sur les traces de Gui du lieu où s'est arrêté le jeune chevalier ; il se flatte de le surprendre le lendemain et fait partager cet espoir à l'empereur. Aussi Charlemagne est-il à cheval avant l'aube du jour, et après avoir fait plus de trois lieues au clair de la lune, il vient s'embusquer avec ses gens devant Monterin. P. 43-50.

La matinée est belle ; le soleil brille et abat la rosée. Jeannette et Martine, au lever de leur dame, l'ont revêtue de ses habits de voyage. Mais Gui a trop tardé ; il aurait dû avoir passé la Seine avant le jour, et le voilà seulement qui sort de la ville avec les siens. Il a une lieue à parcourir jusqu'à la rivière. Il prend le cheval d'Eglantine par la rêne dorée et dit à la belle : « Vous êtes née sous une heureuse étoile. Si je réussis à vous conduire jusque dans mon pays, vous deviendrez mon épouse au château de Nanteuil. » Mais Eglantine s'inquiète d'un rêve qui a

agité son sommeil. Un lion l'emportait, contre lequel la lance ni l'épée de Gui ne pouvaient rien. Elle était délivrée par Charlemagne, puis reconquise par Gui sous les murs de Nanteuil. « Dieu vous donne longue vie! dit-elle tristement à son ami. — Soyez sans crainte, ma belle, répond le valet de Nanteuil, et remettons-nous-en au roi du ciel qui fit l'herbe et la rosée. — Qu'avez-vous fait d'Hernaut? demande-t-il à Thibaut d'Aspremont. — Il a la garde des prisonniers, répond Thibaut, et est passé sans encombre à Moret. » Cependant, le valet de Nanteuil se tient sur ses gardes, et ordonne à ses hommes de se tenir prêts à combattre. Au même instant ils sont assaillis par Hervieu et par les gens du roi, qui s'élancent de leur embuscade. Une mêlée terribles'engage, dans laquelle Eglantine tombe aux mains d'Hervieu. Quatre cents charpentiers qui charpenteraient à la fois pour relever un château ne feraient pas autant de bruit que les épées des combattants frappant sur les heaumes d'acier. Il n'est rien que ne fasse Gui pour délivrer Eglantine; mais ses efforts sont impuissants. Il passe la Seine avec les chevaliers qui lui restent, coupe le pont derrière lui, et échappe ainsi à ses ennemis. P. 50-52.

Charlemagne s'approche jusqu'au bord de l'eau et s'y arrête. En face de lui, de l'autre côté, se tient Gui de Nanteuil, appuyé sur l'arçon de sa selle. Alors fut porté un défi qui fit tuer ou blesser bien des chevaliers. « Vassal, dit l'empereur à Gui, rends-moi mes hommes que tu as faits prisonniers, où, par saint Lazare, si je ne les ai sans rançon, je mettrai le siège devant ton manoir de Nanteuil et réduirai tout en cendres dans ton pays. Je n'ai oublié ni ton aïeul Doon, ni ce que j'eus à souffrir de Girart de Rossillon, ni la guerre que me

fit Renaut le fils Aymon, ni le duc Beuve d'Aigremont, ni le larron Maugis. Je les ai récompensés selon leurs mérites ; tu es de leur lignage : je tirerai aussi vengeance de toi comme d'un voleur ! » Grande est la joie des parents de Ganelon en entendant ces paroles. La rivière est large et l'eau profonde ; qui voudrait prendre Gui courrait grand risque de se noyer. Aussi le valet de Nanteuil répond-il sans crainte et de façon à être entendu d'Eglantine : « Par le nom de Dieu, empereur, nul de mes hommes ne croira que vous veniez planter vos tentes devant Nanteuil et vous y livrer à la joie, si Hervieu fait ses noces. Pourquoi ne vous le dirais-je point ?—J'y accepterais un tournoi, dit le duc Amalgré, si le roi le permet. — Et moi, je gagerais, répond Gui, d'y trouver dans l'espace d'une lieue à la ronde mille chevaliers en armes. Je sais bien où les prendre. » Eglantine parle à son tour, et dit à Hervieu : « S'il en est ainsi, donnez-moi votre main, et je m'engage, dussé-je passer pour folle, à vous prendre pour époux, en dépit qu'on en ait. » P. 52-54.

Près du château de Moret, au bord de la Seine, Gui est là triste et courroucé. Il n'a souci de tout ce qu'il a perdu, excepté d'Eglantine, et voici qu'Hervieu la conduit près de la rive, et s'écrie : « Vois-tu, Gui de Nanteuil, cette belle châtelaine ? Elle est plus blanche que fée ou sirène. Eh bien, je la prendrai pour femme avant qu'il soit quarante jours, et tu en ressentiras une douleur comme celle de Ménélas lorsque Pâris lui enleva Hélène. » — Eglantine baisse la tête à ces mots, et l'eau lui coule des yeux comme d'une fontaine. P. 54.

Le tournoi est décidé ; l'engagement est pris de part et d'autre. Jusque-là il y aura trêve et suspension

d'armes. Gui de Nanteuil en profite pour repasser l'eau avec le comte de Chalon et Thibaut d'Aspremont. — Charlemagne confie Eglantine à l'abbé de Saint-Denis, cousin germain de la belle. Elle regarde Gui encore une fois, et, le voyant si beau, dit tout bas : « Ah Dieu, quel malheur de ne pouvoir être l'épouse d'un tel baron ! » Ce n'est pas sans douleur non plus que Gui se sépare d'elle pour retourner à Nanteuil. Chemin faisant, il trouve Hernaut avec les prisonniers confiés à sa garde. « Beau sire, d'où venez-vous ? lui demande Hernaut. Avez-vous combattu ? — Oui, répond Gui, et j'ai perdu votre dame, et je suis en déroute. » — Hernaut s'évanouit de douleur ; mais Gui le reconforte en lui annonçant le tournoi qui doit décider à qui de lui ou d'Hervieu appartiendra Eglantine. — Il envoie un messenger à sa fiancée pour la rassurer, et s'en revient à Nanteuil avec ses prisonniers pendant qu'Eglantine est ramenée à Paris par l'abbé de Saint-Denis. L'empereur aussi est rentré à Paris, dolent et courroucé à cause des homnies qu'il a perdus. Il mande de toute part ses barons pour aller au plus tôt assiéger le valet de Nanteuil. P. 54-57.

A son arrivée, Gui a trouvé à Nanteuil des messagers qui lui apportent l'assurance que Ganor et Aye ne l'abandonneront jamais dans l'occasion. « Qu'ils me viennent donc en aide maintenant, répond Gui, car j'en ai grand besoin. » Il s'informe de sa mère : regrette-t-elle encore le duc Garnier ? — « Oui, répond l'un des messagers ; elle pleure encore souvent, et, pour l'amour du baron qu'elle a tant aimé, elle a fondé une abbaye merveilleuse. Elle a deux fils de Ganor, dont l'aîné, Antoine,

est en âge de porter les armes. — Il faut donc l'armer, répond Gui. Les parents de Ganelon me veulent malmener ; ils veulent me dépouiller avec l'aide de Charlemagne. Dites à Ganor et à ma mère de venir sans retard à mon secours. » Il songe avec joie que, si Dieu lui accorde cette grâce, les parents de Ganelon ont commencé une mauvaise année. — Départ des messagers. — Leur retour à Aufalerne. — Ils rendent compte à Ganor de leur message. — En apprenant le danger qui menace Gui, ses deux frères, Antoine et Richier, conjurent leur père de réunir au plus tôt son armée. Antoine se réjouit à la pensée d'être armé chevalier sous les murs de Nanteuil. — Ganor se hâte de mander ses hommes. Il en a plus de cent mille en quinze jours. Il s'embarque avec eux et met à la voile. P. 57 61.

Dans le même temps, Charlemagne rassemble son armée sous Paris, confie son oriflamme à Hervieu, et, laissant de côté Ogier et le duc Naymes, donne le commandement de ses hommes à Amalgré et à Sanson. Avant le départ, l'abbé de Saint-Denis lui amène Eglantine, qui semble, se résigner à devenir l'épouse d'Hervieu. Elle conjure l'empereur de lui donner des dames pour l'accompagner : « Jamais, dit-elle, femme de mon rang, portant le titre de reine, ne se maria ainsi seule. Priez le baron à qui je dois être donnée de mander les damoiselles de son pays : je lui en saurai gré toute ma vie. » — Pour complaire à Eglantine, les parents de Ganelon s'empres- sent de mander leurs mères et leurs filles. Charlema- gne lui-même fait venir une nièce qu'il avait, la plus belle du monde. La ruse d'Eglantine a réussi : elle compte bien que, lorsque l'armée sera sous les murs

de Nanteuil et que les défenseurs du château auront vu toutes ces belles, ils ne s'en montreront que mieux. P. 61-62.

Départ de l'Empereur. — Eglantine dépêche un messenger à Gui pour lui en donner avis. Il s'écrie, à cette nouvelle : « Ah ! Dieu qui avez été vendu aux Juifs mécréans, et cloué sur la croix, comme il est vrai, beau sire, que vous fûtes frappé d'une lance au côté, faites que Charlemagne s'en retourne dolent et courroucé. Pour l'amour d'Eglantine nous sortirons là dehors, les écus au cou, et avant que l'armée soit campée et le roi arrivé, il y aura bien des chevaliers blessés et jetés à terre. » — Après avoir fait tous ses préparatifs de défense, Gui sort de Nanteuil à l'aube du jour, et, sur l'avis du comte de Chalon, va s'embusquer en avant avec mille chevaliers, tandis que le reste de ses gens, sous les ordres du comte, prennent une autre position d'où ils pourront au besoin le secourir. S'il savait qu'à cette heure Ganor et Aye sont en mer pour venir à son aide, de sa vie il n'aurait ressenti pareille joie. Gui s'est arrêté à une lieue de Nanteuil : là, il monte sur un tertre et voit venir à lui un messenger qui pousse son cheval de l'éperon. Le messenger reconnut bien le valet de Nanteuil, qui n'avait ni barbe ni moustaches, pour l'avoir déjà vu à Paris. Il l'a salué courtoisement, car ce n'était pas un Breton. « Que le seigneur Dieu soit avec vous, sire ! Je viens de la part de votre ami Huidelon le Bavaïois vous annoncer qu'Amalgré, Sanson et Hervieu se sont détachés de l'armée avec deux mille chevaliers et ont déjà poussé jusqu'à une demi-lieue d'ici pour ravager votre terre. » Quand Gui apprend cette nouvelle, il n'a pas envie de chanter ; il fait mettre ses compagnons sous

les armes, tient ses regards fixés du côté de la route de France, et ne tarde pas à voir flotter au vent l'oriflamme de Charlemagne entre les mains d'Hervieu, qui a pris les devants pour piller. Il se prépare à le bien recevoir et fait attacher au haut de sa lance de frêne l'enseigne que lui a envoyée son amie Eglantine. — Rencontre des deux troupes. — Mêlée sanglante. — Gui est vainqueur et met en fuite ses ennemis, qui laissent bon nombre des leurs sur le champ de bataille. Il tourne bride et reprend le chemin de son château, mais derrière lui accourt Hervieu, monté sur le bon destrier Morel qu'il a emprunté le matin au duc Naimes. — Joute entre les deux rivaux. — Hervieu est désarçonné. — Gui s'empare de Morel. — Mais Hervieu est remonté par ses hommes. — Nouvelle mêlée. — Défaite d'Hervieu et des siens. — Retour de Gui à Nanteuil avec deux cents prisonniers. P. 62-69.

Charlemagne apprend avec douleur la déroute de son avant-garde. Le duc Naimes à cette nouvelle regrette surtout Morel, le bon destrier qu'il montait à Aspremont. Eglantine rit sous cape et se livre à l'espoir d'être bientôt dans les bras de son ami. — Sur l'ordre de l'empereur, dix mille hommes s'avancent pour éclairer sa marche et assurer le campement. Ils arrivent sans coup férir jusqu'aux lices qui entourent le château. L'armée les suit et vient un mercredi se loger sous les murs de Nanteuil. Eglantine et ses compagnes font dresser pour elles, près d'un verger, une tente merveilleuse que Charlemagne leur a donnée.

Cependant Ganor est sur le point de débarquer avec son armée; il dépêche des messagers à Gui pour lui annoncer sa prochaine arrivée. Grand

sujet de joie pour le valet de Nanteuil : « Ah Dieu ! s'écrie-t-il, je pourrai donc avoir Eglantine ! Demain, à l'aube du jour, j'irai envahir la tente de Charlemagne et frapper Hervieu de mon épée. » — Les messagers se hâtent de retourner près de Ganor et l'informent que dès le lendemain Gui s'attend à une attaque. « Vous pouvez être arrivé avant le jour, lui disent-ils, et lancer avec avantage deux mille chevaliers sur le camp. — Jamais, répond Ganor, on ne pourra me reprocher un de ces exploits de nuit dignes d'un larron. Quand le soleil sera levé et quand nos chalands auront touché terre, il sera temps de vous revêtir de vos hauberts, de lacer vos heaumes et de monter sur vos chevaux rapides, l'écu au cou et la lance au poing. Charles est vaillant, et la France n'a jamais eu de roi aussi redouté ; il a gagné plus d'une bataille, mais il pourra bien perdre celle qui se prépare. P. 69-74.

Le lendemain, Hervieu et Gui sont levés l'un et l'autre de grand matin et s'apprêtent à se disputer Eglantine. Le valet de Nanteuil sort du château avec trois mille chevaliers et fait une pointe jusqu'au camp ennemi ; mais il y trouve Salomon de Bretagne sous les armes avec trente mille des siens. Après un premier engagement, Gui juge prudent de rentrer au château pour recommencer la lutte plus tard avec l'aide de Ganor. Il va au devant de lui jusqu'à la mer, à deux lieues de Nanteuil. La flotte vient d'arriver. Ganor met pied à terre le premier avec Aye. Gui les embrasse tendrement tous deux ; il embrasse ses deux frères, Antoine et Richier, et prie Ganor de les armer chevaliers, puis, après une courte entrevue, il revient l'attendre à Nanteuil. — Antoine et Richier sont faits chevaliers. Le lendemain matin, suivis de

cinq cents compagnons, ils partent en avant avec l'émir d'Icône, un chef sarrasin qui s'est joint à Ganor et auquel il ne manque que de croire en Dieu pour être un parfait chevalier. Arrivés sous les murs de Nanteuil, ils s'arrêtent et voient accourir du camp français plusieurs milliers de jeunes bacheliers impatients d'engager la lutte. Ils voient aussi Eglantine et ses compagnes sortir de leur tente et commencer une danse légère sous l'ombre d'un verger voisin. L'émir prend plaisir à les entendre, et leurs ébats lui donnent à penser. « Sire compagnon, dit-il à Antoine, en lui montrant les damoiselles, regardez ! il est né à une bonne heure celui qui aura le prix du tournoi. Mais le jour n'en est-il point passé ? » Gui est mandé par ses frères, se rend auprès d'eux et leur annonce que le tournoi aura lieu le lendemain. Antoine lui demande quelle est cette belle tente qu'il aperçoit, quelles sont ces damoiselles qu'il vient de voir entrer en danse. « C'est là, répond Gui, que doit être mon amie, celle que Charles m'a enlevée pour la donner à un autre. Elle ne veut point de lui, et cependant il est venu ici pour faire ses noces dans cette prairie ; mais s'il l'épouse, la vie ne m'est plus rien. — Voilà une grande vilénie que j'entends, dit l'émir d'Icône ; on ne vit jamais gens de si haut parage descendre si bas ! » Aussi propose-t-il d'aller sans plus attendre assaillir les Français. Il veut montrer sa chevalerie pour l'amour des damoiselles. « Lâche qui n'y consent ! » répond Gui, et, après s'être armés, ils chevauchent vers le camp de Charlemagne. L'amiral monte un cheval qui ne pouvait manquer d'être beau, car il était issu de Bucéphale, le destrier si éprouvé d'Alexandre. P. 74-79.

L'empereur de France est dans sa tente ; il voit

de loin briller des heaumes et donne l'alarme. Ses hommes montent à cheval et bientôt commence un combat qui fera le désespoir d'Amalgré. Eglantine et ses compagnes ne s'en livrent à la danse qu'avec plus d'ardeur pour animer encore les guerriers de Nanteuil. — Dans cette première rencontre, où l'empereur lui-même se mêle aux combattants, Antoine et Richier font merveilles et excitent l'admiration de Charlemagne, qui voudrait les connaître. La tente d'Amalgré est renversée, et il perd plus de cinquante des siens; mais les forces ne sont point égales : Gui de Nanteuil se retire avec ses compagnons en bon ordre derrière les lices qui ferment l'accès de son château. Charlemagne accourt jusqu'à la barrière : « Vassal, dit-il à Gui, défendez-vous Nanteuil ou me le rendez-vous? Demain, je prendrai vos lices et vos maîtres fossés. — Sire, lui répond Gui, tant que je vivrai vous n'entrerez dans ces lices ni ne les prendrez de force. A demain le grand tournoi qui a amené ici votre armée, et pour lequel le duc Amalgré a engagé sa foi. Qu'il songe à la garder, et que ce ne soit point une foi mentie ! je l'en sommerai demain à l'aube du jour. — Demain, répond l'empereur, ton amie Eglantine sera épousée par Hervieu, qui l'a bien méritée, sous ce laurier que tu vois, dans cette prairie. Il t'invite à ses noces ; mais tu n'y feras pas joyeuse vie, car alors ta ville sera prise, et toi-même, si tu tombes entre mes mains, tu n'auras plus longtemps à vivre. — Ah Dieu ! s'écrie Gui, ah sainte Marie ! faut-il entendre pareilles menaces ! — Vassal, reprend Charles, au nom du Dieu que nous adorons, dis-moi, je te prie, quels sont ces chevaliers si redoutables qui t'accompagnent. — Sire, répond Gui, voici l'émir d'Icône et Sadoine le

baron, Sarrasins tous deux, mais qui n'en sont pas moins de preux chevaliers. Ils sont venus prendre part au tournoi. Dieu leur accorde un heureux retour ! Quant à ces jeunes bacheliers, ils sont fils de mère, dame Aye, pour laquelle Ganor s'est fait chrétien. Ils ont passé la mer pour me venir en aide. Demain matin, je veux épouser mon amie, et je compte bien couper la tête et les membres à Hervieu. » A ces mots, Gui rentre au château et l'empereur retourne à son pavillon. Là, il apprend l'arrivée de Ganor et de son armée; il fait crier la nouvelle par tout le camp, et annoncer le tournoi pour le lendemain. — Après quelques moments de repos, le valet de Nanteuil propose une nouvelle sortie à ses frères et aux deux chefs sarrasins. Il veut pousser, dit-il, jusqu'à la tente de son amie, et lui donner trois baisers avant que les Français aient pris les armes. « Eh bien donc, sire Gui, à cheval ! dit l'émir d'Icône. On voit bien que vous aimez d'amour. » P. 79-84.

« Ah ! Dieu, s'écrie Flandrine, la nièce de Charlemagne, en les voyant arriver, Père qui êtes aux cieux, vous faites miracles pour nous. Voici venir les chevaliers que nous avons tant admirés aujourd'hui pendant le combat. Dites-moi, Eglantine, lequel d'eux est votre ami. » — Ils mettent pied à terre. Gui se précipite vers Eglantine et la serre entre ses bras. Elle aussi le presse tendrement et prend plaisir à sentir l'armure qui lui recouvre les flancs. L'émir d'Icône embrasse pareillement Flandrine : « Belle, lui demande-t-il, quels sont vos parents ? » Elle lui répond avec courtoisie : « Mon père est Rimbaut le Frison, et celui-là peut se réjouir qui aura mon amour. — Belle, venez avec moi, dit Gui à Eglantine. — Pour Dieu, sire, fuyez ! lui répond-elle,

car Hervieu et ses parents ne cessent d'avoir l'œil au guet.» — Flandrine commence à regarder l'émir ; elle le voit beau et de noble contenance, et se prend à l'aimer : « Sire, d'où êtes-vous ? lui dit-elle. — Je suis émir d'Icône, au delà de la mer Rouge, et je suis venu à ce tournoi pour mon plaisir. Donnez-moi votre amour ; il est digne d'envie. — Sire, fait la pucelle, je ne saurais vous le refuser. » P. 84-85.

Comme ils parlent ainsi, Hervieu et les siens voient briller des heaumes près de la tente des damoises. L'alarme est donnée. Les deux barons se hâtent de remonter à cheval et de regagner Nanteuil. Sanson s'était mis le premier à leur poursuite. L'émir détourne vers lui son destrier de Nubie, et d'un terrible coup de lance lui enfonce son gonfanon dans le cœur. Sanson ne fera plus jamais de trahison. Sa mort est une grande douleur pour ses parents et pour l'empereur. Gui rentre à Nanteuil, et les Français reviennent à leur camp. P. 85-86.

Le lendemain, jour du tournoi, Ganor arrive de grand matin avec son armée. Gui et l'émir vont à sa rencontre. Le valet de Nanteuil se fait amener Morel, le destrier du duc Naimes, et en fait présent à Ganor. Aye d'Avignon entre au palais qui lui fut jadis donné en douaire au temps de son mariage avec le duc Garnier. A ce souvenir, elle change de couleur, se prend à pleurer, et tombe évanouie. — Des deux côtés les combattants se préparent. « Êtes-vous prêt ? demande Charlemagne à Hervieu. Venez au moutier épouser votre amie. — A vos ordres, » répond Hervieu ; et le roi se dirige vers la tente des damoiselles, où il mène avec lui un évêque et deux abbés. Préparatifs inutiles, car Eglantine ne sera point mariée avant qu'il y ait eu bien des coups don-

Gui de Nanteuil.

e

nés, bien des chevaliers tués ou blessés. Au même instant Gui de Nanteuil, l'émir, Antoine et Richier, suivis de quinze mille hommes, s'élancent hors de la place, et laissent courir leurs destriers par les prés. Le tournoi commence devant les pavillons. — L'émir d'Icône ne s'oublie pas ; il a déjà jouté sept fois pour l'amour de Flandrine, sous ses yeux et à sa grande joie, lorsque Ganor sort à son tour avec les siens, après avoir reçu la bénédiction d'Aye au nom de Notre Seigneur. A la vue des vingt mille chevaliers et des trente mille sergents que Ganor fait entrer en ligne, Charlemagne appelle Naimés et Ogier : « Pour Dieu, conseillez-moi, nobles chevaliers. Voyez ces rangs pressés de sergents qui nous menacent d'une défaite ; voyez luire tous ces heaumes et chevaucher ces nombreux guerriers. N'y a-t-il pas là de quoi s'émouvoir ? Mes hommes vont périr sous mes yeux sans que je les puisse sauver. » Il pleure à cette pensée, et Ogier partage sa tristesse. « Sire, dit le duc Naimés, à quoi bon des conseils ? Vous ne les voulez jamais croire. Oui, vous perdrez la bataille. Maintenez vos barons le mieux que vous pourrez ; pour moi, quelle que soit l'issue de la lutte, je n'aurai mérité aucun blâme. » P. 86-90.

Le tournoi continue avec fureur : de trois lieues loin on entend les cris des combattants. Les craintes de Charlemagne redoublent ; il se rappelle avec douleur qu'il a déjà été vaincu aux mêmes lieux. Il invoque le secours de sainte Marie. — « Eh bien ! compagnon, dit à Gui l'émir d'Icône, que faites-vous ? piquez votre cheval ! » Ainsi fait le valet de Nanteuil en se précipitant sur Hervieu, qu'il traverse de sa lance et étend roide mort. « Hervieu, lui dit-il alors, prenez mon amie, je vous en fais don, et

épousez-la demain en présence de Charlemagne. » Le duc Amalgré périt de la main d'Antoine, et Ganor se réjouit en voyant que ses fils sont si bons chevaliers. Il fait avancer ses sergents, dont les flèches acérées jettent le désordre et l'effroi dans l'armée de Charlemagne. Elle abandonne le champ de bataille. Gui et ses compagnons donnent la chasse à leurs ennemis jusque dans le camp français, puis ils se dirigent vers la tente des damoiselles. Là, le valet de Nanteuil se saisit d'Eglantine, et l'émir prend Flandrine dans ses bras; ils les placent l'une et l'autre devant eux sur le col de leur destrier, et s'en retournent ainsi à Nanteuil. P. 90-92.

Grande est la douleur de Charlemagne. Il appelle le duc Naimés : « Pour Dieu, conseillez-moi ! ils ont emporté ma nièce, et peut-être lui ont-ils fait outrage. Si nous attendons jusqu'à demain, jamais nous ne rentrerons en France. — Par ma foi, sire, répond le duc, il n'est si sage homme au monde qui soit capable de vous donner conseil. Qui veut défaire un prince et ravager son pays n'accepte pas ainsi de lui une bataille à jour nommé, mais rassemble ses hommes et marche contre son ennemi. Vous n'avez à cette heure d'autre ressource que la paix. Mandez le valet de Nanteuil, accordez-lui Eglantine, assistez à ses noces, et qu'il tienne de vous la Gascogne. — Mais qui charger de ce message ? demande l'empereur. — Je vais m'apprêter à le remplir, sire, répond le duc Naimés. — Allez donc, reprend Charles, et que Dieu vous donne un heureux retour. Durant ce temps je vais faire relever et enterrer les morts. » — Naimés se rend à Nanteuil avec Ogier le Danois. Les deux messagers y sont reçus à bras ouverts, et Gui, de l'aveu de Ganor, accepte l'entrevue propo-



GUI DE NANTEUIL

Q i avez de Ayen, la bele d'Avignon,
 De Garnier de Nantueil, le nobile baron;
 Près fu du parenté Girart de Roussillon,
 Et fu cousin germain Regnaut, le fix Aymon.
 Aye prist à moillier par le congié Kallon;
 Tuit furent destourbé par .i. mauvez glouton,
 Cil ot nom Berengier, si fu niez Guenelon,
 Celui qui de Rollant fist la grant traison,
 Qu'il vendi, comme fel, au roy Marcilion,
 Dont furent mort à glesve .li. .XII. compengnon.
 Onques cil Berengiers ne fist jour se mal non.
 L'ame li traist du corps Garnier, le fix Doon,
 Puis en requist là trieve Amalgré et Sanson;
 Et il rochistrent lui par mortel traison.

PLEIROIT vous à oïr une bone canchon?
 Li vers en sunt moult bon, s'i a moult contoison,
 Si com li rois Ganors rechut benéichon
 Que il crut Damedieu et si guerpi Mahon,
 Margot et Appolin, Jupiter, Baratron.
 Plus de .XL. mile en i baptiza on,
Gui de Nanteuil.

Qui tuit crurent en Dieu pour l'amour de Guion,
 Le vallet de Nantueil, qui tant fu en prison,
 Que Ganor fist nourrir petit en sa maison.
 Or aproche le terme que l'en rent guerredon;
 Il li donna sa mere, quant il ot mort Milon.

« GUION, che dist Ganors, tu m'as Aye donnée;
 « A la loy crestienne ai la dame espousée;
 « Moult en ai fet pour toi, ma loy en ai faussée.
 « Une rien te diroï qui toute iert averée:
 « Ja ne te croistra guerre en la toue contrée
 « Que pour ta mere Aye, ne soit m'ost assemblée.
 « Plus seront de .C. mile quant mer aront passée;
 « Bien pourras chevauchier, l'oriflambe levée,
 « Tant que verras Paris à demie louée, »

POUR Aye d'Avignon, la femme au duc Garnier,
 Se fist le roy Ganor lever et baptisier;
 Moult furent grans lez nochez sus u palez plénier.
 Il a dit as barons : « Je m'en weil reperier. »
 A Dieu l'ont commandé qui tout a à baillier.
 Ganor envoie au port sez nés appareillier,
 Dame Aye d'Avignon ala son fix baisier;
 Là véissiez ensemble estreindre et embrachier;
 Andui chiéent pasmé desous .I. olivier,
 Quant Tiebaut d'Aspremont lez couruf redrechier.
 « Biau fix, che dïst la mere, moult vos doi avoir chler :
 « Or fai bien et osmosne pour ton pere Garnier;
 « Se tu as lieu et aïse, si pense de[l] vengier. »
 Le vallet commencha sa mere à castoier :
 « Dame, le duel mon pere vous commant à lessier;
 « Ja n'avez vous escange le meïllor chevalier
 « Qui onques portast armez ne montast sor destrier. »
 Atant entrent es nés, si prennent à nagier;

Leur siglez ont levée li mestre notonnier.
Aye lessé son fix, quel mortel encombrer !
Li parent Guenelon ne^[1] voudrent pas lessier ;
Bien le cuident ocirre et les membres trenchier

DÈS or s'en va Ganor à forche et à vertu ;
O soy enmaine Aye, onques si lié ne fu.
D'un chier bliaut de soie a bien son corps vestu,
Sez crins out achesmez à .i. fil d'or batu.
Ele [ot] le cuer u ventre dolent et irascu
Pour Garnier de Nantueil, son ami et son dru.
Li parent Guenelon li ont à tort tolu ;
Mez, selonc l'aventure, li est bien venu :
Or mieudre de Ganor ne porta son escu.
Desi à Aigremor ne sunt arestéu,
Par .i. mardi matin sunt en hance venu.
Encontre suft alé li jenne et li chanu,
Mil chevaliers et plus, tuit sunt de fer vestu.
Il lor ont demandé : « Estez vous abatu ? »
Et chil dient : « Nennil, mez tout avon vaincu ;
« Nous créon en cheli qui fix Marie fu. »
Pour Aye d'Avignon i fist Dex tel vertu
Tuit en orent grant joie, li jenne et li chanu.

OR est le roy Ganors ens es pors arrivés.
.i. palefroï li fu maintenant aprestez ;
Par son estrief à or i est le roy montez,
Dame Aye seur .i. mul qui bien fu afeutrez.
Il ont tant chevauchié qu'il viennent as degrés ;
Seur .i. perron deschendent à fin or noielez,
Puis montent u palez qui bien fu painturez,
A l'œuvre sarrazine entailliez et ouvrés.
As fenestrez de marbre s'est le roi acoutez ;
Sa moillier apela, si li dist : « Chà venez :

« Vostre est tout ches pais quanque as iex véez ;
 « Assez avez castiax, se prendre lez voulez.
 — Vostre merchi, dist Aye, de quanque dit avez
 « Et vous ferez de moi toutez vos volentez. »
 Quant Ganor l'entendi, cele part est alés,
 Sez bras li mist au col, si la baisa assez ;
 Puis a pris .II. evesques, et s'i ot .II. abbés,
 (Dame Aye d'Avignon lez a o soy menés) :
 « Seignors, che dist Ganors .I. sons nous aprestés
 « Et, femmez et enfans, tous nous crestiennéz. »
 Et chil ont respondu : « Si com vous quemandés. »

OR vous dirons d[e] Aye : moult est preus et senée ;
 Dex comme est riche terre pour li crestiennée,
 Et la gent sarrazine baptizie et levée !
 De la tour d'Aufalerne l'a li sire douée ;
 Ele [fu] là dedens longuement enserrée
 Quant le duc Berengier l'ot de France getée,
 A tort et à pechié de son mari emblée.
 Ganor la reconquist au trenchant de l'espée.
 Quant ele fu au port venue et arivée,
 Or a tant fet le roi que il l'a espousée,
 Par toutez lez chitez l'a bonnement menée ;
 Et Dex ! quele aventure là li fu destinée !
 D'ore en avant iert dame et royne clamée.
 Or commenche canchon de bien enluminée,
 De Guion de Nantueil à la chiere membrée.

EN tout le premier an que Ganor prist moillier
 Dame Aye d'Avignon, la femme au duc Garnier,
 L'en donna Dex .I. air que il ot forment chier ;
 Antoine l'apelerent quant le font baptisier.
 A l'autre an en ot .I. qu'en apela Richier ;
 .II. nourrichez li baillent pour lever et baignier.

Quant il orent .v. ans, si lez font chevauchier,
Et quant il en ont .vi., bien galopent destrier;
Et d'eschez et des tablez lez font bien enseigner.
Se il pevent tant vivre qu'armez puissent baillier,
As parens Guenelon feront grant encombrier,
Et aideront Guion, se il en a mestier.

GANOR tint sa court grant à .i. temps en pascour,
Tout droit en Aufalerne, en la plus mestre cour.
Et cornent et buisinent, grant joie i ot le jor,
Et mainent le deduit de la gent paiennour;
Pour quant si croient il en Dieu le créatour.
[Ganor] si sist joustes Aye plus blanche c'une flour;
Il l'estraint et acole et baise par amour.
Atant es vous Antoine et Richier le menour :
Vestus sunt de .ii. pailez entailliez de colour;
Il saluent le roy de Dieu le créatour.

ES vous lez .ii. enfans eu palez arestés;
Vestus sunt de .ii. pailez à coulors geronnez.
« Pour amour Dieu, biau sire, dist Antoine l'ainsnés,
« Ja avon nous .i. frere, pour quoi nous est chelez ?
« Fix est de nostre mere, nous le savon assez,
« Piech'a qu'est chevalier et tient grant heritez.
« Carchiez nous de vous hommez, si nous i trametez;
« Chevaliers nous fera, quant vendra nostre aés.
« Nous ne queron du sien ne chastel ne chités,
« Quer, se Dex plect, et vous assez nous en donrés ! »
Dame Aye ot lez enfans, si lez a apelez;
Entre sez bras lez prent, si les beisa assez,
Puis a dit à Ganor : « Biau sire, quar oés.
— Dame; che dist le roi, bien lez ai escoutés,
« A poi que je ne fes toutez lor volentez.
— Sire, che dist la dame, s'il vous plect, non ferés. »

OR vous leiron de Aye dont je dire vous sueil,
Si diron de Guion, le vallet de Nantueil,
Qui tint toute Avignon et Valence et Marceil,
De son pris essauchier a garde en son foil,
Quer il est preus et sage, si n'a cure d'orgueil;
Il prent tornoiemens et demaine grant brueil,
Quer sachiez de verté, se je dire le weil,
Qu'en tout le premier an a pris Gui tel escueil
Qu'en parole de lui entresi à Corbueil;
.C. damez le couvoient ains nel virent de l'ueil.

LE vallet de Nantueil maine moult bele [vi]e;
N'a si bon chevalier desi c'en Rommenie.
Or il preus est et sage, s'aime chevalerie,
Il a moult riche terre assasée et garnie,
Il prent tornoiemens, volentiers lez affie,
Il méismez i va, de noient ne s'oublie,
Armez, l'elme lachié où li or reflambie.
Quant il crie « Nantueil ! » tout li rens en fourmie;
Il fiert .i. chevalier en l'elme de Pavie,
Que mort l'a abatu en la lande enhermie.
Dez les mons de Mongi desi c'en Normendie
N'a .i. seul chevalier dont l'en tant de bien die.
Li parent Guenelon en orent grant envie;
Onques la court Kallon ne fu sans felonnie.
Il i a .i. lignage que Damedieu maudie,
Le gloriex du chiel, le fix sainte Marie!

KALLES tint sa court grant à Paris sa meison,
Si i furent François et Flamenc et Frison,
Alemant et Bavier et Normant et Breton.
Gui de Nantueil i vint, à la clere facion,
A .iiii^e. chevaliers; tuit sunt de sa meson,
Vestu ont vair et gris et hermin pelichon,

Haubers ont et espiez et destriers arragon.
Li vallés fu vestu d'un vermeil siglaton,
Afublé d'un mantel, à or sunt li bouton.
Chaucez ot de brun paile, à or li esperon.
Aval par la cité en ot moult grant reson;
Tuit montent as fenestrez pour esgarder Guion.
Le vallet descendi belement au perron,
Et entra u palès, si salua Kallon.
Et le roi le connut, si haucha le menton,
Si l'assist jousté lui, sel prist par l'auqueton :
« Amis, moult estez preus, l'en n'en dit se bien non ;
« D'ore avant porterez mon roial gonfanon,
« Si com fist vostre pere Garnier, le fix Doon. »
Moult en poise Amalgré, entre lui et Sanson,
Quer il héent l'enfant, pour l'amour de Milon
Cui il trencha la teste es près sous Avignon.
.I. damoiseil i ot, Hervieu l'apeloit on,
Fix fu de la seror au cuvert Guenelon,
Lions tint sus le Rosne et Vascler et Mascon;
Bien li vient de lignague qu'il ait cuer de felon.
Damedieu le confonde par son saintisme non,
Qu'il n'a si traïtour jusqu'en Carphanaon !

A Paris tint sa court Kalles le fix Pepin;
Li barnagez i fu d'entre Loire et le Rim.
Nul clerc ne pourroit dire en rommans n'en latin
Les messes qui là furent, qui ja ne prendront fin.
Kalles est viex et freilez et tornez au declin,
Si ne puet justisier au soir et au matin;
Le rois ot soif moult grant, si demande le vin.
En piez s'en sunt levé tex .L. meschin,
N'i a chil n'ait hermine ou bliaut ostorin.
Gui de Nantueil deffuble le mantel sebelin,
E remest u bliaut painturez à or fin;

Le vin porte le roi dedens .i. maselin,
Dont l'esgardent François, Normant et Poitevin.
Moult en poise Hervieu, Sanson et Amalgin;
A une part se traient ens u palez marbrin.
Chil sire les destruite qui confondi Chayn!

DIST Hervieu du Lyon : « Esgardez quel vassal,
« Com semble bien de corps franc home natural!
« Moult par a bloi chil poil luisant comme cristal;
« Le roy l'aime forment et le tient à loial;
« Or li a commandé l'oriflambe roial.
« Ne poon pas faillir que ne nous tourt à mal;
« Certez, s'il le peut fere, il nous metra u val.
« Se je ne recomens la grant guerre mortal,
« Ja Damedieu ne place que je monte en cheval. »
Hervieu a commenchié le jour tel batestal
Qui ja n'iert abessiez par nul homme charnal,
Jusqu'en mourront .M. prinche de grant terre chasal.

« HERVIEU, dist Amalgré, je vous ai forment chier;
« Nous sommez d'un lignage et merveilleus et fier,
« En Guenelon nostre oncle ot moult bon chevalier,
« Se n'éusson de lui .i. poi de reprouvier.
« Mez que nostre lignage nous vousist bien aidier,
« Il n'a en toute France si puissant chevalier
« Que hors de chest pais ne péusson cachier,
« Ou à tort ou à droit durement empirier.
« Chertez, quant moi remembre du franc duc Berengier,
« De Milon son neveu, n'i a que courouchier.
« Es près sous Avignon l'ochist le fix Garnier;
« Or l'ont si haut monté déable et aversier
« Quer le roi en a fet mestre gonfanonnier,
« Sa terre abandonnée et fet son conseiller.
« Par foi, de chest affaire nous doit moult ennuier;

« Je ne weil que il tiengne en France tel mestier,
« A foi, tost le ferroie du brant fourbi d'achier. »
Chil vint devant le roi, prist soi à courouchier;
Pour Guion de Nantueil commencha à tenchier.

HERVIEU s'estut en piez devant le roi Kallon,
Et parla hautement, bien ressemble baron :
« En nom Dieu, emperere, chi a male reson.
« Dont n'a en vostre court maint duc et maint baron
« Quant vous vostre oriflambe bailliez à .i. garçon ?
« Dont n'est il du lignage Girart de Roussillon
« Qui tant vous guerroia à coite d'esperon
« Que il mist vostre terre en feu et en carbon ?
« Membre vous des parens Regnaut le fix Aymon !
« Miex ameriez vous Amalgis le larron
« Que vous ne feitez moi ne mon neveu Sanson,
« Ne le duc Amalgré ne Tiebert d'Orion.
« A mil de mez amis weil requerre Guion
« Qu'il ochist comme fel son parrastre Milon,
« Quant il ot espousée Dame Aie d'Avignon ;
« Mez n'en weil fere honte en la vostre meson,
« Que jel ferroie ja ens u chief d'un baston. »

QUANT Gui ot la nouvele, merveillez li ennoie ;
Il se drecha en piez, ne li caut qui le voie.
Et fu moult bien vestu d'un siglaton de soie,
Et fu chaint par dessus d'une large courroie ;
Des pierrez qui reluisent le palez refflamboie.
Du mautalent qu'il a la fache li rougoie,
• Et a parlé en haut que l'emperere l'oie !
« Hervieu, alez avant, vous alez droite voie.
« Se vous chen voulez dire que je traître soie
« De la mort de Milon dont acordez m'estoie,
« Mar en ardrez meison n'en encurrez en proie ;

« Ja en aurez bataille, se Kalles la m'otroie,
« Sous Saint Germain es près, sus l'erbe qui verdoie. »

HERVIEU passa avant, plein fu de mautalent,
Sanson et Amalgré et trestoute lor gent.
Damedieu lez maudie, le pere ômnipotent !
Ja ne tendront à home ne foi ne serement.
Ne lessent pour Kallon qui douce France apent,
Guion coururent sus sans nul arrestement ;
Il n'orent nulle espée, li mal glouton pullent.
Et Gui torne le poing, gentement se deffent.
Il escrie « Nantueil ! » ses barnages l'entent,
Et viennent entour li plus de .M. et de .C.
Là ot maint guernon trait et maint cheveil senglent.
Quant le voit l'emperere, si l'en pesa forment ;
Seur une table monte, si parla hautement
Et jure saint Denis, où son chevage rent,
N'i a mès chevalier, se l'un vers l'autre tent,
Que ja ne soit pendu à l'orage et au vent.
Puis n'i ot cheveil trait ne tiré garnement.

L'EMPERERE de France s'estut droit seur la table,
Et fu bien afublé d'un gros mantel de sable,
Et tenoit en sa main une verge d'arrable.
Il n'a soig de deduit, de chembel ne de fable ;
Par mautalent en jure le pere esperitable,
(Ja ne sera de chen tenus à menchonchable)
Se il n'a de Hervieu le cheval en l'estable,
Dont soit il si honnis comme il vit Maroitale,
Si cois et si souffrans comme Tiebaut d'Arrable,
« Sui je donques trouvez ? que cuident [c]il déable ? »

L'EMPERERE de France fu moult grains et iriés ;
Il descent de la table, en sa chambre est entrés,

Et apela ses princez, ses dus et ses chasés :
« Venés chà, dist le roy, si me conseillerés. »
Et chil ont respondu : « Si com vous quemandés. »
Il furent bien .LX., si i ot .VI. abbés.
« Seignors, che dist le roy, à moi en entendés :
« Je sui et viex et fraillez, si ai mes jors passés ;
« Ma couronne ai portée .VII^x. ans a passés.
« Vous m'avez bien servi et je vous ai amés,
« Et vous ai les avoires et les chevax donnés,
« Et le vair et le gris, les hermins engoulez ;
« Moult en a grant merveille comment vous le souffrés,
« Ma honte et mon ennui que vous à iex véés,
« De Hervieu du Lion qu'est vers moi parjurés.
« Pour ce qu'est riches hons et bien emparentés,
« M'a fet honte en ma court, què de fi le savés. »

PREMERAINS a parlé li abbes de Clugni ;
Chil fu nés de Coulongne, fix le duc Amauri.
« Sire drois emperere, entendez envers mi,
« Pour amour Damedé qui onques ne menti :
« Hervieu tenoit Guion à mortel enemy,
« Et si l'a devant vous de bataille aati ;
« Il n'i a homme mort, ne autre malbailli,
« Nous querrons des barons et manaide et merchî :
« Feitez les acorder, si seront bon ami. »
Et Kalles s'embruncha, mie ne respondi.

APREZ parla Lambers, li dus de Berouiers :
« Entendez envers moi, drois empereres chiers ;
« Vous demandez conseil, si l'arez volentiers.
« Chil abbé veulent pes, quer il lor est mestiers,
« Quer selonc l'aventure li feirez est legiers.
« Toute cheste folie commencha Berengiers
« Pour Aye d'Avignon, il et li dus Garniers :

« Maintez vilez ont arses, yglisez et moustiers ;
 « Dex ! tant homme ensunt mort et vevez tant moilliers !
 « Vous estes roy de France, sirez et justisiers,
 « Vostre court est moult grant de barons chevaliers,
 « Ne fu mez si plenièr bien a .vii. ans entiers ;
 « Gui de Nantueil est preus et vo gonfanonniers,
 « Et Hervieu est moult fel et orgueilleus parliers ;
 « Si n'i vaudroit acorde vaillissant .ii. deniers :
 « Tenez leur bien droiture, onques ne lor laschiés. »

L'EMPERERE de France est de la chambre issus,
 Tost et isnelement est u palez venus.
 Il a fet .i. ban fere, s'est li noisiers chaüs,
 Et d'amont et d'aval est moult tost remanus.
 Kalles en sot bon gré sez amis et ses drus ;
 Il apela Hervieu, et il i est venus,
 Et Guion de Nantueil, qui n'est mie esperdus.
 Le jour fu en la sale itel plet esméus
 Dont mainte lance iert frainte et percié maint escus,
 Maint hauberc jaserant desmailliez et rompus,
 Et maint chevalier mort et à terre abatus ;
 Méisme l'emperere en fu puis irascus,
 Et ses regnez gastez, destruit et confondus.

« HERVIEU, che dist le roi, de moi tenez Lion
 « Et Valence et Vascler et lez tours de Mascon ;
 « Vous estes du lignage où moult a de felon :
 « Assez le fist ja pis vostre oncle Guenelon,
 « Quant vendi en Espengne les .xii. compengnun,
 « Et trestous lez .xx^m. qu'ochist Marcilion.
 « Guion courustez sus, che fu male reison ;
 « Se je n'en fez droiture au los de mi baron
 « Ja Damedieu ne place ne son saintisme non
 « Que chaigne mès d'espée ne cauche d'esperon.

— Sire, che dist Hervieu, et nous nous en fuiron,
« Mès ains le comperra Valence et Avignon :
« Ja dehors fortereiche ne remaindra meison,
« Ja ne verrez passer premiere Rouvoison
« Qu'à Guion monsterrai .III^m. gonfanon;
« Jamez ne li faut guerre ne noise ne tenchon.»

MOULT ennuie Guion quant il ot et entent
Que Hervieu le menache, si l'en poise forment.
Il a parlé en haut, plus l'oïrent de chent :
« Hervieu, vous avés tort, si diroi bien comment :
« Mile espousa ma mere sus mon deffendement;
« Je li toli la teste que[l] virent bien .III^c.
« Mon pere m'ochisistez, vous et vostre parent,
« Par mortel traïson, s'en ai le cuer dolent,
« Et moi courustez sus sans nul arestement.
« Se pour felon parjur, traître, ne vous rent,
« Ja Dex n'ait Kallon s'à fourques ne me pent ! »
Il est passé avant, mist son gage en present;
Dus Naimez le repleige, li et Milez d'Aiglent.
Hervieu repasse avant, plain fu de mautalent;
La bataille desire, son gage à Kallon tent.

HERVIEU porte son gage Kallon l'emperéour :
« Sire, tenez mon gage, je vous tieng à seignour.
« Tort a Gui qui m'apele felon ne traïtour;
« Che ne desdi je mie que ne fusse en l'estour
« Oû Garnier prist la plaie dont fu mort à doulour :
« A lui me combatroi à mon brant de coulour.
— C'est noier et connoistre, ce dient li plusour.
— Amis, che dist le roy, où sunt vo plegéour ? »
En piés se sunt levé li duc et li contour
Du lignage felon qui vers Dieu n'ont amour;
Sanses et Amalgré le repleigent le jour.

HERVIEU et Gui li enfez ont lor gages donnés,
Sansez et Amalgré et li grant parentés.
Et d'une part et d'autre les ont bien presentés,
Et tuit dient à Kalle : « Or le nous recreés
« Par itel couvenant com dire nous orrés :
« Se Hervieu est vaincus, as fourques le pendés. »
Respont li emperere : « Si com vous commandés. »
Adonc sonnerent vespres, li rois i est alés,
Et li duc et li prinche et li autre barnés.
Li vallet de Nantueil avala les degrés
Et monta seur Veiron qui li fu amenés.
A son ostel s'en va li vallés alosés;
Il n'ot mez si grant joie puis l'ore qu'il fu nés.

GUI descent à l'ostel Hungier de la Savine.
D'autre part la cauchie, devers sainte Henorine,
Ot .i. moult bel ostel, une sale perrine;
Iluec se heberga une franche meschine,
Fille Yon de Gascoigne, de devers la marine.
Quant son pere fu mort, si remest orfeline;
Moult grant guerre li font une gent sarrazine.
Or est venue à court damoisele Esglentine,
O lui .c. chevaliers qui sunt de franche orine,
Et si ot .ii. puceles, Jehenneite et Martine.
Or li monsterra Gui qu'el n'est pas sa cousine;
Pour li voudra brisier mainte hanste fresnine;
Che fet on par amour, tele en est la mechine.

LA pucele descent de la mule afeutrée;
.iiii. contes l'adestrent, qui sunt de la contrée.
Tous lez degrés de marbre est u palès montée.
Moult par out la meison li osten atornée,
La sale pourtendue e bien encourtinée;
De jonc et de mentastre fu bien englaiolée.

Pour le chaut qu'ot éu s'estoit desafublée;
Jehenneite et Martine li ont sa guimple ostée.
Moult par ot blont le chief quant fu desvolepée,
Elle est assés plus blanche que seraine ne fée,
De moult gente colour l'a Dex enluminée;
Il n'a tant bele dame dusqu'à la mer Betée,
Jusqu'en Ynde majour ne seroit pas trouvée.
En la meison Hungier a l'en l'eve cornée;
.IIIC. chevaliers montent en la sale pavée,
Homme sunt au vallet de mesnie privée.
Et Gui fu en la loge, à la chiere membrée;
Il a demandé l'eve, on li a aportée.
Il a gardé aval par desus en l'estrée;
Comme il voit la pucele, s'a la coulour muée,
Il demande à son oste tel dame où fu trouvée.
« Sire, che dist li oste, moult es preus et senée,
« Elle est fille à .I. roi, bien est enparentée;
« Il n'i a plus d'enfans, bien sera mariée;
« De Poitiers jusqu'as pors iert roïne clamée.

— DEX, dist Gui de Nantueil, qui formas Lazaron,
« Et garisis Jonas u ventre du poisson,
« Il n'a tant bele [dame] dusqu'en Carphanaon ! »
Aigentine la gente regarda le baron;
Jehenneite apela, si l'a mise à reison :
« Vés com bel chevalier vestu de siglaton !
— Dame, che dist Martine, l'en l'apele Guion;
« Ains plus bel chevalier ne caucha d'esperon,
« Et si fu fix dame Aye la bele d'Avignon.
« Voirement l'engendra Garnier, le fix Doon,
« Qui tant porta à Kalle son roial gonfanon
« Qu'en traïson l'ochistrent li parent Guenelon.*
« Damedieu leur otroit honte et maléichon !
« Quer il n'avoit tel prinche en nule region;

« Ch'est chil dont tant parolent Angevin et Gascon ,
 « Qui la bataille a prise à Hervieu du Lion. »

QUANT l'entent la pucele qui Gascoigne justise
 Que il fu fix dame Aye d'Avignon la marchise ,
 (El nel vit onques mès, or en est si esprise ,
 Bien a passé .i. an que s'amour i a mise),
 Ne peut ester seur piés, à terre s'est assise.
 Ele apela Girart et Perron de Monbise ;
 Chil fu ja escuier au duc Raimbaut de Frise :
 « Bailliez moi .i. mantel dont la penne soit bise ;
 « Pour le chaut qu'ai eu sui durement sousprise. »

AYGLENTINE la bele fist forment à prisier.
 N'est pas venue à court pour oïr droit jugier ,
 Ains vint parler au roi qui France a à baillier
 Pour mari demander dont ele avoit mestier.
 A mengier sunt assis en la meson Hungier.
 N'a plus riche bourgeois desi à Montpellier ;
 Moult aime le vallet pour l'amour de Garnier,
 Le baron de Nantueil, que il ot forment chier ;
 Quer, quant il prist dame Aye d'Avignon à moillier,
 De lui fist senescal et mestre bouteillier.
 Quant il orent soupé, les napez font sachier.
 La mesnie Guion se va esbanoier
 Là dehors, à chez près, chascun sor son destrier.
 Es près desous Paris furent bien .iii. millier ;
 Quant orent behourdé, si s'en revont arrier.
 Guion vint galopant seur Veiron le legier ;
 La rue fet fremir sous lez piés du destrier.
 Esglentine l'esgarde qui estoit u solier,
 Et prie Damedieu qui tout a à baillier
 Qu'ele l'eit à mari et il l'ait à moillier.
 Gui descent du cheval, sel baille à l'escuier.

Ayglentine la gente ne se vout atargier ;
 Hernaut d'Ayglent apele, où il n'ot qu'enseignier,
 Dedens la destre oreille li prist à conseilier :
 « Alez m'à chel vassal, je vous en weil prier,
 « Qu'il viengne à moi parler, moult en ai grant mestier. »

HERNAUT s'en est tourné, s'ala à Guyon dire,
 A une part le trait, par le mantel le tire :
 « Ma riche damoisele vous mande, biau dous sire,
 « Qu'à li veigniez parler, vous n'en serez ja pire.
 — Amis, respont Guion, ne l'en puis escondire. »
 De la joie qu'il a en commencha à rire ;
 Ains que li an passast, en ot et duel et ire.
 Sous chiel n'a escrivain, tant sache bien escrire,
 Ne clerc ne chapelain tant sache rommans lire,
 Qui péust aconter le duel ne le martire
 Qui fu fet sous Nantueil pour Kallon desconfire,
 Tant vaillant chevalier en couvint à ochirre !

MOULT fu liés le vallet quant il ot la nouvele
 Qu'Ayglentine le mande la courtoise, la bele ;
 Huidelon Pierrelée ensemble o lui apele :
 N'a plus franc chevalier desiques à Bourdele.
 Tous .iii. s'en vont à pié, onc n'i ont mise sele,
 Trespassent la cauchie par delés la capele.
 Hernaut, chil d'Aginois, lez conduit et caele
 Entresi c'à la chambre où iert la damoisele.
 Chele les voit venir qui courtoise est et bele.

CHELE voit les barons, encontre s'est levée.
 Gui ne fu pas vilains, ains l'a bel saluée.
 Une coute pourpointe lor a l'en aportée,
 Par dessus le mentastre l'ont esparsé et getée ;
 Là s'assist la pucele, qui preus est et senée,
Gui de Nanteuil. 2

De joust le vallet de qui ele est amée.

« Dame, che a dit Gui, fustez vous ains douée,

« Ne de nul chevalier plevie ne jurée?

— Sire, dist la pucele, moult m'en sui bien gardée.

« Assez richiez barons m'ont souvent demandée ;

« Je n'en prendroi ja nul se il mont ne m'agrée.

« Se vous n'avez amie en la vostre contrée,

« A mari vous prendroi, toute en sui aprestée.

« De Poitiers jusqu'as pors sui roïne clamée :

« Ma terre de Gascoigne vous iert abandonnée,

« Riche couronne d'or vous iert u chief posée.

— BELE, dist le vallet, je ai bataille prise

« Envers le plus felon qui soit desic'en Frise ;

« S'à mort le puis avoir, par le corps saint Denise,

« Il n'a sous chiel pucele, tant soit blanche ne bise,

« Que je miex aim de vous, ne fache son servise.

— « Sire, dist la pucele, toute m'avez conquise :

« La vostre grant biauté m'a si d'amours esprise

« Et m'a navrée u cuer, tant sui d'amours sousprise,

« Se vous voulez ma terre, vous iert à bandon mise.

— BELE, che dist Guion, je ne vous quier noier,

« Se Hervieu puis ochirre et les membrez trenchier

« Et destruire en bataille et mon pere vengier,

« Volentiers vous prendrai à per et à moillier.

— Sire, dist la pucele, vous l'estuet fianchier.

— Volentiers, par ma foi, che dist le fix Garnier. »

As fois entreplevir se vont entrebaisier ;

Adonc orent il joie et puis grant destourbier.

Hervieu, le fix Macaire, fist Guion espier ;

Il sout bien tout l'afaire par .i. sien pautonnier,

Et [qu'il] ira ennuit à saint Pol pour veillier :

Murdrir le voudra fere à [l']aler du moustier.

A Hervieu du Lyon viennent li mesagier
Qu'Ayglentine est venue, la nieche au roy Gaifier.

A Hervieu du Lion sunt venu li mesage
Qu'Ayglentine est venue, la courtoise, la sage.
Il a mandé le conte de l'orgueilleus lignage,
Moult par est orgueilleus et de grant parentage;
Sansez et Amalgré furent en lor estage.
« Seignors, che dist Hervieu, entendez mon lengage :
« Vos avez bien véu que baillié ai mon gage,
« Pour Garnier de Nantueil, dont j'ai fait grant folage;
« Sa mort li pourcachoï et pourquis son damage.
« Gui son fix est moult preus et de grant vasselage;
« Une rien vous diroï qui me vient en corage :
« Ayglentine est venue, la courtoise, la sage,
« Fille Yon de Gascoigne, chele terre sauvage;
« Or est venue au roi pour querre mariage.

« SEIGNORS, che dist Hervieu, barons, conseiliez m'ent;
« Nous sommes tuit neveu et cousin et parent.
« Ayglentine est venue, à qui Gascoigne apent,
« Orendroit descendi en cel bourc quiex Florent,
« Entre lui et Guion sunt ja au parlement;
« A moillier la prendra, se le roi le consent.
« Che me dist .i. mesage qui de guerez ne ment,
« Que il ira veillier à Saint Pol vroïement;
« Je n'ai nul bon ami se la teste n'en prent. »
Amalgré respondi, qui la parole entent :
« Bien en vendron à chief, si vous diroï comment.

« SEIGNORS, dist Amalgré, bien vous sai conseilier.
« Gui est parent le roi, si ne l'os pas touchier;
« Il a en cheste vile .i. vaillant chevalier
« Qui a nom Florians, fix le conte Gautier,

« De l'antain Kallemaine, che ne puet nul noier.
 « De la seror Bertain, la roïne au vis fier.
 « Il het forment Guion pour amour de Garnier;
 « Son pere li ochist de devant Montpellier.
 « Tost li aideroit il la teste à rooignier;
 « Alez parler à lui, tost vous vendroit aidier.
 « Ne le lessiez vous mie à l'aler du moustier;
 « Bien sunt en sa compengne tex .III^c. chevalier
 « Qui aideront Guion se il en a mestier.
 « Ne je ne vous lo pas à estor commenchiez
 « Dont aiez le peiour et greignor destourbier. »

HERVIEU ot la parole, merveillez li agrée.
 Il mande Floriant coïement, à chelée,
 Et chil i est venu à mesnie privée.
 Il li ont la parole et dite et devisée
 Qu'il ochirront Guion ennuit à l'avesprée.
 Quant l'entent Floriant, grant joie en a menée;
 Hé! las, pourquoi le fist? sa mort a pourparlée.
 Il n'i a nul dez .XV. n'ait la broigne endossée,
 Et la coïfe lachie, la ventaille fermée;
 Il n'orent pas haubers, mès chascun ot s'espée
 A son senestre flanc, sous la chape afublée.
 Guion font espier en sa chambre pavée
 Qui est o la pucele et a sa foi donnée;
 Se Damedieu n'en pense, la teste arà coupée.

LE jour va declinant, s'est li soirs aprimés.
 Hervieu, le fix Machaire, fu moult joiant et liés
 Pour amour Floriant dont il cuide estre aidiez;
 Mez par li fu li deuls et li cris enforchiés.
 Atant es le mesage qui ja est reperies;
 Il a dit à Hervieu: « Estez appareillez?
 « Venez ent ové moi, vostre ennemi gaitiez. »

Quant l'entent Floriant, onques ne fu si liés.
Ens u brueil d'une haie s'est Hervieu embuschiés;
D'autre part la cauchie en fu l'autre moitiés.
Dex garisse Guion et la soe pitiés,
Quer, se il ne se garde, il sera detrenchiés.

LE jour va declinant, li soirs aprimez fu;
Gui demande congié, s'est de la chambre issu.
Hue de Pierrelée n'i est mie arestu;
Trois guisarmez ont prisez, s'issent des ars volu.
Onques nel sot Guion, s'est seur eus embatu.
Il le héent de mort, si ont espiez moulu;
Li niés le roi de France li est seure couru.
Gui hauche la guisarme, qui fu fort et membru;
Parmi le gros du cuer fu Floriant feru.
Nel pot garir la coife ne le hauberc menu
Que desic'ens es dens ne soit tout pourfendu.
Hue de Pierrelée est entr'eus remanu;
Il l'ont tout detrenchié as brans d'achier moulu.
Et Hue d'Agenois en a .iiii. abatu,
Avec Guion s'en torne dolent et irascu.
Vers la meison Hungier est li vallet venu;
Il escrie « Nantueil ! » moult tost fu entendu.
Il coururent as armez et as espiez agu.
Et Hervieu torne en fuie dolent et irascu.
Dex garisse Guion et la soe vertu!
Jamez ne sera Kalles son ami ne son dru.

ME[R]VEILLEUSE aventure avint l'enfant Guion;
Ochirre le cuidierent li parent Guenelon,
Mès Dex l'en a gari par son saintisme non.
Tiebaut s'en est tourné, le sire d'Orion,
Venus est au palès, si salua Kallon,
Doucelement l'en apele, si l'a mis à reison :

« Sire, drois emperere, con fet duel de baron !
« Gui a mort Floriant qui tenoit Avalon,
« Montpellier et Saint Gille, Valence et Avignon. »
Quant l'entent l'emperere, si fronchi le guernon ;
Par desor une coute pourpointe d'auqueton
S'assist li emperere, sa main à son menton :
Par mautalent en jure le corps saint Syméon
Que, s'il puet Guion prendre, n'istra mès de prison.
Ogier en apela entre lui et Naymon.

« SIRE drois empererez, dist Naymez li senés,
« Chertez, n'en ferez point, se mon conseil créés ;
« Ja ne savez vous pas pourquoi est mort getés.
— Naymes, dist l'emperere, onques mès n'en parlés.
« Floriant iert preudom et sagez et membrez ;
« Garnier ochist son pere, ains n'en fu acordés.
« Maintez hontes m'a feites li richez parentés :
« Girars de Roussillon me guerroia assés ;
« Renaut le fix Aymon et Doon le barbés,
« Ichil me desconfirent desous Nantueil es prés ;
« Ja n'en amerai .i. à jour de mon aés,
« Mez tant li donrai trieves que li plet soit finés.
— Sire, che dist li dus, si com vous quemandez. »
Il mande le vallet qui est au roy mellez
Qu'il viengne tost au roy et très bien apensés.
Quant l'entent li vallés, à poi n'est forsenés ;
A Saint Pol va li enfes et ses richez barnés,
Là veilla toute nuit li riches adoubés.
Et Tiebaut d'Orion avala les degrés,
Et vint as traïtours, ses a reconfortés.
« Sire, che dist Hervieu, dont n'est li rois irés ? »
Et respont li traïtres : « Mar le demanderés. »

DIST Tiebaut d'Orion : « Ne leiroi ne vous die

« Vous avez la bataille par orgueil enheitie
« Pour Guion de Nantueil, dont ne fu che folie ?
« Donnastez vostre gage devant tel baronnie,
« Quer je hui vous vi fere une moult grant folie.
« Guion si est moult preus et de grant seignorie,
« Trez bien se combatra à l'espée fourbie.
« Or li avez tolu du roi la druerie ;
« Alon parler au roy, si sera courtoisie,
« Prametez li .M. mars si nous soit en aïe,
« Si vous doinst Ayglentine, la bele, l'eschevie,
« Si l'espousez demain, s'en feitez vostre amie,
« S'arez toute Gascoigne en la vostre baillie. »
Dist Hervieu du Lion : « Couart soit ne l'otrie. »

SANSON et Amalgré furent moult effréé
Pour Hervieu du Lion qui son gage a donné :
Or ont entr'euls le plet otroié et gréé.
Tous les degrés de marbre sunt u palez monté,
En une chambre à voute, là ont le roi trouvé ;
Tuit .iiii. sunt assis à ses piés, de lor gré.
Il demandent le vin, on lor a aporté ;
Quant il orent [bèu], Amalgré a parlé.
Che fu le plus traître de la crestienté ;
Il a droit s'il fu fel, quer il fu fix Hardré,
D'un encrismé felon ont li mont estoré ;
L'endemain l'ochist Gui ains qu'il fust avespré.

« SIRE, dist Amalgré, vechi nostre parent,
« Hervieu, le fix Macaire, qui grant honor apent,
« Et de Dieu et de vous tient il son chasement ;
« Il vous donra .M. mars, et ma dame en ait .C.,
« Si li donnez moillier qui soit à son talent. »
Et dist li empererez : « Chi a riche present.
« Or la quiere et demant desic'à Bonivent ;

« Se ele n'a mari, je feroi son talent.
— Donnez moi Ayglentine à qui Gascoigne apent ;
« Ersoir se heberga en cel bourc chiés Florent. »
Et respont l'emperere : « Vous l'arez voirement. »
Quant ceentent Hervieu, moult grant mercis l'en rent,
De l'avoir donne pleiges, et le roy les en prent.
Puis a fet apporter la chasse saint Vinchent ;
Là lor jura le roi qu'il lor tendra couvent.
Se Damedieu n'en pense, chi a fol serement :
Puis en fu toute France en duel et en torment,
La terre confondue et li vassax dolent.
« Sire, dist Amalgré, entendés mon semblant :
« Nous sommez d'un lignage et merveillex et grant,
« Bien vous poon servir dès or mez en avant.
« Se Guenelon fu fel, de chen sommes dolent ;
« Or nous metez en lieu Olivier et Rollant.
« Hervieu a pris bataille contre Gui en present ;
« Metez la en respit desi au couvenant
« Qu'il prendra la pucele que li avés couvent.
« Ensemble o les mil mars dont fist vostre couvent
« Vous donra il .C. mars de fin arrabiant.
— Volentiers, che dist Kalles qui le poil ot ferrant. »
Déablez est avoïrs, à maufé le commant ;
Quer tant fort le couvoient li petit et li grant
Encore en traïra le pere son enfant.

AYGLENTINE la gente fu forment en effrois ;
Tout a mis son courage en Guion le courtois.
Ayglentine se lieve, plus fu blanche que nois ;
En son dos ot vestu .i. bliaut à orfrois,
Ses crins ot achesmés belement, à secrois.
Hernaut l'en apela qui fu quens d'Agenois :
« Dame, quer vous levés, ja est levez li rois,
« U palez en i a plus de .L. et trois.

« Les ples ont commenchiez et Flamens et Englois,
 « Iluec tence Riouls, le quens de Vermandois;
 « Coups i éust donnés ne fust Hue d'Artois. »

AYGLENTINE la gente est seur .i. mul montée;
 .IIII. contes l'endestrent qui sunt de sa contrée,
 O li .C. chevaliers de mesnie privée.
 Entresic'au perron ne s'est mie arrestée.
 La pucele descent de la mule afeutrée,
 Et si homme l'ont prise et u palès menée.
 Plus de .M. chevaliers l'ont le jour esgardée;
 Ele est assés plus blanche que seraine ne fée.
 Par devant les barons s'en est outre passée,
 Et est venue au roi, ne fu pas effré[e];
 Gentement le salue, au pié li est alée.
 Et le roi li respont : « De Dieu soies sauvée!
 « Par son plesir vous meite en bonne destinée,
 « Quer assez estez bele et de corps bien moullée. »
 Joustes li l'a assize, si l'a aresonnée,
 Puis li a demandé : « Bele, d'ont estes née ?

« BELE, d'ont estez vous? dit Kalles au vis fier.
 — Biau sire, de Gascoigne, si sui nieche Gaifier
 « Et fille au roi Yon qui moult vous avoit chier,
 « Et si sui suer Hernaut, .i. vostre chevalier;
 « E[n] Rainchevax fu mort, j'e[n] ai grant encombrer,
 « Avec les .XII. pers, Roullant et Olivier
 « Que Guenelon traï, le cuvert pautonnier.
 « Chertez, il fist que fel, che ne puet nus noier.
 « A moi remest la terre, n'i a autre heritier;
 « Sarrazin me font guerre, moult la m'arstrent l'autrier,
 « N'i lessierent à prendre vaillissant .i. denier.
 « Je sui une pucele, ne soi pas guerrier;
 « Tel mari me donnez qui sache du mestier. »

— Volentiers, dist le roy, lessiez m'ent conseilier.»
Le roy tint une verge florie d'olivier,
Et a dit à Hervieu : « Tenez cheste moillier,
« Et l'onneur de la terre et la dame à baillier. »
Hervieu en prist à rire vers Naymon de Bavier,
Le don a rechéu que virent .III. millier.
Li dus Hoels de Nantez en a bouté Ogier.
La pucele le voit, le sens cuide cangier,
Garda par la fenestre, s'a véu .I. clochier :
« Sire, par tous lez sains qu'en prie en chu moustier,
« Je nel prendroie mie pour lez membrez trenchier
« Si ait fet la bataille que il arrami ier.

— BELE, che dist le roi, voulez vous refuser
« .I. de mez richiez contez que je vous weil donner ?
— Sire, dist la pucele, lessiés m'à vous parler :
« Guenelon fu ses onclez, ne le puet nus cheler,
« De la mort de mon [frere] n'ai je soig d'acorder,
« Ne d'Enguelier mon oncle qui tant fist à loer ;
« En Rainchevax fu mort et tuit li .XII. per.
« Olivier vous toli et Roullant au vis cler,
« Moulz grant honte vous fist, se voulez recorder,
« Toute France a honnie, si m'i voulez donner !
« Ne devriez rois estre ne couronne porter
« Quant vous en vostre terre le lessiez arester ;
« Vous le déüssiés prendre et au vent encroer. »
Atant es vous Guion, le courtois bachelier ;
.IIII. contez l'endestrent, moulz se fist enorer.
Et cil li ont fet joie, si le lessent passer.
Desi à Kallemaine ne se vout arester ;
Oiant tout le barnage, le prist à apeler :
« Sire drois empererez, je me weil presenter
« Vers Hervieu du Lion que je voi là ester ;
« Je en weil mez ostages orendroit aquiter.

— Amis, dist l'emperere, trop vous povez haster ;
« Or lessiez la quinzaine et tout le mois passer,
« Qu'à bataille povés toutez fois recouvrer. »
Quant Gui l'a entendu, du sens cuide desver,
Du mautalent qu'il a commencha à enfler,
Et le quens de Chalon commencha à bouter,
Et Tiebaut d'Aspremont et Benart de Moncler.
« Biaux seignors, dist Guion, je n'ai soig de gaber,
« De la mort de mon pere weil la guerre finer :
« Je cuit Hervieu la teste et lez membrez couper. »

SANSEZ et Amalgré se sunt d'une part trait,
A Hervieu conseillerent : « Chi a moult vilain plaît ;
« Or cuide par sa lobe que coardie i ait :
« Alez vous adouber, onques n'i ait el fait.
« Ains qu'aiez vostre lance ne vostre escu bien fraît,
« Es vigneiz et es prés bastiron tel agait
« Guion courrommez sus, cui soit bel ne cui lait. »

HERVIEU a regardé Ayglentine la bele,
Forment s'est esbaudis pour l'amour la pucele.
Je ne m'en merveil pas se le cuer li revele,
Riche sera li fel, s'il puet avoir Bourdele ;
Mez ele nel prendroit pour l'onnor de Tudele
A nul jour de sa vie, miex voudroit estre ancele.
Il est venus au roi, gentement l'en apele :
« Sire, je ne leiroie pour Gascoigne la bele
« Que je ne soie armez u destrier de Castèle.
« Se Guion puis trouver es archors de la sele,
« .I. tel coup li donroî seur la targe nouvelé
« Percheroi lui le pis par desous la mamele
« Et trencheroi le cuer par desous la fourcele,
« Si que mort l'abatroi par deseur la praele. »

QUANT Gui ot la parole de Hervieu du Lyon,
 Ne prise sa menache vaillissant .i. bouton;
 Tost et isnelement en apela Kallon :
 « Sire drois emperere, entendez ma reson,
 « Quer nous metez en champ, n'i ait arrestoison;
 « Encui verrez vengié Garnier le fix Doon
 « Qu'il ochist comme fel en mortel traïson!
 — En nom Dieu, emperere, dist le quens de Chalon,
 « Avoir en avés pris, si en poise Guion;
 « A merveille en parolent Alemant et Gascon. »
 Quand Kalles l'entendi, si fronchi le grenon;
 Par mautalent en jure le corps saint Syméon
 Que la bataille en iert, qui qu'en poist ne qui non.
 Amalgré s'en torna entre lui et Sanson,
 Avec eus ont mené et Garin et Haston.
 A l'ostel sunt venu, moult menachent Guion:
 .C. chevaliers armerent coïement, à larron.
 Maint duel ont fait en France [li] parent Guenelon.

OR ont li traïtour .C. chevaliers armés,
 Mez il n'ont pas lachiez les bons elmez gemés.
 Les espées ont chaintez as senestrez costés,
 Et montent es chevax courans et abrievés;
 De la vile s'en issent les esperons fremés.
 Puis lor ont après eus lez bons escus portez.
 El vergié lez embuschent sous Saint Germain es prés;
 Il fu et grans et largez et foillus et ramez.
 A Garin et Haston les ont tous quemandés.
 « Seignors, dist Amalgré, à moi en entendez :
 « Es prez iert la bataille si qu'as iex la verrés,
 « Et, se Gui vous eschape que vous ne l'ochiés,
 « Mal nous arez baillis et tous deserités
 « Puis qu'il ara la teste et les membres coupés
 « Vous serez assez tost à Kallon acordés,

« Ta[nt] avon fet vers lui moult est nostre privés. »
 Et chil ont respondu : « Si com vous quemandés. »
 Damedieu les confunde qui en crois fu penés !
 Par eus fu puis li regnes essilliés et gastez ,
 La terre confondue et arsez les chités.

LA court fu moult pleniére endroit prime sonnanz ;
 De moult lointaignes terres i furent li auquant.
 Le roy fist aporter la casse saint Vinchent ;
 U faudestuel la meitent seur .i. paile aufriquant.
 Lez reliques flamboient de l'or et de l'argent ;
 Quant Hervieu les esgarde , si s'en va esmaiant.
 Pour amour Ayglentine au gent corps avenant
 Fu auques esbaudis , si parla en oiant
 Et a dit à Guion : « Vassal, venez avant,
 « Jurez vo serement, ne m'alez delaiant. »
 Quant Gui l'a entendu , si parla en oiant.
 « Or entendez , fet il , franc chevalier vaillant :
 « Vous avez bien véu que donné ai mon gant
 « Pour Garnier de Nantueil le hardi combatant ;
 « Hervieu fu à l'ochirre, jel sai à escient ,
 « Com fel en traïson , Dex en trai à garant.
 « Hui chest jour le rendroi vaincu et recréant ,
 « Se justise ne faut, ains le soleil couchant.
 « Par les saintez paroles qui sunt chi en present ,
 « N'i ai de mot menti , par le mien ensient. »
 Il baisa les reliques , si offri .i. besant.

DIST Hervieu du Lyon : « Sirez rois , or jurrarai ;
 « Feitez lessier la noise, oiez que je dirai.
 « Par chez saintez reliques ne par saint Nicolai ,
 « Gui a du tout menti , ains Garnier ne touchai ,
 « Ne ne fis traïson , ne ne la pourcachai ;
 « Par chez saintez reliques, onques ne l'adesai.

« Se Dex garist mez armez et mon bon cheval bai,
 « Ou mort ou recréant encui le vous rendrai. »
 — Amis, dist l'emperere, et je l'esgarderai,
 « Si arés Ayglentine que donnée vous ai. »
 La pucele s'en rist, qui le cuer avoit gai,
 Et dist entre ses dens : « Par Dieu ! ja ne l'arai. »
 Le jours fu biaux et clers si comme u mois de mai.
 Hervieu dist à sez hommez : « Or tost, si m'armerai. »

MOULT par fu grant la noise et le bruit de la gent.
 Le vallet de Nantueil descent u pavement
 Et monta u cheval tost et isnelement ;
 Devant l'ostel Hungier en la sale descent.
 Entour lui sunt venu plus de mil et de .c.,
 Et s'i ot .iiii. contez qui furent si parent.
 Atant es Ayglentine, la pucele au corps gent ;
 Son bras li mist au col, si li dist gentement :
 « Nobile chevalier, ne t'esmaier noient,
 « Je t'abandon ma terre, mon or et mon argent,
 « De .c. de mez barons vous fes hui .i. present ;
 « Tuit torneront à vous se je ai mon talent. »
 Dist li quens de Chaalon : « Sire, merciés l'ent. »
 Quant l'entent li vallés, par amours s'en estent,
 Il demande ses armez tost et isnelement :
 « Amie, grans mercis de Dieu je vous en rent. »

GUI demande ses armez, on li va apporter.
 L'ostez fist à la terre .i. vert tapis geter,
 Unez cachez li lachent, bien font au bachelier.
 .i. hauberc jaserant li ont fet apporter ;
 Il fu et grant et large, en France n'ot son per,
 Quarriaus ne arme nule ne le pourroit fausser.
 La ventaille li lache Amauri qui fu ber.
 Ayglentine la bele le servi à l'armer ;

Cele li chainst l'espée qui moult fist à loer :
 Che fu une dez .III. que Galan fist seur mer.
 Puis li lachent .I. hiaume dont li cheiclez luist cler ;
 A boutons jaserans li ont fet bien fermer.
 Puis li firent Veiron en la plache amener
 Que [Ganor] li donna quant le fist adouber.
 Il fu isnel de courre et legier pour ambler ;
 U roialme de France n'ot meillor pour joster.
 Une moult riche sele li font u dos poser,
 De frein et de loreins le font bien achesmer ;
 Quant fu appareilliez, n'i ot que du monter.

QUANT Gui fu adoubé, si monta es archons.
 Il broche le destrier dez trenchans esperons ;
 Plus de .XIIII. piés li est sailli Veirons.
 La pucele l'esgarde : moult fu gresles et lons,
 Moult li sist bien l'espée dont à or fu li pons.
 Ele en a apelé .IIII. de ses barons
 Du miex de sa contrée, mès je n'en sai lez nons :
 « Feitez moi tost armer .C. de vos compengnons
 « Et vestir les haubers desous lez auquetons
 « Et monter es chevax auferrans et gascons.
 « A merveillez redout les traïtrez felons :
 « Maint duel ont fet en France et maintez traïsons.
 — Sire, che dist Hungier, che me semble raison,
 « Comment que li plet aut, soit chi nostre mesons ;
 « En Paris n'a si fort ne desi à Soissons :
 « Qui chi nous assaudra, très bien nous deffendrons. »

CHEN que Gui commanda ont fet si chevalier ;
 .VII^x. en ot armez en la meson Hungier.
 Ne leur ont pas lachié les vers elmes d'achier :
 Moult redoutent Kallon le nobile guerrier.
 Chascun, chainte l'espée, est monté u destrier,

Aussi issirent hors com pour esbanoier.
 Ayglentine la bele ne se vout atargier,
 Isnelement monta seur .i. palefroï chier;
 O lui sunt si baron qui moult font à prisier.
 La bele prie Dieu qui tout a à baillier
 Qu'il garisse Guion de mort et d'encombrier,
 Et Hervieu du Lion doinst si mal encombrier
 Que il ja à nul jour ne se puist mès aidier.
 Gui s'en ist tout le pas sor Veiron le legier.
 .III. contez u marchis furent si escuier
 Qui son espié li porte[nt] et l'escu à ormier;
 Que des uns que des autrez furent bien .iii. millier.
 Chà dehors s'arestèrent desous .i. olivier,
 Puis ont fet à la terre .i. veit tapi geter;
 Là s'assist li vallez pour son corps aeisier.
 D'ambez pars li font joie, nel lessent refroidier.
 Hervieu se fet armer et bien appareillier;
 Il a moult grant fianche en Hanston et Ogier
 Et en .C. traïtours qu'il ot fet embuschier.

HERVIEU fu adoubé de moult riche maniere :
 .I. hauberc li vestirent dont la maile fu chiere;
 .I. espée li chainstrent tapins de Roche Agiere,
 Ele fu Vivien, si l'ot merveillez chiere;
 Une nuit, saint Jehan li embla .i. lechierre.
 Puis li lachent .i. hiaume où il ot mainte pierre;
 Une escarbougles ardant avoit enmi la chiere,
 Il n'avoit nul meillor jusqu'en Ynde la chiere.
 Baiart li amenerent, onques n'i ot croupiere;
 Il ot sele d'yvoire à merveillez legiere.
 Hervieu i est monté, prist soi à l'estriviere.

HERVIEU si est monté en l'auferrant quernu.
 Amalgré li aporte son bon espié moulu,

Et Tiebaut d'Orion li bailla son escu ;
 O .iiii. milliers d'ommes sunt de Paris issu.
 Hervieu est tout parjurez , mal conseil a éu ,
 Jamez ne le verra s'ara le chief perdu.
 Gui monta sur Veiron quant Hervieu a véu ,
 Et l'espîe et l'escu li baillierent si dru.
 Sous Saint Germain es prés es vous le roy venu ,
 Et tout l'autre barnage et Malin le chanu.
 Le roy tint .i. baston lié à or batu ;
 Il a fet grant parc fere , maint coup y ot feru.

OR sunt li dui baron sous Paris en la prée ;
 Chascun à son pooir a bien la teste armée,
 Li uns fu loins de l'autre près d'une arbalestée.
 Il brochent les destriers tout une randonnée ;
 A l'abessier des lanchez durement lor agrée.
 Chascun feri le sien seur la targe roée,
 N'i a chil n'ait la soe sous la bougle froée ;
 Ne li cuirs ne li fers n'i puet avoir durée.
 Leur lanchez pechoierent , la plus forte est quassée ,
 Les esclicez en volent une grant bastonnée ;
 Vous oïssiés l'effrois de demie louée.
 Le vallet de Nantueil mist la main à l'espée ,
 Et Hervieu trait la soe , du fuerre l'a getée ;
 Or la fera chascun son compengnun privée.

MOULT fu grant li estour entre les .ii. vassaus.
 Le vallet de Nantueil fu preudons et loiaus ,
 Hervieu est tout parjures , bien l'en doit venir maus.
 Grans coups se vont donner es escus naturax ,
 Ne lez pevent garir ne hiaume ne chevax ;
 Lez escus escartelent , li or et li esmaus
 Ne puet iluec durer , la bataille iert mortax ;
 A Hervieu du Lion est rumpus li poitraus.

Gui de Nanteuil.

Sansez et Amalgré furent o les roiaus ;
L'avoir qu'il ont donné sera enqui bien saus.

MOULT fu grant li estour enmi la praerie,
Le vallet de Nantueil tint l'espée fourbie ;
Pour l'amour de son pere fera une envaïe :
Va requerre Hervieu par grant chevalerie,
Amont desor son hiaume dont li or reflambie,
Qu'il li trenche le las rés à rés de l'oïe
Que tout en a le corps et la teste estordie.
Il fust sempre chaüs quant li vallet s'escrie :
« Hervieu, vous avez tort quant rouvastez m'amie ;
« Ayglentine la bele, dont j'ai la druerie ;
« A moillier la prendrai, mez vous ne l'arez mie.
« Chiere la comperrez ains l'ore de complie. »

HERVIEU ot la [bparole], moult ot le cuer dolent ;
Pour l'amour Ayglentine au gent cors avenant,
Va requerre Guion à l'espée trenchant
Amont desor son elme, qui est à or luisant,
Que lez flours et lez pierrez contreval li espant.
Se le branc ne tornast .i. petit en pendant,
Feru l'éüst en char, par le mien ensient.
Il en pesa Guion, bien en a fet semblant,
A Hervieu est torné, .i. coup li donne grant.
L'espée repeira contreval en glachant
Qu'il li trenche l'escu et l'auberc jaserant
Hervieu chaï à terre, à duel et à torment,
Si que bien l'ont véu li petit et li grant.
S'ensemble demorassent jusqu'à nône sonnant,
Gui li trenchast la teste, par le mien ensient.

MOULT fu Hervieu dolent quant sa targe a perdue ;
Va requerre Guion et tint l'espée nue.

Nel puet touchier en char, la targe a conséue,
 Deriere ens u chantel l'a quassée et fendue.
 A l'estordre qu'il fist est l'espée rumpue,
 Entre pont et le heut en .ii. moitez croissue ;
 Tel paour ot le fel ains ne dist Dex aïue !
 « Chertez, dist li vallez, paour avez éue. »
 Il broche le cheval, dez esperons l'argüe,
 Au bon cheval Baiart à la teste tolue ;
 Hervieu caï à terre, s'a la coulor perdue.
 « Par foi, ce dist Guion, paine vous est créue. »

HERVIEU gist à la terre, ne s'ose redrechier.
 Gui de Nantueil le haste à l'espée d'achier ;
 Entour lui en fremissent plus de .xxx. millier.
 Ayglentine l'esgarde, qui moult le par ot chier ;
 Ne fust mie si lie pour tous lez biens Gaïfier.
 Es parens Guenelon nen ot que courouchier.
 Atant es Amalgré et Haston et Ogier,
 Et les .c. traïtours qu'il ot fet embuschier.
 Et Gui broche Veiron des esperons d'ormier,
 Par devant tous les autrez va ferir le premier.
 L'escu li a fet fendre et l'auberc desmaillier,
 Parmi outre le corps li fet lanche baignier,
 Mort l'abat à la terre, prist soi à courouchier.
 Atant es lez .vii^x. et son oste Hungier ;
 Grant noise i ont faite as vers elmez d'acier ;
 L[es] escus et lez lancez rendent li escuier.
 Nostre canchon commenche huimez à enforcier ;
 Ne fu tele chantée puis le temps Olivier.

MOULT avint bien Guion à ceste commenchaille ;
 Il éüst mort Hervieu, corps à corps en bataille,
 Se ne fussent li .c. de malveise frapaille.
 Gui sist seur .i. cheval n'en soi nul qui le vaille,

Il fiert .i. traïtour ne quit mie qu'il faille ;
 Ne escu ne hauberc ne li vaut une paille.
 Il li trenche le pis, le cuer et la coraille ;
 Son espî i lessa dont guerez ne li caille,
 Puis a traite l'espée qui cler luist et bien taille.
 Atant es apoignant .i. duc de Cornoaille ;
 Venus est à Hervieu, .i. bon cheval li baille,
 Et Hervieu est monté, ja i ferra sans faille.

HERVIEU est remonteiz tost et isnelement,
 Vint à .i. traïtour et son bon espî prent,
 Et l'escu et la lance et l'espée ensement.
 Estez vous la bataille de .vii^x. et [de .C.]
 La mesnie Guion s'en alast belement,
 Lez traïtors eüssent tous mors et mis au vent,
 Se ne fust le lignage que Damedieu gravent,
 Sansez et Amalgré et trestoute lor gent.
 Bien sunt .M. chevaliers qui tuit ierent parent,
 S'ont mandéez lor armez tost et isnelement.
 Damedieu lez confonde par son quemandement !
 Guion cuident ocirre sans nul demorement.
 Tant ont donné au roi et or fin et argent
 Que il n'en set que fere, mez dolent le consent.

MOULT fu grant li estour, et Gui sist sor Veiron ;
 En sa main tint l'espée, bien ressemble baron.
 Qui il consieut à coup n'a de mort garison ;
 Aussi com li oisiaux va devant le faucon,
 Guenchissent entour lui li encrismé felon.
 Amont dessus son elme ala ferir Haston,
 (C'est .i. dez traïtors, parent fu Guenelon),
 Que tout l'a pourfendu desiques u menton ;
 Mort l'abat du cheval, qui qu'en poist ne qui non.
 Atant es vous Hervieu brochant à esperon ;

Amont dessus son elme ala ferir Guion
 Que lez flors et lez pierrez fet voler u sablon.
 Bien se tint le vallet, ne se mut de l'archon;
 A force s'en passe outre, si a brochié Veiron.
 Atant es vous Tiebaut, le seignor d'Orion,
 D'un chastel orgueilleus sor l'eve d'Aubenchon;
 .C. chevaliers avoit, moult par fu richez hom.
 Gui le fiert de l'espée, mort l'abat de l'archon.
 Ce fu .i. chevalier dont moult pesa Kallon.
 Or s'ajoustent ensemble li .iiii^e. compengnon
 Que Gui ot amené de Nantueil sa meson.
 Ayglentine la bele à la clere fachon
 Refet lez siens armer coiemment, à larron.
 Ele a prise une hanste, si ferme .i. gonfanon
 De moult riche chendal où ot paint .i. lion;
 A Guion l'envo'a par le conte Foucon:
 « Portez li par amors, ditez bien la reson:
 « Cel lion doinst à boire, il ne boit se sanc non. »
 Et cil a respondu: « A Dieu benéichon. »
 Venus est à Guion, si l'en a fet le don.
 Et Gui le desploia, sel monstra Salemon,
 .i. courtois chevalier, nés fu de Besenchon.

DOLENT fu l'emperere de l'estour que il voit;
 Ogier [l']en apela, cil qui fu fix Gaufroït:
 « A la moie foi, sire, je voi moult grant desroit;
 « Sous ciel n'as si sage home, puis qu'est viex, ne foloit:
 « Gui iert venus à court pour desraisnier son droit
 « Vers Hervieu du Lion, si l'eüst mort tout froit,
 « Se ne fussent li .C. que Dex grant honte envoit!
 « Li parent Guenelon ja nus n'en ara droit;
 « Qui lez pendroit as fourques grant osmosne feroit. »
 Et respont l'emperere: « Comme estre puet, si soit!
 « J'en vendroi bien à chief se l'estour remanoit. »

Atant es vous lez .c. chevauchant à estroit,
Sansez et Amalgré, cui Dex grant honte envoit !
Or est Gui malbaillis se li lions ne boit
En sanc de chevalier, que il muert tout de soit.
Il le prist par amours si en bevra, che croit.

MOULT fu grand li meschiez desor Paris es prés,
Là où li .iiii^e. joustent as mil armés;
Moult i out grant damage, ja greignor ne verrés,
Et d'une part et d'autre i ot moult de navrés,
Et de lancez froissiez et des escuz froés.
Amalgré ot .i. fix qui ot à nom Hardrez;
Il josta à Guion, de male eure fu nés,
Par arme qu'il eüst ne pot estre tensés.
Son espié li envoie trez parmi les costés,
Gui ne l'espargna mie, ja mar en douterez :
Le cuer qu'il ot u ventre li est par mi crevés.
Or puet le lion boire qui li fu présentés
Du sanc au damoiseil qui en est mort getez.
Il chaï dez archons et li cris est levés.
Là viennent et assemblent li richez parentés,
Et crient et font duel, es lez desconfortez.
Il entendent au cri, et Gui s'en est tournés,
Sez hommez emmena et rengiez et serrés.
En la meson Hungier est li vallet entrez;
Ele fu assez fort de mur et de fossés.

HUNGIER de la Sauvine ama forment Guion
Pour l'amour de son pere, Garnier le fix Doon,
Et aussi de sa mere, dame Aye d'Avignon.
Une tour ot moult fort u chief de sa meson;
Toutez ses forteresces li a mis à bandon,
Et le pain et le vin et l'autre garnison.
Merveilleus duel demainent li parent Guenelon;
Là véissiez pasmer Amalgré et Sanson

Et Garin et Fourré et son neveu Haston.
 Atant es vous le roi et Ogier et Naymon;
 L'enfant trouverent mort, u corps a le tronchon:
 L'ame s'en est alée, ains n'ot confession.
 « Biau fix, dist Amalgré, com male norrichon!
 « Que diroï vostre mere à la clere fachon,
 « Fille Milon d'Aiglent, de la seror Kallon? »
 Le roi fu moult dolent, prist soi à son archon;
 Ja dut estre chaüs ne fussent si archon.

KALLES voit l'enfant mort, moult en a le cuer noir;
 Il a dit à sez homes : « Moult grant duel puis avoir,
 « Hé! las, chetif, dolent, tant je mar vi l'avoir
 « Que Hervieu me donna et pramist l'autre soir!
 « Or en verroi ma terre essillier et ardoir
 « S'alér en les Guion à Nantueil son manoir. »
 Dist li dus Amalgré : « Sire, vous ditez voir;
 « Perdu i ai mon fix, m'onnoir déust avoir. »

HERVIEU a apelé Kallemaine au vis fier :
 « En nom Dieu, emperere, bien me devés aidier.
 « Moult fu grant li avoir que vous donnai l'autrier;
 « Mez couvent vous demant, si prendroï ma moillier.
 « Se je vif longuement, el le comperra chier
 « Ses hommez que tramist en la meson Hungier;
 « Bien en a .iiii^x. avec le fix Garnier,
 « Qui tuit li aideront se il en a mestier. »
 Quant l'entent la pucele, prist soi à courouchier :
 « Par Dieu, sire Hervieu, pensez de menachier!
 « Bon compengnon éustes hui main au commenchie.
 « Certez, ne vous prendroie pour Dieu à renoier. »
 Quant l'entent l'emperere, le sens cuide cangier;
 Par la main l'a saisie, si la livre Gautier :
 « Tenez ceste pucele, menez la au moustier. »

QUANT or voit Ayglentine que le roi l'a saisie
Et livrée à Gautier qui o moustier la guie,
Ne se puet plus tenir, à haute vois s'escrie :
« Ahy ! Gui de Nantueil, ja sui je vostre amie,
« Ja Damedieu ne place, le fix sainte Marie,
« Que Hervieu du Lion m'ait ja en sa baillie ! »

Li frans quens de Chalon et Bernart de Moncler
Commencierent le roi durement à blasmer :
« En nom Dieu, emperere, nel déussiez penser,
« Qui voulez lez pucelez seur lor grés marier.
— Seignors, ce dist Hervieu, n'en avez à parler ;
« Le roi la m'a donnée, si s'en veut aquiter :
« Ja ne leiroi pour vous ne la voise espouser. »
Quant l'entent la pucele, le sens cuide desver,
Saint Sauvéor jura, que l'en doit aorer,
Ains se leiroit la teste et lez membrez couper.
A Guion le nuncha Hue de Saint Osmer
Que li rois en feisoit Ayglentine mener,
A Hervieu la fera orendroit espouser.
Dist Hernaut d'Agenois : « Barons, or du monter !
« Nous Devon fere feste à no dame espouser ;
« Je ferai ja l'offrande à mon branc d'acier cler. »

QUANT Gui ot la nouvele, s'a la colour muée ;
Moult doute d'Ayglentine qu'el ne soit mariée.
Il monta seur Veiron en la sele dorée ;
De ce li vint il bien, sa gent fu toute armée.
Gautier a Ayglentine en la place amenée,
Et le roi l'a seisie et par le poing combrée.
Hervieu mande .i. evesque, s'a la teste afublée,
Et fu tout revestus, s'ot la messe chantée.
Atant es vous Guion et sa gent ordenée,
Et li quens de Chalon, sa mesnie privée,

Et Tiebaut d'Aspremont ra la soe mandée.
 Onques n'ot court en France n'à Paris assemblée
 Qui si fust departie n'à tel duel dessevrée.
 La guerre est commenchie et moult bien avivée.

Li rois tint Ayglentine belement par le doit;
 En l'oreille li dist et conseille à estroit :
 « Bele, prenez Hervieu, moult est de fort endroit.
 — Sire, dist la pucele, non feroi par ma foit.
 « Il ne m'ameroit guerez qui ce me loeroit;
 « Et il feroit que fol s'à force me prenoit;
 « Tost en perdroit la teste, s'en mon país venoit.
 « Mez Guion me donnés, cel chevalier adroit;
 « Par devers Ostesvax grant mestier vous aroit.
 « Jamez nus os d'Espengne as pors ne passeroit;
 « Il est hardi et preus, bien les desconfiroit.
 « Bien a hui abatu de Hervieu le boufoit;
 « Entresiques es dens éüst mis l'achier froit,
 « Se ne fussent li .c. qui Dex grant honte otroit.
 « Qui lez pendroit as fourques grant osmosne feroit. »
 De ce se rist dus Naymes et Ogier le Danois.
 Dist Hervieu du Lion : « Trop estez mus et coi
 « Qui pour une pucele estez en tel effroi. »

Le roy tint Ayglentine par la blanche main nue;
 Son serement aquite, à Hervieu l'a rendue.
 La pucele s'escrìe : « Sainte Marie, aïue!
 « Ahy! Gui de Nantueil, ja sui je vostre drue,
 « Ja Damedieu ne place qu'ainsi m'aiez perdue.
 « Grant damage i arez s'ainsi vous sui tolue! »
 Atant es vous Guion poingnant toute une rue,
 Et sa mesnie toute est après lui venue;
 A lor espiez trenchans ont la presse rumpue.
 Gui fiert .i. chevalier qui avoit à nom Hue,

Trez devant Ayglentine à sez piez mort le rue.
 Hervieu monte ou cheval, de mautalent tressue,
 Et guerpist la pucele, moult petit l'a éue;
 Et Guion la seisist, à sa gent l'a rendue.

HERVIEU monte u cheval, trop se dut atargier.
 Atant es vous Tiebaut armé seur .i. destrier,
 Et le quens de Chalon qui moult fist à proisier.
 Il n'ont pas cublié lez hiaumez à lacier;
 Bien sunt en lor compengne .iiii^c. chevalier,
 Et Gui en ot .iii^c. à l'estour commenchie.
 Bien se durent combatre li .vii^c. au millier;
 Il ont auques de droit, ce lor peut bien aidier.
 La peüssiez veïr .i. estour commenchie,
 Tant escu estroer et tant elme brisier,
 Et l'un mort desor l'autre verser et trebuchier.
 Kalles en apela et Naymon et Ogier
 Et tous sez autrez homes : « Alez vous haubergier.
 « Par tous lez sains qu'en prie laiens en chu moustier,
 « Se je puis as mains prendre Guion le fix Garnier,
 « U parfont de ma chartre le feroi trebuchier. »
 Il passent outre Saine pour lor armez baillier;
 En la sale Constans, lez la meson Hungier,
 Là s'arme l'emperere outre le pont premier.
 Les nouvelez en sorent li Tyhois escuier,
 A lor ostex s'en vont et trosser et carchier.
 Dex garisse Guion de mort et d'encombrier!
 Ayglentine la gente n'i voudra pas lessier,
 Bien ara oiselé s'il s'en puet reperier.

LI vallet de Nantueil fu moult joiant et liés
 Pour Tiebaut d'Aspremont dont il cuide estre aidies.
 Il lor coururent sus, lez escus embrachiez;
 Moult i ot dez Hervieu et mors et mehaigniés,

Et de testez coupéez et de membrez trenchiez.
 Tout par desor Grant Pont lez ont tous embuschiez;
 Certez, lez gens i batent, moult lez ont angoissiés.
 Che fu grant aventure que le pont n'est bruisiés.
 Ains que tuit fussent outre en i ot .C. noiés.
 Et li rois fu armez et bien appareilliez;
 Quant le pont treuve fret, à poi n'est esragiés;
 Anchiez sonnerent vesprez que il fust rafeitiés.
 Gui vint à la pucele armé, tout eslessiez.
 Ayglentine s'escrie : « Amis, quer me baisiés;
 « Vous m'avez bien rescousse, Dex en soit graziez ! »
 Si fist il tout armez. Hé Dex ! quel amistiez !
 « Damoisele montez, que plus n'i atargiés,
 « Nous istron de la court sans grez et sans congiez.

— EN nom Dieu, sire Gui, dist li quens de Chalon,
 « A merveillez redout l'emperéor Kallon :
 « Moult se fie orendroit es parens Guenelon.
 « Onc Garnier vostre pere ne firent se mal non ;
 « U servise le roi fu mort en traïson.
 « Il repasseront l'eve li encrismé felon ;
 « Alés à vos castiax, Valence et Avignon. »
 — Biau sire, ce dist Gui, à Dieu benéïchon. »
 Ayglentine est montée u palefroï gascon,
 Jehenneite et Martine adestrent dui garçon.
 Il issent de Paris à coite d'esperon,
 Tout le chemin d'Estampe chevauchent à bandon.
 Gui fist l'arie[re] garde, il et si compengnon ;
 Descendi de Ferrant, si monta sor Veiron.
 Il fu moult traveillié, si en pesa Guion.

LE vallet de Nantueil est de Paris issus
 Et Tiebaut d'Aspremont, ses amis et ses drus.
 Lés à lés chevauchierent, lez blans haubers vestus ;

Après eus font porter et lancez et escus.
 L'emperere de France fu forment irascus
 Quant le pont trouva fret, où ot moult de chaüs ;
 Tost et isnelement est à l'eve venus,
 Il l'a feite tenter, si s'est u gué ferus
 A force l'emporte outre le bon cheval quernus.
 Plus de .M. l'en esgardent as vers elmez agus,
 Après lui s'arouterent, et Naymez li chanus.
 Dex garisse Guion et la soe vertus !
 Il sera encauchié et de moult près siéus.

OR est le roi de France outre Saine passés,
 Et Naymez li chanus et dez autrez assés.
 Dex garisse Guion, qui en crois fu penés !
 Assez i a de ceus dont ja n' iert adesés.
 Sansez et Amalgré et li grant parentés,
 Ichil li courront sus s'il puest estre trouvez.
 Et Tiebaut d'Aspremont s'est arrier regardez,
 Encontre le soleil vit lez hiaumez gemés ;
 Il a dit à Guion : « De l'exploitier pensés,
 « Que le roi nous encauche courant tout abrievés ;
 « Devisez vos bataillez et si lez ordenés :
 « Ou tous mors ou tous pris, que ja el ne ferés.
 — Biau sire, ce dist Gui, si com vous quemandés. »

LA mesnie Guion ne fu mie esgarée,
 Et Tiebaut d'Aspremont a bien sa teste armée,
 Et li quens de Chalon sa bataille ordenée :
 N'i a cil des .VII^e. n'ait sa lance levée.
 Gui vint à la pucele, si l'a recomfortée :
 « Ma chiere damoisele, ne soiez esgarée ;
 « Se porter vous en puis desic' en ma contrée,
 « U chastel de Nantueil serez lor espousée. »
 Cele l'en mercia cui la reçon agrée.

La mesnie le roi s'est trop abandonnée,
 Il sunt trop tost venu toute une randonnée;
 N'i a si bon cheval n'ait la croupe escumée.
 Gui monta sor Veiron en la sele dorée,
 Il a pris .i. espié et sa targe listée.
 Par le mien ensient, ja i ara mellée.

LA terre fu moult lée et le païs egaus;
 N'i ot point de boscage, ne mont n'i ot ne vaus.
 Lez escus avant mis estez vous les roiaus;
 Il sunt trop tost venus, bien pert à lor chevaus.
 Hervieu vint as premiers, bien fu armé tous baus;
 Il escria Gui, mez .i. petit fu iraus :
 « Chà me leirez m'amie, ne l'enmerrez, vassax,
 « Demain ferai .i. mes o treschez et o baus.
 « Kalles vous het forment, si vous en vendra maus :
 « Se as mains vous puet prendre, foi que doi saint Mar-
 « Se tout en devoit fondre Vermendois et Henaus, [tiax,
 « Si diroit pour vous prestre lez messeiz mortuaus. »
 Et dist Gui de Nantueil : « Tout ce tieng je à faus ;
 « Je sui mieudre de vous et assez plus loiaus. »

QUANT li quens de Chalon a véu le chembel,
 Et Hervieu du Lyon qui fu niés Pinabel,
 Bien povez dire et croirre ne li fu mie bel;
 La lance porte droite et l'escu en chantel,
 Lez esperons à or a fet sentir Morel.
 Ensemble o lui chevauchent tex .III^c. damoiseil
 N'i a cil ne soit sire d'onneur ou de chastel.
 Chascun à son pover a brochié le poutrel,
 As roiaus vont jouser le pendant d'un vauchel;
 Il les troevent atains, venu sunt trop isnel.
 Ne lez pot garir hiaume ne escu ne clavel;
 Plus de .xxx. en ont mors au passer d'un vauchel.

Li estour fu moult fort et la bataille dure.
 Les roiaus ont trouvé la gent Guion séure;
 Plus de .xxx. en ont mors. Hé Dex! quele aventure!
 Gui a fet une joute à Aymon d'Autemure
 Que mort l'a abatu lès une tombe obscure.
 Ains gens en autre terre ne fu mès si séure.
 S[e] Damedieu n'en pense et la soe figure,
 Sansez et Amalgré, la pute gent tafure,
 Li feront grant damage ains que nuit soit obscure.

GUI de Nantueil s'en va, si enmaine Ayglentine.
 Bien les a convoiez Hungier de la Sauvine;
 Or soit il bien de voir, ainsi comme il devine,
 Que Kalles abatra sa grant sale perrine.
 Es vous la gent Hervieu qui après euls chemine.
 Tiebaut fist une joute qui ne fu pas frarine
 Au conte de Nevers que du cheval l'acline,
 Que jus l'a abatu delez une sapine.
 Sansez et Amalgré, la pute gent tapine,
 Le fierent en travers, n'i a mestier mecine;
 Devers l'iaume le plantent, onques n'i ot raciné.
 Fauveax va en travers et sa resne traîne;
 La mesnie Guion apoint de grant ravine.
 Hé Dex! là ot bessie tante lance fresnine!
 Ce fet en par amours, tele en est la mecine.

A la joute Tiebaut rout .i. estour moult grant,
 Maint coup feru de lance et d'espée trenchant.
 Hungier a regardé en .i. tertre pendant,
 Vit l'ensengne Karlon contreval baloiant;
 Il a dit à sez homes : « Barons, venés avant,
 « Tuit seront desconfit ains le soleil couchant. »
 Li traïtour descendent et archier et serjant,
 Desi as .iii. bataillez lez ont menez ferant.

L'une s'en est guencie, lez .ii. s'en vont fuiant,
 Tous lez ont remuez; es vous Guion dolent,
 Bien ont mort .xxii. dez hommez à l'enfant.
 Tiebaut sist seur Fauvel et Hernaut sus Ferrant;
 Et Gui sist seur Veiron, hé Dex! il l'ama tant!
 Cui il consieut à coup, il n'a de mort garant.
 Ogier et li dus Naymez vont le roy delaiant;
 De la perte Guion ne sunt pas desirant.
 Li roial sunt guenchi, si s'en tornent fuiant,
 Et cil furent .iiii^c. qui les vont encauchant.
 Tous lez ont desconfis à une eve courant;
 Il i ont pris .vii. contez qui sunt preus et vaillant.
 Le soir fu moult oscur, la nuit va aprochant;
 Hervieu a tant perdu ne cuit pas qu'il s'en vant.

DUS Naymez de Baviere et Ogier le Danois
 Vont disant à Karlon : « Tort avés, sire rois,
 « Tel perte i avez faite que nes arez dez mois,
 « Que pris i est Fouchiers, le quens de Vermendois,
 « Et Haubers de Nivele, qui preus est et courtois,
 « Et Girart de Vienne et Pierrez d'Avinois,
 « Li quens Hue de Troiez et Estienne de Blois;
 « Bien les ont quemandés à Hue d'Agenois. »
 Gui dist à Ayglentine, le preus et le courtois :
 « Damoisele, brochiés le palefroi norrois;
 « Nous avons pris .vii. contes de la terre as Francois.»
 Ayglentine s'en rist par dessous son orfrois.

LA nuit va aprochant et l'avesprée est bele;
 Kalles s'est arrestez enmi une praele.
 Atant es vous pongnant Helinant de Tudele,
 Et portoit en sa main d'une lance une astele,
 Et fu .i. poi navrez par desous la mamele.
 Et des mors et dez pris dist au roi la nouvele;

Kalles en a tel duel à poi qu'il ne chancele,
 A .ii. mains se retint as archons de sa sele.
 Dus Naymes de Baviere par contraire l'apele :
 « Sire, vesci Hervieu qui vostre gent chadele.
 « Vous li avez donné et Gascoigne et Bourdele,
 « A moillier veult avoir Ayglentine la bele :
 « Chi a mauvesez noechez de si riche puchele.

— NAYMEZ, che dist le roy, je sui forment iriés,
 « Et vous feitez trop mal qui me contraliés,
 « Quer par vous dëusse estre maintenus et aidiés.
 — Sire, ce dist Hervieu, à itant le lessiés,
 « Mez tornez à Estampez, si vous i hebergiez.
 « La vile est toute vostre, Dex en soit graciés !
 « [^bAnuit sojornerez et serez aaisiez];
 « Ains que soiez demain ne vestus ne cauchiés,
 « Par le mien escient, iert li mez reperiez
 « Qui vous sara à dire où Gui s'est hebergiés;
 « Puis alez après eus, tous lez desconfirez.
 « Miex i weil estre mort que n'en soie vengiez
 « Et li prison resqueus qu'il enmaine liés;
 « S'il enmaine m'amie, jamais ne serai liés.»

Li ples est ainsi pris comme il fu devisez :
 Kalles vint à Estampez, iluec est ostelés.
 Tex i a qui moult poise que Gui est eschapés.
 Il s'en va à senestre, en Samois est entrés;
 Iluec se heberja que moult estoit lassés.
 Pour l'amour Ayglentine a esté moult penés.
 Et Hernaut d'Agnois ne s'est pas arestés,
 Bien garde sez prisons qu'en li ot quemandés;
 .IIII^x. chevaliers en a o soi menés.
 [^bVenez est à Moret, si est oltre pazez].
 Tant chevaucha Hernaut qu'en .i. bois est entrez;

Isnelement et tost descendi en .i. prés.
 Li chevax pessent l'erbe; mez bien est assotés
 Li vallet de Nantueil que il s'est ostelés.
 Le mesage Hervieu le poursui assés,
 Va à l'ostel descendre quant le vit desarmés;
 Quant il donnent avaine si est li glous montés.
 Ains qu'il viengne à Estampeiz iert son cheval lassés:
 [b]Andeus les esperons li a fait si privés
 Toz en aura froissiés les flans et les costés.
 Hervieu ot les affaires de cief en cief contez.
 Sanson et Amauguin a andeus apelés.

« SEIGNOR, ce dist Hervis, levez de maintenant,
 « Faites metre vos seles tost et isnellement;
 « Demain, ainz hore none, vos cuit fere un present:
 « Je vos rendrai Guion mort ou pris et sanglant.
 — Hé ! Dex, dist Amauguins, pere, conseiliez m'ent!
 « Mon enfant m'a il mort, dont ai le cuer dolent. »
 Il escrient lor seles, et li rois les entent;
 A son ostel se leve et chauce isnellement.
 Atant ez vos Hervieu qui li dist coïement:
 « Quant Gui est en Sainois, il ne dote noient. »
 L'emperere l'entent, au palefroï se prent,
 Et issirent d'Estampes maint et comunaument.
 Dex garisse Guion par son commandement
 Malement ert bailliés, se li rois le sorprent:
 Il n'istra de prison en trestot son vivant.

L'EMPERERE chevauche à la barbe florïe;
 .X^m. chevaliers a en sa compaignie.
 Sanses et Amauguins et Hervis toz les guie.
 Un bon cheval donnerent maintenant à l'espïe;
 Trois lieues chevaucherent à la lune serie;
 Ainz qu'il voient la quarte ert bien l'aube esclarcie.

Gui de Nanteuil.

Par devant Monterin en une praerie,
Là s'embuscha li rois, il et sa compaignie.

Li jors s'est esbaudiz, belle est la matinée,
Li solaus est levez qui abat la rosée.
Jehennete et Martine ont lor dame levée,
Come pour chevaucher l'ont moult bien atournée.
Et li quens de Chalon l'a celle nuit gardée
Et Tiebaus d'Aspremont cui il l'a comandée.
La maisnie au vaslet est trop asée;
Très devant jor dust estre outre Seine passée,
Or s'en ist de la ville belement arotée.
D'ileuques jusqu'al gué n'a mais qu'une lieue.
Gui saisist Aiglentine par la rene dorée.
« Belle, dist li vaslés, à bonne eure fus née;
« Se porter vous en puis en la moie contrée,
« Al castel de Nantoil, là serés esposée.
— Sire, dist la pucele, forment sui esgarée,
« Anuit sonjai un sonje dont moult sui esfrée,
« C'uns lions m'en portoit, une beste desvée;
« Vos n'i feriés tant de lance ne d'espée
« Que vos l'empirissiés vaillant une derrée;
« Kalles me deslivra, à la barbe meslée.
« De ce m'ala moult bien, ainc ne fui sa privée :
« Vos me reconquistes soz Nantoil en la prée;
« A vos me rassemblai tote reconfortée.
« Or vos doint Damediex avoir longue durée ! »
Et respont li vaslés : « Ne dotez, belle née;
« El roi del ciel est tot, qui fist herbe et rosée. »
Aiglentine chevauche une mule afeutrée,
De frein et de lorains fu moult bien acesmée.
Et Gui sist sor Vairon qui moult par li agrée;
Il n'a meillor destrier jusqu'en la mer betée.

Li vasslés de Nantoil est issus de Samois ;
 Tiebaut en apella d'Aspremont, le cortois :
 « Que avés fet d'Hernaut, le baron d'Agenois ?
 — Il garde les prisons, dist Aimes li cortois.
 « Bien est de cest païs dans Estienes de Blois ;
 « Les chaperons el chief en meneroit toz trois.
 « Passez est à Moret, onques n'i ot desfois. »
 Et Gui verra tel chose dont il ert moult irois :
 En la forest parfonde s'est embuschiés li rois,
 Sanses et Amauguins qui sont de putes lois,
 Ses gens faites armer d'osbercs sarrazinois.
 Li compaignon Guion chevauchent palefrois ;
 Et dist Gui de Nantoil : « Je redout moult François ;
 « Car vestez les aubers par desouz les orfrois,
 « Et ceignez vos espées as brans sarrazinois,
 « Et montez es chevaus d'Arabe et Espengnois.
 « Si arons passé Seine, ne nos sivra li rois. »
 Il s'armerent trestuit, si firent que cortois.

Li compaignon Guion ont les osbercs vestuz,
 Et ceignent les espées, lacent elmes aguz,
 Et sistrent es destriers auferans et crenuz ;
 Les lances portent droites, amont les fers aguz.
 Hervis sist à cheval, si est sore coruz ;
 Sanses et Amauguins i ont moult de lor druz.
 Tiebaus fu as premiers, qui n'est mie esperdruz ;
 A l'abaissier des lances les a bien recéuz,
 Et lor metent el cors et les fers et les fuz.
 Dex garisse Guion et la soe vertuz !
 Encui fera tel perte dont il ert irascuz.

Li compaignon Guion qui sont al comencier
 Moult l'ont fait richement as lances abaissier.
 Là péussiés véoir un estor si plenier,

Tant fort escu troer, tant haubert desmaillier,
 Et l'un mort desor l'autre chéoir et trebuchier.
 Merveilleuse aventure avint au fil Garnier,
 Dex nel vout escremir d'un mortel encombrier :
 Il perdi Aiglentine ; de duel cuide esragier
 Hervis l'en mene arriere par les renes d'ormier.
 Tiebaus sist sor Ferrant, si apele Angelier,
 Et Gui sist sor Vairon que ne le volt changier.
 Plus furent de .vii^c. quant vint au commencer ;
 Ne féissent tel noise .iiii^c. charpentier,
 Qui trestuit charpentassent por chastel redrecier,
 Com il font des espées sor les heaumes d'acier.

MOULT fu grans li estors et ruiste fu la chace,
 Et Gui a recéu moult dolereus damage.
 Li vaslés tient l'espée, le fort escu embrace,
 Dejouste lui Tiebaus qui n'a soing de menace ;
 Et li quens de Chalon devant lui fet grant place.
 Plus de .c. en ont mors delez une boscage.
 De rescorre Aiglentine n'i a mais que il face.

MOULT fu grans li estors desoz Moret es prez.
 Gui n'ot mais que .vii^c. de chevaliers armez ;
 De ceus que mors i laisse est li vaslés irez.
 Plus de .c. en ont mors, si sont outre passez.
 Quant il furent tuit outre, si ont fet que senez :
 Le pont ont frait et rout et les planches ostenz.
 Sanses et Amauguins et li grans parentez
 Merveilleus dol demainent quant Gui est eschapez.]
 Kalles vint à la rive, iluec s'est arestés ;
 Gui fu de l'autre part, sor l'arçon acoutez.
 Iluec fu la parole et le plet devisés
 Dont puis fu mort maint home et senglant et navrés.

KALLES fu seur la rive, apoiez à l'archon,
 Et Gui fu d'autre part de la rive, u sablon,
 Dolent et courouchié, il et si compengnon,
 Pour l'amour d'Ayglentine à la clere fachon
 Qui est de l'autre part avec le roi Kallon.
 L'emperere de France l'en a mis à reson :
 « Vassal, rent moi mez homez que tiens en ta prison,
 « Ou, par la foi que doi au corps saint Lazaron,
 « Se ne les ai tous quites sans nule raenchon,
 « Je te metroi le siege à Nantueil, ta meson,
 « Ta terre te metroi en feu et en charbon.
 « Encor me membre bien de ton ael Doon;
 « Grant damage me fist Girart de Roussillon,
 « Assez me guerroia Renaut le fix Aymon,
 « Et dus Buef d'Aygremon et Maugis le larron,
 « Et je lor en rendi moult mauvez guerredon.
 « Tu es de lor lignage, de lor estracion,
 « De toi me vengeroi com d'un autre larron. »
 De cen orent grant joie li parent Guenelon.

LA riviere fu grant, l'eve parfonde et coie;
 Qui Guion voudra prendre, merveille est s'il n'i noie.
 Et Gui ot la nouvele qui pas ne li ennoie,
 Et parla hautement que la pucele l'oie :
 « En non Dieu, emperere, je n'ai homme qui croie
 « Que vous devant Nantueil, en l'erbe qui baloie,
 « Fachiez tendre vos trez ne fere nule joie,
 « Se Hervieu fet ses nochez; que vous en mentiroie? »
 Dist li dus [Amalgré] : « Je m'en abastiroie;
 « .I. tornoï i prendroï, se le roy le m'otroie. »
 Et dist Gui de Nantueil : « Et je fiancheroie
 « Une lieue dechà mil chevaliers aroie
 « Armez sor lez destriers; bien soi où jes prendroie. »
 Dont parla la pucele qui le glouton fabloie,
 Et a dit à Hervieu : « Bailliez chà vostre doie,

« Par foi vous plevroï, quel fole que je soie,
 « A mari vous prendroï, qui qu'en ait duel ne joie. »

EL chastel de Moret fu Gui là outre Saine,
 Dolent et courouchié; ne prise une chastaine
 Tout quanqu'il a perdu en toute la semaine,
 Fors du corps Ayglentine dont est chaüs en paine.
 Atant es vous Hervieu, par la resne l'enmaine,
 Seur la rive s'arestet et huche à haute alaine :
 « Vois tu, Gui de Nantueil, com bele chastelaine ?
 « Ja est ele plus blanche que fée ne seraine.
 « A moillier la prendroï en ceste quarantaine,
 « Et en aras le duel qu'ot Me[ne]laus d'Elaine
 « Que Paris li toli es prés desous Miçaine. »
 Cele besse le chief, estrange duel demaine;
 L'eve li sourt dez iex comme d'une fontaine.
 Jehenne la conforte, sa cousine germaine.

PRISE fu l'aatie, ne doit estre chelée,
 Et d'une part et d'autre fu moult bien affiée;
 Jusqu'au tornoïement n'iert mès armes portée.
 Il ont Guion l'enfant droite trieve donnée.
 En .i. batel entra, si ont l'eve passée,
 Et li quens de Chalon à la chiere membrée,
 Et Tiebaut d'Aspremont, qui merveillez agrée,
 D'autre part du sablon ont la nef arrivée.
 Kalles tint Ayglentine par la resne dorée,
 L'abbé de Saint Denis l'a li rois commandée;
 Sa cousine est germaine, moult est bien assenée.
 Il i ot .ii. pucelez qui sunt de sa contrée.
 Gui fu merveillez biaux : la teste ot toute armée,
 Les iex ot vers u chief, la fache colorée.
 La pucele l'esgarde, merveillez li agrée,
 Et dist entre sez dens parole remembrée.
 « Hé Dex ! dist la pucele, de male eure fu née

« Quant je de tel baron ne puis estre espousée ! »

PRISE fu l'aatine et li tornoiemens.

Gui revint à sa nef, tuit .iii. entrèrent ens;

Pour amour Ayglentine fu iriez et dolens.

Dist li quens de Chalon : « De duel fere est noiens;

« Bien la gardera l'abbez, que pres est sez parens.

« Or i povez trameitre mesagers et serjans

« Qui vous apporteront gonfanons et presens,

« Quant ele iert par dehors et il iert par dedens. »

D'autre part arriverent, moult i ot de sanglens.

Il se sont desarmé, encontre vont lor gens.

LI compengnon Guion ont lor corps desarmez;

Ne tenez à merveille s'il i out des navrés.

Il chevauchent ensemble, li jours est trespassez,

Et trouverent Hernaut descendu en .i. prés;

Bien garde lez prisons qu'en li ot commandés.

Il vit lez chevaliers venir tous aroutez,

Seur .i. destrier monta, si est encontre alés.

Il a dit à Guion : « Biau sire, d'ont venés ?

« Estez vous combatus, gardez ne me chelés ?

— Oil, ce a dit Gui, onques nel demandez :

« Perdue ai vostre dame, tout sui desbaretés ! »

Quant l'entendi Hernaut, à terre chiet pasmés,

Et quant il se redreice, forment s'est dementés,

Chetif s'est il clamé, dolent, maléurés.

Si autre compengnon firent grant duel assés,

Qu'il avoit de Gascoigne avec li amenés.

Et Gui lez apela, ses a reconfortés :

« Biaux seignors, ce dist Gui, à moi en entendez :

« .i. tournoi avou pris qui bien est affiés;

« A feste saint Jehan tuit vous en aprestés.

[lessiés ;

« BIAUS seignors, ce dist Gui, cest grant duel quar

« .I. tornoi avon pris qui bien est affiés :
 « A feste saint Jehan tuit vous appareilliés.
 « Se Kalles puet tant fere que soie assegiés,
 « Hervieu fera sez nochez es prés et es vergiés.
 « Tant i ara barons, lez vers elmez lachiés,
 « Que de tout cest affere cuit bien estre vengiés. »
 .I. mesager apele qui bien fu enseigniés :
 « Girodet de Rodant, or vous appareilliés,
 « Alez à Ayglentine, gardez n'i atargiez,
 « De moie part li ditez salus et amistiez ;
 « Ne fache se bien non, quer je sui tout heitiez.
 « Hervieu a tex paroles et tel plet commenchiés
 « Dont il ara la teste et lez membres trenchiez. »
 Et cil s'en est tourné baut et joiant et liés.
 Gui s'en va à Nantueil, ne fu pas esmaïés ;
 Tous sez prisons amaine, nes a pas ostagiés.

AYGLENTINE amena l'abbes de Saint Denis.
 O lui ot .ii. pucelez qui sunt de son païs ;
 Vestuez sunt d'ermin et de ver et de gris.
 Hervieu vit la pucele qui moult ot cler le vis ;
 Il jura Damedieu, qui en la crois fu mis,
 Qu'il l'eüst ore à femme s'eüst Guion ocis ;
 Mez ce n'avendra ja pour tant que il soit vis.
 L'emperere de France est venus à Paris
 Dolent et courouchié, n'i ot ne gieu ne ris,
 Pour amour de sez hommez qui sunt [et] mors et pris.
 Il mande ses barons de par tout le païs ;
 Guion cuide assegier dedens lez .xv. dis.

KALLES mande sez homes par toute sa contrée ;
 Ses mesagers envoie jusqu'à la mer salée.
 En Flandrez et en Frise est la nouvele alée
 Du grant tornoïement et de l'ost qu'est criée.
 Hé Dex ! tante riche arme i ot as Frans monstrée

Qui puis en fu senglante sous Nantueil en la prée!
Moult sera grant li ost quant ele iert assemblée ;
Ains passera li mois que l'ost soit aünée.
Gui s'en vint à Nantueil, à la chiere membrée ;
Là trouva les mesagez qui la mer ont passée,
Que Ganor li tramist et Aye la senée.

GUION ont salué li courtois mesagier
Qui la mer ont passée, venus sunt dès l'autrier :
« Damedieu vous saut, sire, qui tout a à baillier.
« Ja vous mande Ganor et dame Aye au vis fier
« Mar soufferrez damage, honte ne encombrier
« Tant com puissent par mer à estoire nagier,
« N'arez si bon voisin ne puissiez damagier.
— Amis, ce dist Guion, or en ai grant mestier :
« Une pucele avoie que vouloie à moillier,
« Kalles la m'a tolue et fet grant encombrier.
« Or me ditez Ganor et Aye sa moillier,
« Se il onques m'amerent, or me viengnent aidier.

« AMIS, ce dist Guion, lesse m'à toi parler :
« De dame Aye ma mere te voudroi demander.
« Est ele bien heitie ? garde ne me cheler,
« Le duc Garnier mon pere oïs lei regreter ?
— Oïl, ce dist li mes, et moult souvent plourer.
« Pour l'amour du baron qu'ele pot tant amer,
« A fet une abbée merveilleuse estorer.
« .II. fix a de Ganor, qu'ele puet moult amer ;
« Antoisnez, li ainsnez, puet bien armez porter,
« Et d'escu et de lance l'ai véu behourder,
« Et le cheval guenchir et souvent trestorner.
— Amis, ce dist Guion, or l'estuet adouber.
« Li parent Guenelon me veulent mal mener,
« Par la force de Kalle du tout deseriter ;

« Or me dites Ganor et Aye au vis cler
 « Qu'il me viengnent aidier bien tost, sans demorer. »
 Guion demande l'eve, s'assiéent au disner.

AU mengier sunt assis il et si compengnon ;
 Char i ot de senglier et autre venoison.
 Gui sist à haute table, bien ressembla baron ;
 Pour amour Ayglentine à la clere fachon
 Fu auques trespensés, si capuche .I. baston.
 Par mautalent en juré saint Pierre et saint Symon
 Se Damedieu ce donne, par sa redemption,
 Que Ganor past la mer et Aye d'Avignon
 Et Antoine ses frerez, chainte espée au geron,
 En mal an sunt entré li parent Guenelon.
 « En la moie foi, sire, dist li quens de Chalon,
 « Ains que Kalles eüst poil flouri ne guernon,
 « Le desconfist Girart, le ber de Roussillon ;
 « Es près desous Nantueil fist il la livreson.
 « Vostre ael l'encaucha, bessié le gonfanon,
 « .III. lieuez moult plenierez, à coite d'esperon ;
 « Moult grant avoir en orent tous .II. de raenchon.»

CHELE nuit le lessierent jusqu'à l'aube esclarcie.
 Gui a dit as mesagez : « Ne vous atargiez mie,
 « Mez repassés la mer, u nom sainte Marie,
 « Si me ditez Ganor et dame Aye s'amie
 « Qu'il me viengnent aidier à tout lor ost banie.
 « Et Antoine mez freres ara moult bonne vie,
 « S'à chest tornoiement chaint espée fourbie :
 « Maint coup porra donner sor hiaume de Pavie,
 « Et mainte jouste fere aval la prairie ;
 « Ne portera mez armez à greignor seignorie. »
 Et li mes s'en torna, ne s'asséura mie.

GUI envoie Ganor, à enseignes, s'espée
 Dont il ocist Milon sous Nantueil, en la prée;
 Le roi li avoit chainte et par amors donnée.
 Entresic'au rivage n'i ot resne tirée,
 A la mer sunt venus, si ont la nef trouvée;
 L'abez de Vignolande lor avoit bien gardée.
 Il drecierent lor sigle, s'ont lor voile levée,
 Et s'empaignent en mer, s'ont la terre esquippée.
 En .XV. jours pléniers ont la mer trespasée,
 Au port sous Aufalorne ont la nef arrivée.
 Il entrent u sablon, s'acueillent lor esrée.
 Ganor ist du moustier et Aye la senée,
 O euls .C. chevaliers de mesnie privée.
 Atant es les mesages; lor reson ont contée,
 L'espée li presentent, si li ont delivrée.
 Ganor la connut bien, quer il li ot donnée.

GANOR vit les mesagez, bien les a connéus;
 Il lor a demandé, ne se tint mie mus :
 « Que fet Gui de Nantueil mez amis et mez drus ?
 — Par foi, biau sire rois, il vous mande salus.
 « L'emperere de France s'est vers li irascus;
 « A feste saint Jehan iert le siege tenus.
 « Es près desous Nantueil ara maint tref tendus;
 « Assez près de la porte iert le siege tenus.
 « Tout sera desconfit, se tost n'est secourus. »

AU perron sous la sale s'en sunt venu errant,
 De Guion de Nantueil nouvelez demandant.
 Desor .I. faudestuel à fin or reluisant
 S'assist le roi Ganor, en sa main tint son gant.
 Jouste li sist dame Aye sor .I. paille aufriquant;
 Ele a dit as mesagez : « Amis, venez avant,
 « Si me direz nouvelez de Guion mon enfant.

« Est il auques heitié, ne me celés noient ?
 — Dame, ce dist li mes, je vous en diroï tant,
 « Il n'a tel chevalier desic'en Oriaunt.
 « Une pucele amoit à gent corps avenant;
 « Li parent Guenelon l'en vont moult ramposnant.
 « A euls se tient le roi, souvent le font dolent.
 « Or vous mande par moy soiez li secourant. »
 Atant es vous Antoine et Richier le vaillant;
 Il diront à Ganor auques de lor talent.

« POUR amour Dieu, biauxire, dist Antoine l'ainsnez,
 « Feitez mander vos homez et vos os assemblés
 « Tant qu'aiez assemblé .c^m. hommez armés.
 « De tout vostre rivage les bons chevax prenés,
 « Atendez le droit vent, en mer vous esquipés.
 « Se Damedieu ce donne, qui en crois fu penés,
 « Que puïsson arriver desous Nantueil es près,
 « Là serai chevalier de nouvel adoubés;
 « Et se Kalles de France, qui est roy couronnés,
 « Vient deseure Guion, à li vous combatrés.
 — Biau fix, ce dist Ganor, si com vous quemandés.»

MOULT par ot bel enfant et courtois en Antoine.
 Il mande soudoiers en Tir et en Sydoine;
 Le tornoï sorent bien desic'en Calidoine.
 Assez i vint de ceus qui sunt de Macedoine;
 .I. damoiseil i ot qu'en apele Grandoine;
 Moult par fu richez hons, amirans fu du Coine.
 Son escu fu moult fort, fet fu d'une lyoine.
 Il ne croit pas en Dieu, ains fu compeins Sadoine;
 Pour tornoier i vint, qu'il n'i ot autre essoine.

GANOR mande ses homes de par tout son païs;
 Plus en ot de .c^m. dedens lez .xv. dis.

De par tout son rivage a les bons chevax pris,
 Les nez et les galies qu'il donne à ses amis.
 Il meitent ens lez armez et le ver et le gris,
 Et le fuerre et l'avaine, et les chevax de pris.
 Il ont drechié lez voiles, si lez ont au vent mis;
 A Dieu se quemanderent qui forma paradis.

Or leiron de Ganor et de Aye au fier vis.
 Ayglentine la bele estoit à Saint Denis;
 Atant es Girondet que Gui li ot tramis.
 Les nouvelez li conte, ele en a fet .i. ris.
 Et Hervieu du Lion s'est richement pourquis;
 Plus ot de .xx^m. homez dedens lez .xv. dis.
 Lez os Kallon assemblent es prés desous Paris.

A Paris sunt venu Angevin et Breton,
 Et cil de Normendie et Flamenc, et Frison.
 Kalles a fet porter oriflambe et dragon;
 A Hervieu l'a baillie, le seignor du Lion,
 Et lez os à guier Amalgré et Sanson :
 Tout a mis en oubli et Ogier et Naymon.
 Kalles en a juré l'apostre saint Symon
 Qu'il cuide bien abatre Valence et Avignon,
 Et Guion assegier à Nantueil sa maison.
 Mez Gui s'est bien pourquis à guise de baron ;
 Pour amour d'Ayglentine à la clere fathon,
 I sunt assez venu Poitevin et Gascon.
 Tant a quis chevaliers entour et environ
 Bien cuide tornoier contre le roi Kallon.

KALLES joust ses os sous Paris, en la préee.
 Hé Dex ! tante bele arme i ot le jor monstrée !
 Et l'abe a Ayglentine en la place amenée,
 Voiant tout le barnage, l'emperéor livrée :
 « Sire, tenez la dame que m'avez demandée ;

« Fille fu de mon oncle, moult est preus et senée :
 « Je desir qu'ele soit richement mariée. »
 Et le roi l'a saisie et par le poing combrée.
 Dont parla la pucele, ne fu pas esgarée :
 « En nom Dieu, emperere, forment sui trespensée ;
 « Ains femme de mon pris, qui roïne est clamée ,
 « Si seulement de dames ne fu mès mariée.
 « Quer priés au baron cui doi estre donnée
 « Qu'il mandast les pucelez de toute sa contrée ;
 « Toudis l'en serviroie et seroie privée. »
 Quant l'entent l'emperere, s'a la teste levée,
 Et dist entre ses dens : « Ceste reson m'agrée
 « Quant ele de Hervieu veult estre mariée. »

SANSEZ et Amalgré et li grant parentés
 Veulent faire Ayglentine toutes ses volentés :
 De fillez et de merez ont mandées assez,
 Tant qu'il en orent .XXX. as hermins engoulés.
 Le rois ot une nieche, plus bele ne verrez,
 Fille fu au Frison dont vous oï avez ;
 En l'ost l'en amena, de ce s'est il vantés.
 Ayglentine la bele lez a tous enchantés ;
 Bien set par les pucelez iert li plet amendés.
 Quant seront assembléees desous Nanteuil es prés,
 Et cil dedens verront lor corps et lor biautés,
 Bien set miex en ferront dez espées du lés.
 L'emperere si est en son chemin entrés,
 Vers la terre Guion s'est li rois aroutés.

L'EMPERERE de France à la barbe fourie
 .XXX. pucelez a en sa grant compengnie.
 De ce a fet le roys une grant courtoisie,
 .I. tref lor a donné de moult grant seignorie.
 Li pommeax et li ayglez sunt de l'or de Hongrie,

Une escarbougle i ot qui luist et reflambie.
 Par le mien escient qu'il lez maine à folie;
 Quer l'amirans du Coine et Sadoine d'Orbrie
 Viennent avec Ganor parmi la mer antie;
 Le pris welent avoir de la chevalerie.

LI os le roy chevauche, ne s'est asséeurée.
 Ayglentine la bele ne s'est asséeurée;
 Girondet apela coiemment, à celée:
 « Va t'en à esperon, tu ses bien la contrée,
 « Si me diras Guion que l'ost est assemblée,
 « Hervieu serai rendue sous Nantueil en la prée.
 « Or pense du secourre, que n'i soie effraée.
 « Porte li par amour cheste ensengne saffrée. »
 Et Girondet s'en part, n'i a fet demorée,
 A esperon s'en court s'a France trespasée;
 Entresic'à Nantueil n'i ot resne tirée.
 Il desploia l'ensengne, si l'a Guion monstree.

GIRONDET de Rodans est à Nantueil venus,
 Guion donna l'ensengne; il la monstre à sez drus,
 Puis l'a aresonnez, ne se tint mie mus:
 « Amis, vendra le roi, iert li couvent tenus?
 - En la moie foi, sire, ne soiez esperdus;
 « Demain ains eure nonne verrez .M. trez tendus,
 « Assez pres de la porte iert li tornoï tenus.
 — Hé! Dex, ce a dit Gui, ja fustez vous vendus
 « As Juïs mescréans et en la crois pendus;
 « Si vraiment, biau sire, com vous fustez ferus
 « De la lance u costé, si consentez vertus
 « Que Kalles s'en revoist dolent et irascus.
 « Pour amour Ayglentine qui m'a mandé salus,
 « Nous en istron là hors, à nos cols nos escus.
 « Ains que l'ost soit logie et le roi soit venus,

« I aura chevaliers navrez et abatus. »

LI vallet de Nantueil ne fu mie esgarés ;
Il sot bien tout l'afere, voirement s'est fermés.
Les murs fist redrechier, barbacanez, fossés,
Es tours et es breteschez a les berfrois levés,
Aval par les vergiers a fet fere fossés,
Les barrez et les liches aval parmi les prés ;
Si com pour ostoier s'est moult bien atornés.
Ses hommez apela, si lor dist : « Chà venés :
« Alés à vos ostiex, couchiez vous et dormés,
« Et demain, par sous l'aube, vous cauchiés et vestés,
« Endossez les haubers et les hiaumes fremés,
« Et chaigniez les espées au pont d'or noielés,
« Et montez es chevax courans et abrievés.
« Quant vendra Kallemaine, le fort roy couronnez,
« Ains que il soit venus, y ara coups donnés,
« Chevaliers abatus et senglans et navrés. »

CELE nuit le lessierent jusqu'à l'aube apparant.
Gui s'en ist de Nantueil, si monta seur Ferrant ;
Veiron fet treire en destre, que il parama tant.
Dist li quens de Chalon : « Entendez mon semblant.
« A tout .M. chevaliers vous embatez avant
« Que fachiez embuschier en .i. tertre pendant ;
« La mesnie le roi vendra tost chevauchant,
« Et, se il vous assaillent, n'atendez mie tant
« Que roial vous en tiengnent pour fol ne pour enfant.
« Nous seron chi avec, joustes ches desrubant ;
« Trez bien vous secourron, par le mien escient :
— Biau sire, ce dist Gui, tout à vostre quemant. »
S'il séust de Ganor et d'Aye la vaillant
Comme il viengnent par mer, à estoire najant,
Il n'ot onques tel joie à jour de son vivant.

LI vallet est montés, o soi .M. compengnons.
 N'i ot pas escuiers ne serjans ne garchons,
 Mès richez damoisiaus, fors et fiers es archons;
 Escus portent et lancez et riches gonfanons.
 Une lieue chevauchent, tant lor semble resons;
 En .i. pré descendirent, moult fu largez et lons.
 Gui monta en l'angarde, li tiers de compengnons.
 Atant li vint .i. mez brochant à esperons;
 Bien connut le vallet, n'ot barbe ne guernons,
 Veu l'ot à Paris, là où fu la tenchons.
 Gentement le salue, il ne fu pas Bretons :
 « Damedieu vous saut, sire, par sez saintismes nons,
 « De par le vostre ami, le Bavier Huidelons.
 « De l'ost sunt departi Amalgré et Sansons,
 « A .ii^m. chevaliers et Hervieu du Lions;
 « Jusqu'à demie lieue en i a des gloutons
 « Pour ardoir vostre terre et rober vos mesons. »

QUANT Gui ot la nouvele, n'a talent de chanter.
 Il a fet au mesage .i. bon cheval donner;
 Ses compengnons apele : « Alez vous adouber;
 « Encui verrez estour moult durement meller. »
 Le conte de Chalon fet li vallez mander
 Que cheus qui sunt o lui fache tous adouber.
 Là véissiés haubers vestir et endosser.
 Gui monta seur Veiron qui moult fist à loer;
 Jusqu'as mons de Mongi n'ot plus bel bacheler.
 Tout le chemin de France commence à esgarder;
 Vit l'ensengne Kallon contremont venteler.
 Hervieu venoit devant pour la terre gaster,
 A .ii^m. chevaliers et logier et praer.

GUI monta en l'angarde, li tiers de sa mesnie;
 Vit l'ensengne Kallon contre vent desploie;
Gui de Nanteuil.

L'emperere de France l'avoit Hervieu baillie.
 Gui revint à sa gent qu'il ot u val lessie;
 N'i a cil dez .II^m. n'ait la lance empoignie,
 Chascun desous son hiaume ot la teste embrunchie,
 Moult ressemblerent gent de bien fere aatie.
 Et Gui fist .i. eslés, s'a la lance abessie;
 Il a brochié Veiron, s'a la resne laschie.
 Encui sera sa terre fierement calengie.

MOULT par fist bien de ce Guion le fix Garnier;
 Seur la lance de fresne fist l'ensengue laschier
 Que li tramist s'amie Ayglentine au vis fier:
 Il la voudra encui, s'il puet, en sanc baignier.
 Atant es Amalgré, armé seur .i. destrier;
 Bien sunt en sa compengne .II^m. chevalier.
 Et Gui broche Veiron dez esperons d'ormier;
 Si autre compengnon ne voudrent atargier,
 Moult l'ont richement fet à lor lances brisier.
 Là péussiez vèir .i. estour commenchier,
 Tant escu estroer, tant hauberc desmaillier,
 L'un mort caïr seur l'autre, verser et trebuchier.
 La compengne Amalgré n'ot point de recouvrier;
 .II^c. et .IIII^x. en i ont fet lessier
 Qui jamez ne verront ne enfant ne moillier.
 Cil mar virent la guerre vers Guion commenchier;
 Il lor voudra sa terre fierement chalengier.

A cheste commenchaïlle ont mort maint bon vassal
 De la gent Amalgré, le cuvert desloial;
 Ja n'en escapast nul s'il n'eüst bon cheval.
 Li vallez de Nantueil tient je moult à loial:
 Ne veult pas tornoier qu'en ne li tourt à mal.
 De Tiebaut d'Aspremont a fet son senescal
 Pour ses hommes guier à la guerre mortal.

Il lez a fet aler et guerpier leur estal ;
Belement s'en repairent lez galos tout egal ,
Vers son chastel s'en vont, ne font pas duel coral
De cheus qu'il lessent mors outre le pont caval.

LI vallet s'en repeire, o lui si compengnon ;
Assés i lessent mors des parens Guenelon.
Atant es vous pongnant Hervieu à esperon,
Et fu bien adoubé seur Morel le Naymon ;
Hui matin l'emprunta par moult grant guerredon.
Couvert fu de samit du chief jusqu'u talon,
Et portoit seur sa lance l'oriflambe Kallon,
Que Kalles ot en l'ost de devant Roussillon,
Au plus haut que il puet a escrié Guion :
« Chà me tornés, vassal, chel escu à lion ;
« Pour amour Ayglentine à la clere facion
« Devés à moi jouter devant vostre meson. »
Gui l'a bien entendu, si li torne Veiron ;
Des esperons le broche et met en tel randon
Qu'autresi le fet bruire comme .i. alerion.
De moult grant aléure se fierent à bandon.
Hervieu le feri bien à guise de baron
Que sa lance pechoie en l'escu à lion ;
Plus en rumpi d'une aune à tout le gonfanon.
Et Gui referi li par grant aïreson
Que très parmi la manche du hauberc fremillon
Li fet passer la lance par le mestre braon.
Ne le pot tenir chengle, estrief ne esperon
Nel couviengne voler lez jambez contremont.
Et Gui saisist Morel, sel livra Salemon,
.i. courtois damoiseil, nés fu de Besenchon.
L'ensengne fist sachier de l'escu à lion ;
Il ne la rendist mie pour nule raenchon.

HERVIEU gist u sablon abatus et navrés.
 Atant es vous sez hommez entour li arrestés;
 .I. cheval li presentent et il i est montez.
 Et li quens de Chalon ne s'est mie oubliés,
 Par .I. val lor est sours et Hernaut le senés;
 Il orent bien .II^m. chevaliers adoubés.
 Là commenche .I. estour, ja plus bel ne verrés;
 Mainte jousté i ont faite aval parmi lez prés.
 Et Gui sist seur Veiron qui bien fu achesmés.
 Quant Gui crie « Nantueil », tous les a remués;
 Cui il consieut à coup, ja mar en douterez
 Que l'ame ne s'en parte, se ch'iert .I. amirés.
 Hervieu torna en fuie dolent et abosmés,
 Sansez et Amalgré et li grant parentez.
 Chil qui lez aconsievent lez ont si atournés
 Tous lez ont desconfis à l'issue d'un gués,
 Et prisons et hernois ont arriere menés.
 Ens u gué lez embatent, atant lez ont lessiez;
 Moult fu grant li eschés qui là fu gaaigniez.
 U castel de Nantueil s'en est Gui reperiez;
 .II^c. prisons amaine, nes a pas ostagiez.
 Hervieu torna en fuie dolent et courouchiés,
 Et li dus Amalgré ne rest gueirez heitiés;
 Or est li fel lignages auques afebloiez.
 L'emperere chevauche, ne s'est mie atargiez;
 Encui orra nouvelez dont moult sera iriés.

DESCI au roi de France en est li mes venus;
 Si hautement parole que bien fu entendus :
 « Cheus de vostre avangarde est grant mal venus :
 « Gui les a desconfis, pour qui Dex fet vertus.
 « Entre lui et Hervieu refurent as escus,
 « Moult durement jouterent ; Hervieu fu abatus,
 « Et parmi le bras destre moult roidement ferus.

« Gui a vostre oriflambe, et Moreaus est perdu,
 « Le bon cheval duc Naymes, dont moult iert irascus.
 « Il l'out en Aspremont, quant li champ fu vaincus,
 « Il en conquist les combes et lez tertrez agus;
 « Onques mieudre cheval ne fu as iex véus. »
 Quant l'entent l'emperere, tristes en fu et mus.

OR est par toute l'ost la nouvele séeue
 Qu'est Hervieu desconfis, l'oriflambe a perdue.
 Naymes a la parole oïe et entendue;
 Il regrete Morel à la crigne tondue :
 « Ahi ! riche chevax, quel perte ai rechéue !
 « Ains nule mieudre beste de toi ne fu véue. »
 Il a dit à Karlon : « A tort avés méue
 « La guerre vers Guion, dont France iert confondue,
 « Et mainte riche dame en veuveté chaüe. »
 Quant l'entent l'emperere, de mautalent tressue.
 Ayglentine s'en rit sous l'orée sambue ;
 En sa main tint la resne qui fu à or batue,
 Et dist une parole qui bien fu entendue :
 « Amis Gui de Nantueil, proesce vous salue.
 « Encor me tendrez vous en vos bras toute nue,
 « S'en ferez vo talent com de la vostre drue.

— BARONS, dist l'emperere, nobile chevalier,
 « Véez chi .i. vassal moult orgueilleus et fier :
 « Son lignage m'a fet maint duel par guerroier,
 « Girart de Roussillon me fist maint encombrer.
 « Savez que je vous weil commander et proier ?
 « Feitez moy de mez hommes moult bien appareillier
 « Tant qu'il soient ensemble desic'à .x. millier ;
 « Chascun chaigne s'espée et mont sus son destrier,
 « Desic'as mestres liches pensés de chevauchier.
 « Ne vous chaille il mie granment de tornoier.

« Feitez contreval l'ost les gonfanons drechier ;
 « Aquités moi la terre où me puisse logier. »
 .X^m. en sunt armé, n'i a cil n'ait destrier.

Li compengnon le roy l'ont fet à son talent :
 .X^m. en ont armé tost et isnelement,
 .III. batailles en font moult ordenéement ;
 Les lances portent droites, les gonfanons au vent.
 Le vallet de Nantueil a fet monter sa gent.
 Or aproche le terme du grant tornoïement ;
 Onques ne fu si riche dès le temps Agoulant.
 Hervieu le fix Macaire a moult le cuer dolent,
 Mauvesement l'a fet, et il et si parent.
 Ayglentine la bele le ramposne souvent.

Li os o roi chevauche, n'est pas asséurée ;
 Desi as mestres lichez en est l'angarde alée.
 Onques pour tornoïer n'i ot lance levée,
 Maint quarrel i ont treit et sajete empennée.
 François se hebergerent environ par la prée,
 Et font fere lor loges et vont à la ramée.
 Là péussiez véir mainte feste dorée ;
 De riches pommiaus d'or reluisoit la contrée.
 Que d'amont que d'aval tint l'ost une louée.
 S'or ne pense Ganor et Aye s'espousée,
 Jamez n'en partiront s'iert la terre gastée.

CHE fu .i. merquedi que li os se loga.
 Hé Dex ! com grant empire ilueques assembla !
 Kalles ot une nieche que il forment ama,
 Ele ot à nom Flandrine, avec soi l'amena.
 Ayglentine li dist : « Logon nous par dechà,
 « Si mandon lez pucelez, quanqu'en l'ost en i a. »
 Lès .i. vergier se traient que uns hons i planta ;

Moult le font bien garder, onques nul n'i entra.
 Le tref font devant tendre que le roi lor donna,
 Entaillié par quartiers, moult fu preus qui l'ouvra.
 Li pommel [et] li aiglez moult grant clarté geta;
 Rollant l'avoit conquis, de Naplez l'aporta;
 En l'ost n'ot nul si riche de quanqu'il en i a.
 Cele nuit se logierent desiqu'il ajourna.

L'OST se fu atravée et li siegez tenus.
 Gui voit gaster sa terre, moult en fu irascus;
 Mez Dex a fet pour li miraclez et vertus.
 Aye nage par mer et Ganor le sien drus,
 Et ont en lor compengne plus de .c^m. escus.
 Se il viennent à terre, les bons haubers vestus,
 Et soient es chevax auferrans et quernus,
 Moult pres du tref Kallon iert le tornoï tenus.
 Se Gui veut prisons prendre que jenez que çanus,
 Se il les veut raeimbre, ja n'iert mez confundus.
 « Dame Aye, dist Ganor, se je iere créus,
 « A Guion manderon amistiez et salus;
 « Si sarommes nouveles se Kalles est venus. »

DIST Aye d'Avignon : « Biau sire, je desir
 « De Guion mon enfant nouvelez à oïr. »
 Il font .iiii. serjans hors de la barge issir;
 En .i. batel entrerent quant il dut asserir.
 « Seignors, ce dist Antoine, pensez de bien fornir
 « A Guion le mesage, u nom de Saint Espir.
 « Se Kalles vient seur li, qu'il le weille envair,
 « A mains de .c^m. homes ne puet mie faillir.
 « Se Damedieu ce donne, qui tout a à baillir,
 « Que puisse porter armez ne mon hauberc vestir,
 « Miex voudroie estre mort que nel face fuïr. »
 La nuit fu bele et coie, si commenche à crespïr;

Chil commencent as sigles durement à ferir.

LI mesager s'en vont as estoiles luisans,
 Et esloignent moult tost et bargez et chalans.
 Au port desous Nantueil vient li batel courans.
 Li dui s'en sunt torné par le pré verdoians,
 A Nantueil sunt venu as matines sonnans,
 A l'une des posternes trouverent .c. serjans.
 A Guion les menerent, qui est grains et dolans,
 Quer moult doute Kallon et l'ost qui est si grans.
 Gentement le saluent, quer bien sorent commans :
 « Damedieu vous saut, sire, le pere tout puissans !
 « Ja vous mande Ganor et Aie la vaillans
 « Qu'il vous viennent secourre à .c^m. combatans. »
 Quant l'entent le vallet liés en fu et joians.

« AMIS, che a dit Gui, se Diex te benéie,
 « Secort moi dont Ganor et dame Aye s'amie ?
 — Sire, che dist li mes, ne vous mentiroi mie :
 « Li amirans du Coine et Sadoine d'Orbrie
 « Viennent avec Ganor parmi mer arramie.
 « Antoine vostre frere a grant chevalerie ;
 « Moult en a assemblé pour icheste aatie,
 « Il voudra porter armes, se Dex li donne vie.
 — Hé Dex ! ce dist Guion, dame Sainte Marie !
 « Encor cuit je avoir Ayglentine m'amie.
 « Demain m'en istroi hors, par sous l'aube esclarcie ;
 « Devant le tref Kallon ferai une envaie,
 « Hervieu ferroi u chief de m'espée fourbie.

— SIRE, ch'a dit li mes, nous n'avon que targier.
 « De mer sommes issu en .i. batel legier ;
 « Tant com la mer est coie nous couvient reperier.
 « Que noncerons Ganor et Aye sa moillier,

« Antoine vostre frere et le baron Richier ?
 — Amis, ce a dit Gui, pensés du reperier,
 « Et de l'oïre pourprendre, du courre et du nagier,
 « Que demain m'assaudront François et Berruier,
 « Et Flamenc et Normant et Brebançon le fier.
 « Se Damedieu che donne, qui tout a à baillier,
 « Que je puisse des loges l'ost fuïr et cachier,
 « Je raurai Ayglentine, m'amie o le vis fier,
 « Ains que Hervieu l'ait prise à per et à moillier ;
 « Ja ne trouverai homme qui puis m'ost courouchier. »

LI messenger s'en tornent, n'i sunt arestéu ;
 As trés oient la noise et li cris et le hu.
 U batel sunt entré dont il ierent issu,
 L'estoire ont encontrée, n'orent gueres couru.
 Il apelent dame Aye et Ganor, le sien dru.
 Moult pres furent de terre et l'aube apparut fu ;
 Virent .M. trés et plus qui tuit erent tendu.
 Se Damedieu n'en pense et la soe vertu,
 Kalles n'en partira si ara moult perdu ;
 Mainte jousté i ert faite et percié maint escu,
 Maint hauberc jaserant desmaillié et rumpu,
 Et maint gent corps sans ame, mainte teste sans bu.

« GANOR, che dist li mes, de Guion sui tornés.
 « En la vostre foi, sire, .I. petit m'entendez :
 « Ains qu'il soit esclarchi povés estre arrivés ;
 « A .II^m. chevaliers lanceron à lor trés.
 « Par le mien escient, tost i gaagnerés.
 — Si fet plet, dist Ganor, ne m'iert ja reprouvés
 « Que je par nuit m'en isse comme lerre prouvés ;
 « Le matinet à prime, quant soleil iert levés,
 « Que nous aron à terre nos chalans arrivés,
 « Si vestés les haubers et les elmez fremés,

« Et montez es chevax courans et abrievés,
 « Et pendés à vos cols les fors escus bouglés,
 « Et aiez en vos poins lez espiés noielés.
 « Kalles est moult preudons et fort roi couronnés,
 « Ains mès n'ot roi en France qui tant fust redoutés
 « Et si a maint preudomme en bataille matés;
 « Mès chi puet il bien perdre, si li est ajournés. »
 Et cil ont respondu : « Si com vous quemandés. »
 Hervieu le fix Macaire s'est par matin levés,
 Sanson et Amalgré a o soi apelés :
 « Seignors frans chevaliers, à moi en entendés :
 « Tout sui gari du bras où je fu ier navrés;
 « Pour perdre et pour conquerre fu li mont estorés;
 « Alés parler au roi, à reson le metés,
 « Qu'il me rende Ayglentine, s'est li ples devisez. »
 Et cil ont respondu : « Si com vous quemandés. »
 Mès pour noient en poise, ja n'iert il mariés.
 Le vallet de Nantueil ne s'est pas oubliés;
 A .iiii^m. chevaliers s'est par matin levés,
 Et fu moult richement desor Veiron armés.
 Lez portes sunt ouvertes, s'en ist tout abrivés;
 François veult estormir as loges et as trés.

LI vallez de Nantueil est issu du chastel,
 Et fu moult bien armés, tint l'escu en chantel.
 Ne porte pas ensengne, manche ne penonchel,
 Mez .i. espié fourbi, dont trenche le coutel.
 Cil de l'ost s'en issirent, tex i ot en fut bel;
 Il saillirent as armez bacheler et danzel,
 Enmi la prairie commenchent le chembel.

LE tornoi commencha devant lez paveillons.
 Lez pucelez s'en issent pour vèir lez barons;
 Plus en i ot de .xxx. as hermins pelichons.

Li rens fu assés larges, poi i ot de garchons.
 Atant es .i. vassal qui ot nom Salemons;
 Moult iert bon chevalier, sire fu des Bretons,
 Et ot en sa compengne .xxx^m. compengnons
 Armez d'aubers et d'elmes et d'escus à lions.
 Destriers ont de Chastele, auferrans et Gascons,
 Couvers de riches pailles et de vers siglatons,
 Et portent en lor lances ensengnez et penons,
 Manches pour tornoier et riches gonfanons.
 Aval parmi les près brochent à esperons,
 Moult firent de lor lances astelez et tronchons,
 Et d'une part et d'autre i ot vuit maint archons.
 As brans d'acier fourbis commencha la tenchons.
 Le vallet de Nantueil apela ses barons :
 « Seignors frans chevaliers, et quer nous en alons.
 « Chil voudront tournoier, esveilliez les avons;
 « Quant Ganor iert venu si recommencherons. »

Li vallez s'en torna, n'i lessa plus jouter,
 U chastel s'en entra, il et si bacheler.
 As serjans et as gueitez font les lichez fermer;
 Moult redoute Kallon qu'il ne[s] fache couper.
 Desous l'ombre d'un pin s'est alé desarmer,
 D'autre part s'en torna par la porte Guimer
 O lui .vii. chevaliers, n'en i vout plus mener.
 Ains ne fina li enfes, s'est venus à la mer;
 Iluec trouva l'estoire qui devoit arriver.
 Premier s'en ist Ganor et Aye o le vis cler;
 Et Gui les va beisier, qui moult les pot amer.

DAME Aye d'Avignon va beisier son enfant;
 Belement l'en apele, si li dist en riant :
 « Biau fix, ce dist la mere, com vous est couvenant ?
 « Li parent Guenelon vous vont moult ramposnant,

« Et vostre pere ochistrent, dont j'ai le cuer dolent.
 — Dame, dist li vallés, or le lessiés atant ;
 « Il le comperront chier, par le mien escient. »
 Li amirans du Coine est issu à plain champ,
 Entre lui et Sadoine, le hardi combatant,
 Et firent leur tref tendre en .i. pré verdoiant.
 Moult sunt bon chevalier, s'an Diu fussent créant.

« SIRE, dist li vallez, il m'en couvient aler ;
 « De chest riche secours vous weil moult mercier.
 « Or pensés du logier et de vous atourner.
 « Il n'a mès que .ii. lieuez de Nantueil à la mer,
 « Et demain, par sous l'aube, feitez vos gens armer ;
 « Feitez andeus mes freres de nouvel adouber :
 « Bien poent souffrir armes et baillier et porter. »
 Gui va beisier ses freres, qui moult lez pot amer,
 ' Seur .i. cheval monta qui legier fu d'ambler.

GUI s'en va à Nantueil, le hardi combatans.
 « Pour Dieu, sire Ganor, dist Aye la vaillans,
 « Or feites adouber ambedui vos enfans ;
 « Bien poent porter armes, moult sunt andui vaillans.
 « Vous metrez les haubers et les elmez luisans,
 « Les escus et les lancez et les destriers courans,
 « Et je metrai les pourprez, les pailez aufriquans,
 « Et le ver et le gris, dont je sui bien puissans. »
 Quant Richier l'entendi liés en fu et joians.

OR est venu Ganor et ses os arrivés,
 Et Richier et Antoine a andeus adoubés.
 Pour l'amour as enfans en a .c. conrées,
 Et donnéz lor armes et destriers sejournés.
 Dame Aye d'Avignon a ses fix regardez ;
 Andeus les apela, ses a beisié assés,
 Puis lor dist doucement : « Enfans, quel la ferés ?

« De vostre frere aidier comment enpenserés ?
— Dame, che dist Richier, pour noient en parlés ;
« Nous ne li faudron ja à jour de nos aés. »
Dist l'amirans du Coine : « Franschevaliers, montés,
« S'irommes lez François deffier à leur trés ;
« Jamez ne finerai ses i aroi trouvés. »

LI amirans du Coine et Antoine et Richiers
Se partirent de l'ost o .v^c. chevaliers ;
Il font porter lor armes et mener lor destriers.
Entresic'à Nantueil les maine .i. mesagiers.
Ens ne voudrent entrer, che fu grant foloiers ;
Chà dehors descendirent, desous .ii. oliviers.
D'autre part la cauchie en vindrent .vii. milliers
De la grant gent Kallon, de bachelers legiers,
Qui le tornoi desirènt ; pres est li commenchiens.
Li trés as damoiselez fu moult grant et pleniers.
Les puceles esgardent, qui lez corps ont legiers ;
Plus en i ot de .xxx. as bliaus entailliés.
Es ombres sunt aléez dessous les oliviers,
La karole commenchent, que les corps ont legiers.
Li amirans du Coine les ot moult volentiers.

LI amirans du Coine fu forment effrérés ;
Voit loges et aucubez et paveillons et trés,
Le tref as damoiseles encontre lui es prés.
La karole commenchent desous les pins ramés.
Li amirans en fu durement trespensés,
Et a dit à Antoine : « Sire compeins, véés !
« Qui chi ara le pris de bonne eure fu nés.
« Quer mandommes Guion, si li demanderez
« Se le jour qui fu pris du tournoi est outrés.
— Sire, ce dist Antoine, si com vous commandés. »
Entresic'à Guion en est li mes alés,
A .xxx. chevaliers i vint tout desarmez.

Ses frerez va beisier, moult les a desirés;

Belement les apele, ses a aresonnez :

« Seignors, où est ma mere et Ganor li senés ?

— Sire, che dist Antoine, aparmain les verrés.

— A foi, che a dit Gui, Dex en soit aorés !

— Sire, che dist Richier, est li jour trespasés

« Du tornoi qui fu pris et plevis et jurés ?

— Biau frere, ce dist Gui, ains est tout aprestés.

« Or manderon Kallon, qui est roi couronnez,

« Que il soit à demain garnis et conraés.

— Hé Dex ! ce dist Antoine, dame Sainte Marie !

« Cui puet estre chil très de si grant seignorie,

« Les puceles i ont la [karole] bastie ? »

Che dist Gui de Nantueil : « Là doit estre m'amie.

« Kalles la m'a tolue et fet grant felonnie,

« Et donnée à .i. autre, mès elle nel veut mie.

« Or doit fere sez noeches enmi la praerie ;

« S'il la prent à moillier, n'ai mès soing de ma vie. »

Dist l'amirans du Coine : « Or oi grant vilennie ;

« Onques mès si grant gent ne vi si assouplie.

« Nous sommez bacheler plain de chevalerie ;

« Pourron nous là passer à nul gué, sans navie ?

« Pour l'amour as puceles feroi chevalerie ;

« Ja i ferrai .c. coups de m'espée fourbie. »

Et dist Gui de Nantueil : « Couars soit ne l'otrie.

« SEIGNORS, ce a dit Gui, à Nantueil en irons,

« Là dedens le chastel moult bien nous armerons,

« As très et as heberges lez François assaudrons.

« Aussi fis je l'autrier à tout .M. compengnons ;

« Les alai estormir dedens leur paveillons.

« .i. cheval i conquis, plus vaut de .M. mangons ;

« Celui donroi Ganor quant as iex le verrons.

« Très bien les assaillon, ja merci n'en aions;
« Malement iert bailli cui nous aconsieurrans.
« Anuit feron lor vespres, demain commencherons;
« Vers le duc Amalgré ma foi aquiterons. »
Et cil ont respondu : « Ce me semble resons. »

LA riviere iert parfonde et grant fu li boiers;
Nul n'i povoit entrer sempres ne fust noiés.
Pour le riche secours qui li fu aprimés
U chastel s'en entrerent baus et joians et liés.
Il vestent les haubers, s'ont les hiaumez lachiés,
Et chaignent les espées au pont d'or entailliés,
Et montent es chevax auferrans et coursiefs;
De la ville s'en issent, es escus embuschiés,
Li amirans du Coine s'est à plain esloigniés.

LI amirans s'eslesse et sist seur .i. cheval
Moult par dut estre biaux, qu'il fu fix Bucifal,
Le destrier Alixandre, qui tant souffri de mal.
L'emperere de France est à son tref roial,
Et vit luire lez hiaumes à pierrez de cristal;
Tuit en sunt reluisant et li plain et li val.
Lors se corent armer et li bon et li mal;
Le jour ont commenchié .i. estour si mortal
Dont Amalgré li bruns fist .i. duel si coral.
Ayglentine la gente en enforce son bal,
Entre lui et Flandrine qui le cuer ot loial,
Pour ce que miex i fierent de Nantueil li vassal.

MOULT par fu grant la noise quant Gui est hors issus,
Quer li très Amalgré est à terre abatus.
Il i perdi .L. de tous ses meillors drus.
Li amirans du Coine ne fu mie esperdus;
Il le voudra bien fere quer de loing est venus.

Cui il consieut à coup mort est et confondus.
Ains mez si grant estour ne cuit qu'il fust véus;
Es prés desous Nantueil fu li tornoi tenus.

MOULT par fu grant la noise à l'estour commenchie.
Cil dedens furent bien .v^c. et .ii. millier;
Plus en avoit dehors, mès ne vouldrent cangier.
Qui la véist Antoine et son frere Richier,
E l'amirant du Coine et Sadoine le fier
Guenchir et trestorner et les rens encherquier!
Moult l'ont richement fet à lor lanchez brisier;
Quant il lez ont perduiez, prennent au caploier.
Méisme l'emperere se va appareillier
Et vestir son haubers et son elme lachier;
Sa compengnie d'armes ne puet nus hons prisier.
Ja voudra meitre es bours et forment damagier;
Mez ne soit pas encore le mortel encombrer.

KALLEZ s'en ist des loges et si riche baron,
Et porte seur sa lance .i. vermeil gonfanon.
Ne tint pas l'oriflambe ne le riche dragon :
Hervieu le perdi ier à la jouste Guion
Quant il fu abatu de Morel le Naymon.
Atant es vous armez lez parens Guenelon,
U premier chief devant Amalgré et Sanson.
Où qu'il voient le roi, si l'ont mis à raison :
« Sire, veci Hervieu qui se tient pour bricon
« Quant ne prent la pucele dont a éu le don.
« Ele aime le vallet, que de fi le set on;
« Si doute que ne voist à Nantueil à larron. »
Et respont l'empererez : « A Dieu benéichon,
« Demain l'espousera, ou ele weille ou non. »
Mez ne set pas encor la grant destruction
Qu'il verra de sa gent, demain, sans raenchon,

Quant Ganor iert venus et Aye d'Avignon.

LES compengnes ajoustent par lez prez verdoians,
 Et sunt bien adoubez desus les auferrans.
 Li tornois fu es lichez, par devant lez serjans;
 Qui devant eus cairra moult puet estre dolans:
 S'il est de cheus de l'ost n'en donroie mes gans
 Que l'ame ne s'en parte, se ch'iert uns amirans.
 Assez fet Gui joster ambedeus lez enfans;
 Li amirans du Coine et Sadoine li grans
 Li ont moult bien aidé à lor espiès trenchans.
 Quant il lez ont perdus, si retraient les brans,
 Et maintiennent le caple seur les hiaumez luisans.
 « Hé Dex l dist l'emperere, biau pere rois amans,
 « Qui sunt chil chevalier desor les auferrans?
 « Je connois bien Veiron, ch'est Gui le combatans;
 « Mès de chez autres sui durement merveillans
 « De quel terre sunt nés, preus lez voi et vaillans;
 « De bien fere en estour ne sunt pas recreans.»

KALLES vint à l'estour à moult riche compengne,
 Et sist seur .i. cheval couréor d'Alemaigne
 Qui plus couroit par monsque nus autre par plaigne.
 Li amirans du Coine sist seur .i. ver d'Espengne;
 A Aymon le Normant fist une joste estreingne,
 Que mort l'a abatu; fet a male barcaigne.
 Plus de .xx^m. serjans issirent de la plaigne,
 Fraite ont mainte sajete as François, par engaigne;
 Les chevax leur ochient, assés en i mehaigne.

MOULT fu grant li tornois, ja greignor ne verrés.
 Leur serjans lor ochient as quarriaus empennés;
 L'emperere de France en est grains et irés.
 Sanses et Amalgré et li grant parentés,

Gui de Nanteuil.

Chil lor coururent sus, lez frains abandonnez.
Li vallet de Nantueil fist que preus et senez :
Ses compengnons enmaine et rengiez et serrés,
Tost et isnelement est es liches entrés.
Kalles i vint pongnant et ses richiez barnés,
Et a dit à Guion : « Vassal, quel la ferés ?
« Tendrez vous cheste ville ou vous la me rendrés ?
« Demain prendrai vos liches et les mestrez fossés.
— Sire, che a dit Gui, tout en sui aprestés ;
« Ja pour tant que je vive es lichez n'enterrés,
« Par le mien escient, n'a force ne[s] prendrés.

« SIRE, ce a dit Gui, ne lerroi ne vous die,
« A demain est le jour de la chevalerie,
« Du grant tornoïement dont vostre ost est banie,
« Et li dus Amalgré en a sa foi plevie.
« Or penst de l'aquiter qu'ele ne soit mentie !
« Demain l'en semondrai par sous l'aube esclarchie.
— Tais glout, dist l'emperere, le corps Dieu t'audie !
« Demain iert espousée Aiglentine t'amie,
« Si la prendra Hervieu, qui bien l'a deservie,
« Par desous chest lorier, en cheste praerie.
« Il t'en semont as noeches, s'aras mauvese vie,
« Quer lors de maintenant iert la vile saisie ;
« S'à force te puis prendre, tu trairas courte vie.
— Hé Dex ! ce a dit Gui, dame Sainte Marie,
« Tante riche menache aroi je ja oïe !

— VASSAL, dist l'emperere, je te weil conjurer
« Par nom du créatour que Devon aorer,
« Qui sunt chil chevalier qui tant font à douter ?
— Sire, ce respont Gui, ja nel vous quier cheler,
« Ch'est l'amirans du Coine et Sadoine le ber.
« Andui sunt Sarrazin, mez moult font à loer,

« Venu sunt tornoier, Dex les en lest aler !
« Et chil [qui] sunt enfant, meschin et bacheler,
« Et si sunt fix ma mere, dame Aye o le vis cler ;
« Pour li se fist Ganor baptizier et lever.
« Venu me sunt aidier par la hautisme mer.
« Je weil le matin estre à m'amie espouser ;
« Je cuit Hervieu la teste et lez membrez couper.
— Hé glout, dist l'emperere, tant tu te puez vanter ! »

GUION s'en est torné, si lessa la tenchon ,
U chastel s'en entra et tuit si compengnon.
As trés et as heberges repeirent li baron.
L'emperere de France vint à son paveillon ,
Du hauberc se desarme et tint .i. syglaton.
Atant es vous errant Girondet, .i. garchon ,
Et venoit de Nantueil, mesagier fu Guion ;
Pour .i. prison raembre tramis li avoit on.
Il savoit bien françois, si apela Kallon :
« Entendés chà vers moi, gentil fix de baron :
« Certez, mar acointastes les parens Guenelon ,
« Quer Ganor est venus et Aye d'Avignon
« A plus de .c^m. hommes tout de leur region.
« Demain au jour verrés tant riche gonfanon ,
« Onques li dus Girart, chil qui tint Roussillon ,
« Ne vous en monstra tant entre li et Doon. »
Quant l'entent l'emperere si fronchi le guernon.

L'EMPERERE de France a fet par l'ost crier
Qu'à Guion sunt venu serjant et chevalier :
« Or pensés des chevax conréer et torchier ,
« Et des haubers lorer et des hiaumez froier ;
« A demain iert le jour du tournoi commenchie. »
Lié en furent Flamenc et François et Pouhier.
Gui en a apelé et Antoine et Richier

Et l'amirant du Coine et Sadoine le fier :

« Alez vous desarmer, s'aserron au mengier,

« Puis en istron là hors .i. estour commenchie.

« Desic'au tref m'amie me voudrai essayer ;

« Ains qu'il montent par l'ost la cuit .III. fois beisier. »

EL chastel et el bourc ont lor corps desarmés.

Les tablez furent mises, li mengier aprestez,

Li chevalier s'assistent belement, lés à lés.

Quant il orent mengié et ont béu assés,

Dist l'amirans du Coine : « Sire Gui, quer montés ;

« Moult pert à vostre affaire que par amors amés.

« Par Mahommet mon dieu, qui tous nous a formés ,

« Hons qui par amours aime doit estre desréés.

« Je ay mandé Ganor, li mes i est alés,

« Qu'il soit chi le matin quant soleil iert levés.

— Biau sire, che dist Gui, .v^e. mercis et grés. »

Il vestent les haubers, s'ont les hiaumez fermés ;

Encui sera Hervieu courouchiés et irés,

Sanses et Amalgré et li grant parentés.

FRANÇOIS sunt as heberges et Naymez li chanus ;

Tex i a qui moult poise du secours qu'est venus.

Li trés as damoiseles fu en .i. pré tendus ;

Plus en i a de .xxx. qui ont biaux vestus,

La karole commencent desor le pin ramus.

A .xxx. chevaliers s'en est Gui hors issus ;

Il lessent aval courre parmi lez prés herbus ;

Desic'as damoiselez n'i ot resne tenus.

« Hé ! Dex, ce dist Flandrine, biau pere de là sus,

« Hé ! Dex, ce dist Flandrine, tu fes pour nous vertus ;

« Chen sunt li chevalier qu'avon hui tant véus

« Maintenir tant l'estour as brans d'acier moulus.

« Ditez moi, Ayglentine, le quel est vostre drus. »

Li amirans du Coine est à pié descendus,
Il et Gui de Nantueil, sez amis et ses drus.

GUI saisist Ayglentine, entre ses bras la prent,
Et ele embrache lui par les flans doucement;
Moult fu boen la pucele quant ele armé le sent.
Et l'amirant du Coine prist Flandrine ensemment.
La karole ont lessie, les autres tornent s'ent;
Ens u tref s'en entrerent tost et isnelement.
L'amirans et Flandrine sunt ja au parlement.
« Bele, dist l'amirans, qui sunt vostre parent? »
La pucele respont bel et courtoisement :
« Mes peres fu Raimbaus le Frison, voirement;
« Moult par puet estre liés chil qui m'amor atent.
Guion dist Ayglentine : « Bele, venés vous ent.
— Sire, dist Ayglentine, pour Dieu, alés vous ent.
« Hervieu me fet guetier et trestuit si parent;
« Il n'est onques nulle eure n'en i ait plus de .C. »

FLANDRINE l'amirant commenche à esgarder;
Moult le vit bel et gent, si le prist à amer :
« Sire, d'ont estez vous, moult feites à loer?
— Dame, ce dist Grandoine, moult feites à amer;
« Amirans sui du Coine, d'outre la Rouge mer,
« Venu sui tornoier pour mon corps deporter.
« Donnés moi vostre amour, moult feitez à loer.
— Sire, dist la pucele, ne vous quier refuser. »
Li parent Guenelon sunt assis au disner;
« Parmi la prairie commencent à garder,
Virent lui e les hiaumes dont li cercle sunt cler.
Dist Hervieu du Lion : « Barons, or du monter !
« Chil vassaus est venus à m'amie parler;
« Volentiers l'enmerra, s'il en puet retorner. »
Plus de .M. et .v^c. se courent aprester.
Dex garisse Guion, or i puet trop ester !

Li dui baron monterent, chascun beise s'amie,
Hardi comme lion, plein de chevalerie.
Se l'amirans créust u fix Sainte Marie,
N'eüst tel chevalier jusqu'as pors de Hongrie.
Sansez vint tout premier, moult est courte sa vie.
Li amirans guenchist le destrier de Nubie,
Grant coup li a donné seur la targe flourie,
L'escu li a percié, la broigne dessartie,
Parmi le gros du cuer son gonfanon li guie
Que mort l'a abatu enmi la prairie.
Chil ne fera jamès traïson en sa vie.
Gui en ra .iii. ochis à l'espée fourbie;
Belement s'en torna, ses compengnuns en guie.
Il s'en vont les galos parmi la prairie;
As trés et as heberges refu lor estormie.

L'OST se fu estormie et deriere et devant.
N'i a cheli des .xxx. n'ait bon cheval courant;
De tornoier n'ont cure, si s'en tornent atant.
Ne porteront mès armes devant l'aube apparant
Qu'il aront le secours de Ganor le vaillant.
Hervieu et Amalgré vont grant duel demenant,
Et li autre baron se vont moult esmaïant,
Et l'emperere plore pour l'amour de l'enfant.
A .i. gaste moustier l'ont enterré atant;
L'en n'en féist pas plus s'il fust fix l'amirant.

A un gaste moustier ont Sanson enterré.
L'emperere de France repaira à son tré;
Escarguetier se fet tant qu'il fu ajourné.
Ganor ne si baron ne sunt mie oublié:
Il font les seles meitre, par matin sunt levé,
Et tuit lor escuier ont lor hernois troussé.
Entresic'à Nantueil n'i ot resne tiré.

Et Gui et l'amirans en sunt encontre alé.
 Gui demande Morel, on li a amené,
 Ganor le presenta et si li a donné.
 Pour amour de Guion l'a le roi moult amé.
 U castel et u bourc sunt li baron entré;
 Quant il n'i en puet plus, si sunt outre passés,
 Belement se rengierent, es liches sunt entré.
 Moult iert grant la compengne quant seront assemblé.
 Et cil de l'ost les voient, moult en sunt effréé.

DAME Aye d'Avignon est u palès entrée;
 Bien en doit estre dame quant ele en fu douée
 Au temps le duc Garnier, quant il l'ot espousée.
 Du baron li remembre, s'a la couleur muée,
 Elle ploie des iex, à terre chiet pasmée.
 Par une des fenestrez a sa teste boutée
 Vers la grant ost Kallon, qui si est effraée;
 Vit les chevax couvrir et courre par la prée.
 Encui verra estour, ains qu'il soit l'avesprée,
 Onques ne vit si riche puis l'eure qu'el fu née.
 Ganor est deschendu de la mule afeutrée,
 Vestu a le hauberc, et l'ermine endossée;
 La coife seur le chief, la ventaille fermée,
 D'un hiaume à .xv. las a bien sa teste armée,
 Et a pris .i. espié et la targe listée.
 Le jour est esclarchi, bele est la matinée.
 Hé Dex! tante riche arme i ot le jour monstrée
 Qui puis en fu-sanglente sous Nantueil en la prée!

BELE est la matinée, le soleil est levés.
 Grant chose est de Kallon quant il [est] adoubés;
 Il ot bien .c^m. hommez que il ot amenés.
 Sez hommes apela et ses prinches chasés:
 « Or i parra, seignors, comment vous le ferés, .. »

« De ma honte vengier comment enpenserez.
« Vechi vostre chastel as loges et as très;
« Refichiés vos pessons et vos cordes tendés :
« Ch'est moult grant fortereiche, se mestier en avés. »
Il a dit à Hervieu : « Estes vous aprestez ?
« Venés ent au moustier, vostre femme espousés. »
Et chil a respondu : « Si com vous commandés. »
Vers le tref as pucelez s'en est li rois alés;
Il y maine .i. evesque ensemble o .ii. abbés,
Mès pour noient le fet, ja nen iert mariés.
Je cuit n'iert espousée s'i ara cops donnés,
Chevaliers abatus et senglans et navrés.
Le vallet de Nantueil ne s'est pas oublés,
O .iiii^e. chevaliers est u cheval montez;
Les portes sunt ouvertes, s'en ist tout abrivés.
As noches Ayglentine ara cops ja donnés.

Li amirans du Coine ne fu mie esperdus,
Il et Gui de Nantueil, ses amis et ses drus.
Ayglentine et Flandrine lor ont mandé salus.
Et Richier et Antoine, chascun est hors issus
A tout .xv^m. hommes as vers elmez agus.
Il lessent aval courre parmi les prés herbus;
Bien les ont escriez et durement ferus.
« Sainte Marie dame l dit Kalles li chanus,
« Je cuit li espouser sera moult chier vendus;
« Ne sera huimès clers ne prestre revestus. »

Li tornoï commencha devant les paveillons;
Les puceles s'en issent pour véir les barons.
L'amirans point et broche et fiert des esperons,
Et a fet une jousté à Hervieu du Lions.
Grans cops se vont donner par desor lez blasons;
De lor lances ont fet asteles et tronchons.

Bien se tindrent andui, remés sunt es archons.
 Ganor dist à ses hommez : « Barons, quel la ferons ?
 « Isson nous ent là hors avec nos compengnons ;
 « Se Dex plect, le matin tous les desconfïrons.
 Il montent es chevax auferrans et gascons,
 Couvers de richez pailles et de biaux syglatons,
 Et portent seur lor lances enseignez et penons.
 Dame Aye les seigna de Dieu et de ses nons.

GANOR ist de Nantueil, il et sa compengnie ;
 Dame Aye les seigna du fix Sainte Marie.
 Chà dehors s'arestèrent en une praerie.
 De chen a fet Ganor moult très grant courtoisie,
 Ses compengnons atent, de bien fere lor prie.
 Et l'amirant du Coine de noient ne s'oublie,
 .VII. joustes i ot feites pour l'amour de s'amie.
 Elle le voit as iex, s'en a moult bonne vie.
 Antoine point et broche, s'a la hanste brandie,
 Et a fet une joute à Basin d'Ivoire ;
 Parmi toutes les armes le fer u corps li guie,
 Que mort l'a abatu, et l'enfes si s'escrie :
 « Mar avés nostre terre pour Hervieu envaïe. »

GANOR ist de Nantueil, le hardi combatans,
 Et ot en sa compengne .xx^m. elmes luisans ;
 Assés i ot ensengnez et gonfanons pendans.
 Après soi fet issir .xxx^m. serjans,
 Puis se met en l'estour pour aidier ses enfans.
 Mar le vîrent venir, tous les fera fuïans.

KALLES en apela et Naymon et Ogier :
 « Pour Dieul conseilliés moi, nobile chevalier.
 « Il ont fet lor serjans et jouter et rengier,
 « Si nous voudront encui desconfire et cachier.

« Dex! d'ont vient si grant gent com voi làchevauchier?
 « De tant heaumez luisant se puet on esmaier.
 « Chertes, mar acointai chest cuvert pautonnier,
 « D'entrer en autrui terre pour venir ostoier;
 « Or y verroi mez hommes ocirre et detrenchier
 « Que je ne lor pourrai secourre ne aidier. »
 Kalles plora des iex, moult pesa à Ogier.

« SIRE, ce dist dus Naymez, s'il vous plestescouster,
 « Pour quoi querés conseil quant croire nel voulés?
 « Je sai à ensient que assés i perdrés.
 « Maintenés vos barons au miex que vous pourrez;
 « Comment que li plet aut, n'en weil estre blasmés.»
 Le tornoï fu moult grant et li rens assés lés;
 A plus de .c^m. hommes i vint Kalles armés.
 Il leur coururent sus, les frains abandonnés;
 Plus en ont mort de .c. et si les ont outrés.
 Ganor vint à l'estour, ne s'est pas oublés,
 Les fuians encontra, ses a reconfortés.

MOULT fu bon chevalier Ganor li arrabis.
 Les fuians encontra, sunt les chevax genchis;
 Chil leur coururent seure qui ont les cuers hardis.
 Là comenche .i. estour et .i. abatéis,
 Et d'une part et d'autre et la noise et li cris;
 De trois lieues loins les a l'en bien oïs.
 Ganor vint à l'estour, ne fu mie esbahis,
 Richement fu armé d'un bon hauberc treslis;
 Va jouser à Girart le conte de Saint Lis.
 Par arme qu'il éust ne pot estre garis;
 Et la lance et l'ensengne li a bouté u pis,
 Mort l'abat du cheval qui ot à non Floris.
 Quant le voient François, n'i ot ne gieu ne ris.
 « Sainte Marie dame l dist Kalles le flouris,

« En cheste praerie fu je ja desconfis!
 « Garissiez moi mon corps que il n'i soit honnis;
 « Forment redout Guion quer trop est postéis. »

GANOR vint à l'estour et si riche baron,
 Armés d'aubers et d'elme et d'escu à lion.
 Atant es vous poignant et Ogier et Naymon.
 A merveille lor poise de lor seignor Kallon;
 Plus de .VII. en ont mors qui gisent u sablon.
 Et l'amirans du Coine a escrié Guion :
 « Compeins, que faites vous? quer poigniés à bandon.»
 Si fist il tout armés, et si sist seur Veiron,
 Et a fet une jousté à Hervieu du Lion;
 Richement l'a feru très parmi le blason.
 Li escu de son col ne li vaut .I. bouton;
 Parmi le corps li met de la lance .I. tronchon
 Que mort l'a abatu du bon cheval gascon.
 Par contraire l'apele, si l'a mis à reson :
 « Hervieu, tenés m'amie, je vous en fes le don;
 « Demain l'espouserés à tesmoi[n]g de Kallon.
 « Mez menti i avés très parmi le guernon. »

MOULT fu grant li tornois sous Nantueil, en la prée.
 Il l'ont tant demené que nonne fu sonnée;
 Maint coup i ot feru et de lance et d'espée.
 Hervieu gist à la tere senglant, gueute baée;
 Jamès nen iert par lui Ayglentine espousée,
 Ains l'aura li vallés de cui ele iert amée,
 Et l'amirant du Coine, Flandrine la senée;
 S'il la prent à moillier bien sera mariée.
 Antoine point et broche toute une randonée,
 Va ferir. Amalgré seur la targe dorée.
 Que il li a du col et partie et sevrée.
 Parmi le gros du cuer est la lance passée

Que mort l'a abatu de la sele dorée.

Quant Ganor voit sez fix, merveilles li agrée.

QUANT Ganor voit ses fix et Antoine et Richier,
Merveillez li agrée qu'il sunt bon chevalier.

Il a fet ses batailles plus pres d'eus aprochier,

Si a fet ses serjans et serrer et rengier;

Maint quarrel i ont trait et sajetes d'acier.

François se commencierent forment à esmaier;

De l'estour s'en tornerent Alemant et Bavier,

Et Pouhier et Flamenc et Brebanchon li fier.

Gui en a apelé et Antoine et Richier :

« Pour Dieu ! or du bien fere, nobile chevalier !

« Entresiques as loges ne finon de cachier. »

Onques puis ne fu povres qui là vout gaaingnier.

Jusqu'as trés as puceles ne voudrent atargier;

Gui trouva Ayglentine desous .i. olivier,

Par le poing l'a seisie, armé la vout beisier.

Et l'amirans du Coine prist Flandrine au vis fier.

Chascun leva la soe sus le col du destrier.

A Nantueil s'en repeirent li vaillant chevalier.

A Nantueil s'en entra la grant chevalerie.

D'autre part la cauchie, enmi la praerie,

Se fu logié Ganor et dame Aye s'amie.

Et Gui et l'amirans orent moult bonne vie :

En Nantueil sunt entré, chascun porte s'amie.

Dame Aye d'Avignon a fet grant courtoisie :

Les degrez avala, s'a chascune saisie,

U palès les mena, ové soi les en guie;

N'i a chele des .ii. ne soit moult bien servie.

Kalles fu moult dolent, quoi que nus hons en die;

Il apela Naymon à la barbe flourie :

« Conseilliés [moi], pour Dieu, le fix Sainte Marie !

« Ma nieche en ont portée, ne sai s'il l'ont honnie ;
 « Se atendon demain jusqu'à l'aube esclarchie,
 « Jamez ne renterron en France la garnie.

— EN la moie foi, sire, che dist Naymez le ber,
 « N'a si sage homme u monde conseil vous puist donner.
 « Qui veult prince de terre destruire ne mater,
 « Desconfire en bataille ne sa terre gaster,
 « Ne doit pas contre lui nul estour affier ;
 « Mez ses os assembler et seur lui chevauchier.
 « N'i a autre conseil fors que de l'acorder.
 « Or mandés le vallet qu'à vous viengne parler,
 « Si i viengne Ganor et Aye o le vis cler ;
 « Otroiez li s'amie, soiés à l'espouser,
 « De vous tiengne Gascoigne si que l'i voient si per.
 — Hé Dex ! dist l'emperere, qui m'i pourra aler ?
 — Sire, che dist dus Naymes, je me vois aprestier.
 — Or alez dont, [dist] Kalles, Dex penst du retorner !
 « Je cherqueroi les mors, ses feroi enterrer. »

NAYMEZ i a mené le bon danois Ogier.
 Il ne vont mie seul à Nantueil chevauchier ;
 Entr'euls .ii. n'i inenerent c'un tot seul escuier.
 Entresic'à Nantueil ne voudrent atargier,
 Et trouverent Guion en son palès plenier,
 Le riche roi Ganor et Aye sa moillier,
 Et l'amirant du Coine, et Antoine, et Richier.
 Quant Gui voit les mesages, ses courut embrachier :
 « Seignors, venés laver, s'aserron au mangier.
 — Sire, ce dist dus Naymes, nous sommes mesager :
 « Ja vous mande le roi qui France a à baillier
 « Qu'à lui veigniés parler desous chel olivier,
 « Et si i viengne Ganor et Aye sa moillier.
 — Sire, ce dist Guion, je m'en weil conseillier.

— Conseil, che dist Ganor, n'i aroit nul mestier;
 « S'il vous osent conduire, pensés de l'exploitier.
 — Oïl, che dist dus Naymes, s'estiès .iii. millier.
 « D'un riche guerredon vous voudroie prier,
 « Que me rendez Morel qui tant fet à proisier;
 « Longuement l'ai éu, si l'avoie moult chier.
 — Par foi, che dist Ganor, ja véer nel vous quier.»
 Il l'a fet amener et à Naymon baillier,
 Et il ne[l] rendist mie pour le tresor Gaifier.

LE vallet est montez, il et si compengnon,
 Et issent de Nantueil à coite d'esperon.
 Ogier et li dus Naymes envoient à Kallon
 Que il s'en isse hors et si riche baron.
 Si fist il tout armé seur .i. cheval gascon.
 Li parlemens assemble chà dehors u sablon;
 L'emperere de France les a mis à reson:
 « Qu'avez-fet de ma nieche, fille fu au Frison? »
 Dist l'amirans du Coine: « Je l'ai en ma prison;
 « Se vous la me donnez, je guerpiroi Mahon.
 « Amirans sui du Coiné, bien ai ma garison. »
 Et respont l'emperere: « A Dieu benéichon!
 « Et la bele Ayglentine otroie je à Guion;
 « De moi tiengne Gascoigne et l'onneur environ.
 — Vostre merci, biau sire, dist Aye d'Avignon.
 « Ja l'engendra Garnier le preus, le fix Doon,
 « Que tu féis nourrir petit en ta meson.
 « Longuement te servi du roial gonfanon;
 « En traison l'ochistrent li parent Guenelon. »
 Dame [Aye] li beisa la bouche et le menton,
 Doucement le mercie de Dieu et de sou non.

CHELE nuit le lessierent desic'à l'ajournée
 Qu'il ont toute la pes pourquise et pourparlée,

Et l'eve benéite presegnie et sacrée,
 Et l'amirant du Coine crestienté donnée,
 Et toute sa mesnie aussi crestiennée;
 Et qui chen ne vout fere, s'ot la teste coupée.
 Voiant le roi de France a sa nieche espousée,
 Et Gui prist Ayglentine que tant avoit amée.
 Grans nochez i ont faites sous Nantueil en la prée;
 Ensemble ont sejoiné, moult lor plect et agréé.
 Ses freres beisa Gui, mainte lerne a plourée.
 Dame Aye d'Avignon chiet à terre pasmée,
 Et Ganor l'en redreiche, si l'a reconfortée.
 La mesnie Ganor s'en est en mer entrée;
 Il ont drechié lor sigle et la voile levée.
 Et chascun des barons s'en va en sa contrée;
 De cheus qui mors i sunt est il chose passée.
 Kalles vint à Paris en la soe contrée;
 Moult maudit les traîtres qui cheste oevre ont brassée,
 Et l'ame de Hervieu qui gist gueule baée,
 Sanses et Amalgré qui en ont lor soudée.

Sachiez que chi endroit est la canchon finée.
 Dex vous garisse tous qui l'avez escoutée,
 Par si que moi n'oublit qui la vous ai chantée !

EXPLICIT LE ROMANS DE GUI DE NANTUEIL.







NOTES ET VARIANTES

a désigne le manuscrit de Montpellier.

b désigne le manuscrit de Venise.

P. 1, v. 1 :

Oï avez de Aye la bele d'Avignon.

Manuscrit : *Oï avez de dame Aye*, qui nous paraît une leçon inadmissible, parce que *oï*, d'*auditus*, n'y compterait que pour une syllabe. *Dame Aye* est comme une expression consacrée, et de là sans doute l'erreur du copiste. On a fait remarquer ailleurs que le premier vers de *Gui de Nanteuil*, qui se trouve à la fin du manuscrit d'*Aye d'Avignon*, s'y lit sous cette forme bien plus correcte :

Oy avez d'Ayen la bele d'Avignon,

leçon qu'on n'a pas jugé à propos d'admettre ici, parce que le manuscrit de Montpellier semble ne pas connaître cette forme du régime *Ayen*, et que, dans le cas où la mesure demanderait d'*Ayen*, en deux syllabes, il donne toujours *de Aye*, ce qui fait le même compte.

P. 5, v. 12 : [Ganor] *si sist joustè Aye. a : Garnier*, faute évidente. ❖

P. 6, v. 11 : *Maine moult bele [vi]e. a : aye*, dis-
Gui de Nanteuil.

traction du copiste, causée par le nom d'Aye d'Avignon. *b* :

Le vaslet de Nantoil moine molt belle vie.

P. 10, v. 1 : *Ja en aurez bataille. a* : la bataille, ce qui fausse le vers.

P. 14, v. 2 : *Sansez et Amalgré. a* : *Almagré*.

P. 14, v. 30 :

Moult par out la meison li ostes atornée.

Nous corrigeons ainsi, pour rétablir la mesure, e vers du manuscrit, où on lit :

Moult par out li ostes la meison atornée.

P. 23, v. 21 :

Quant il orent [béu], Amalgré a parlé.

a : quant il orent parlé.

P. 23, v. 24 :

D'un encrismé felon ont li mont estoré.

Cette leçon nous paraît altérée. Il faudrait, selon nous, *out le mont estoré*, c'est-à-dire : *Hardré (en lui donnant le jour) a mis au monde un misérable*.

P. 24, v. 23-5. Ces vers sont cités par Fauchet (*Recueil de l'origine de la poésie françoise*, 1581, p. 113) d'après un manuscrit aujourd'hui perdu, dont la leçon était un peu différente de la nôtre :

Diables soit avoir, al malfé le comment

Que tant fort le convoient li petit et li grant

Encore en trahira li pere son enfant.

P. 26, v. 17 :

De la mort de mon [frere]. a : de mon oncle.

C'est au vers suivant qu'oncle est à sa place. Il s'agit ici d'Hernaut, frère d'Eglantine, tué à Roncevaux par suite de la trahison de Ganelon. Voy. p. 25, v. 23 et 24.

P. 27, v. 13 : *Or cuide par sa lobe. a : cuident*, pluriel que rejette le sens.

P. 28, v. 25 : *El vergië lez embuschent. a : es vergiës*, leçon qui ne peut s'accorder avec le vers suivant :

Il fu et grans et largez et foillus et ramez.

P. 29, v. 1 : *Ta[nt] avons fet. a : Ta.*

P. 30, v. 6 :

Et dist entre ses dens : « Par Dieu ja ne l'arai. »

Le sens est évidemment : « Vous ne l'aurez pas », et la leçon primitive était sans doute *arez*. C'est pour rendre la rime aussi exacte à l'œil qu'elle l'est à l'oreille que le copiste aura écrit *arai*.

P. 31, v. 6 : *Que [Ganor]. a : Garnier*, répétition de la faute déjà relevée, p. 5, v. 12.

P. 32, v. 18 :

Il a moult grant fianche en Hanston et Ogier.

Ogier, le bon Danois, le loyal conseiller de Charlemagne, figure singulièrement ici, d'autant plus que le compagnon de Hanston ou Haston était précédemment Garin (voy. p. 28, v. 27). C'est la rime qui a compromis Ogier en si mauvaise compagnie, ici comme plus loin, p. 25, v. 17.

P. 34, v. 15 : *Hervieu ot la [b parole]. a : pucele*, leçon inadmissible, puisque c'est le valet de Nanteuil qui vient de parler.

P. 36, v. 12 :

Estez vous la bataille de .vii^x. et [de .C.]

a : et .v^c., faute évidente, car on a vu précédemment que les traîtres n'étaient qu'au nombre de cent (voy. p. 31, v. 19, et p. 35, v. 31).

P. 43, v. 10 : *Amis, quer me baisiës*. Cette petite scène paraît avoir plu singulièrement aux trouvères, car on la retrouve presque mot pour mot dans *Fierabras* (texte français, v. 3223-6).

P. 46, v. 7 : S[e] *Damedieu n'en pense. a : sa.*

P. 49, v. 8 : Ici s'ouvre, dans le manuscrit de Montpellier, une lacune qui s'étend jusqu'au vers 27 de la page 52, et que nous avons comblée, comme il est dit dans la préface, à l'aide du texte de Venise restitué. Après ce vers :

Ains qu'il viengne à Estampe iert son cheval lassés,
lequel se trouve dans les deux manuscrits, celui de Montpellier continue ainsi (fol. 148, r^o. col. 2) :

*Les planches sunt ostées et le pont destravés.
Le mes vint à Hervieu, si li a tout contés,
Que Gui est à Moret, en la mestre fertés.
Et quant Hervieu l'entent, ains mès ne fu si liés ;
A Kallemaine en vint, si li a tout contés.
« Or tost, dit Kallemaines, feitez, si vous armés ;
« Jamès ne finerai, si l'arai atrapés. »
Kalles vint à la rive, iluec s'est arivés. Etc.*

C'est donc par les 7 vers en italiques que le manuscrit de Montpellier remplace les 116 vers que nous empruntons au manuscrit de Venise. Le premier paraît être le même que celui de *b* :

Le pont ont frait et les planches ostenz.

Quant aux autres, on ne les retrouve pas dans le texte vénitien. Ce qui explique l'erreur du copiste du manuscrit *a*, c'est que la tirade où commence la lacune et celle où elle se termine sont toutes deux en *cz*.

Voici le passage du manuscrit de Venise d'où nous avons tiré ce qui manquait à celui de Montpellier. Les vers en italique sont ceux que nous avons intercalés dans notre texte.

« NAIMES, ce dit li roi, je sui forment irez ;
« Ne faites que pros que me contrailiez,
« Car de vos deust estre mantenus et aidiez.
— Sire, ce dit Hervi, atant le vos lasiez ;
« Se vos me volez croire, ja serez consoliez :
« Or tornons a Stampes, car ce est vetre fiez.

« La ville est tote vetre, Des en soit graciez !
 « A nuit sojornez e serez asiez ;
 « Ançois que vos soiez levez ne calciez,
 « Por men esient erent li mes reпарiez
 « Que vos sauroie dire o G. est albergiez ;
 « Pois traiez apres lui, tost les desconfirez.
 « Mielz en voi estre mort que non soie vengiez
 « E lors prisons resdes qu'il enmoine ligiez ;
 « S'il enporta Aigl., ja mais non serai liez. »

LI plait reman ensi cum il l'a divisez :
 Carles vint a Stampes e son riche linez.
 Cel i a cui en poisse que G. se n'e escampe.
 Il s'en va a senestre, en Samois est entrez ;
 Illuec herberja Charle, mult est laissez,
 Per amor de s'amie dont il mult fu penez.
 Hernaut d'Ageneis n'est mie arest,
 Bien garda ses prisons c'um li ot comadez ;
 Quatre xx. civaler en ai a sei menez.
 Venuz est a Moret, si est oltre pasez.
 Tote nuit cevacha, en un bois est entrez ;
 Un petit davant l'aube descendi en un prez.
 Les civals passeent l'erbe, mais G. est herbergiez.
 Les messages Hervi les a toz espiez.
 A l'ostel vont descendre, lors cors ont aeissiez.
 Quant fu repose, s'est li glot remontez ;
 Ainz qu'il veigne à Estampes ert sis cival lassiez.
Amdos les esperons li a fet privez
Toz en aura specie li flanz e li costez.
Hervi ui li affaires de cief en cief contez.
Sansons et Amalgis a amdos apelez.

« SIGNOR, ce dist Hervi, levez de maintenant,
 « Faites metre vos selles tost e issinellament ;
 « Demain, ainz hore none, vos cuil fere un presant :
 « Je vos rendrai G. mort o pris e sanglant.
 — E! Dex, dist Amalgins, pere, consiliez m'ant !
 « Mon enfant m'a mort dont ay lo cor dolant. »

*Il escrient lor selles, e li rois l'intant ;
 A son hostel se leve e calce isnellemant.
 Atant evus Hervi qui li dit coitemant :
 « Quant G. est en Samois il ne dota niant. »
 L'impere l'intent a palefroï se part,
 E issirent d'Estampes maint comunalment.
 Dex garischa G. per son comandament !
 Malamant ert bailez si li roi lo sorprant :
 Il n'istra de prixons trestuit son vivant.*

*Li emperere civalza a la barba florie ;
 Dex .M. civaler a en sa compagnie.
 Sansons et Amalgins et Hervi toz les guie.
 Un bon cival donerent maintenant a le spie.
 Trois leues civalcerent a la lune serie ;
 Ainz qu'il voient le quatre est bien l'aube sclarie.
 Per devant Monterin en une prairie,
 La s'enbusca le rois e sa compagnie.*

*Li jors s'est esbaudiz, belle est la maitinee,
 Li seloil est levez qui abat la rosee.
 Çoanate e Martine ont lor dame leve,
 Cum per cevalcer l'ont molt bien adornee.
 E li cuens de Calon l'a celle nuit gardee
 E Tibald d'Aspremont cum il l'a comandee.
 La masnee a li vaslet est trop aseguree ;
 Tres devant or deuit estre oltre Seigne passee,
 Or s'en ist de la ville bellamen arotee.
 D'iloques al gue n'a mais que une loee.
 Gui sa fist Aigl. per la reene doree.
 « Belle, dist li vasles, bonora fustes nee ;
 « Se porter vos en pois en la mee contree,
 « Al castel de Nantoil serez exposee.
 — Sire, dist la pulcelle, forment sui esgaree,
 « Anuit sonjai un senje don molt sui effree
 « C'uns lions m'emportoit, une beste desvee ;
 « Vos n'i feriez tant de lace ne d'espee
 « Que vo l'enpieriesiez valant une dinoree ;*

« Carle me delivra a la barbe meslee.
 « De ce m'ala molt bien, ainc na fu sa privee :
 « Vos me reconquistes soz Nantoil en la pree ;
 « A vos me resemlai tote reconfortee.
 « Or vos done Damnidex aver longhe duree ! »
 E respont li vasles : « Ne dotez, belle nee,
 « El roi del cel est tost qui fist herbe et rosee. »
 Aigl. cevalze une mulle afeltree,
 De frein e de lerain fut mult ben acesmee.
 E Gui sist sor Varon que molt por li agree ;
 Il n'i a meilors destrers jusqu'en la mer batee.

Li vaslet de Nantoil est issu de Samois ;
 Tibaut apella d'Aspremont, lo cortois :
 « Que avez fait d'Ernaut lo baron d'Ageneis ?
 — Il garde les prisons, dist Ayme lo cortois.
 « Biens est de cest pais dans Estiens de Blois ;
 « Les capirons el cie f en menerait tuit trois.
 « Passez a Morot, unques n'i ot de fois. »
 E Gui vera tel cose dont il ert irois :
 En la foreste perfonde s'est enbuschiez li rois,
 Sansons et Amalgins qui sunt de puite lois,
 Ses gent faitez armer des osberc saracinois.
 Li compaignes Guion civaicent palafrois,
 E dist G. de Nantoil : « Je redot molt Franzois ;
 « Car vestes les aubers par desoz loz frois,
 « E ciegniez vos espees as brant saracinois,
 « E montent as civaus arabi que panois.
 « Si auros passe Seigne je ne vos siura li rois. »
 Il s'armerent tuit, si farent que cortois.

Li compaignon G. ont les esberz vestuz,
 E cignet les espees, lacent l'elme auguz,
 E sistrent as destres auferant arenuz ;
 Les lances portent droite, amont les fer aguz.
 Hervi sist a cival si est sore coruz ;
 Sanson et Amalgins i ont molt de lor druz.
 Tibaut fu as primes qui n'est mie esperduz ;

*A l'abaisier des lances les ay bien receuuz,
 Alors meitent el cors e les forces e les fust.
 Dex en garisca Guion e le soe vertuz!
 Encui fera tel perze dont il ert irascuz.*

*Li compaignon G. que sunt al comenzer
 Molt l'ont faite richement as lances baisier.
 La peuses vedir un estor comenzer si plener,
 Tant fort escu troer, maint hauberc desmailier,
 L'un mort sor l'autre cair e trabucer!
 Mervoillose aventure avint al filz Garner,
 Dex nel velt escremir d'un mortel engombrer :
 Il perdi Aigl.; de duel cuide'enrager.
 Hervi la mene ariere per les renes d'ormer.
 Tibaut sist sor Ferant, si apella Anzeller,
 E Gui sor Varon qu'il nel velt cangier.
 Plus furent de .vii^c. quant vint al comenzer.
 Ne faissent tel noise .iiii^c. carpeter,
 Qui traſtuit carpentassent por castel redrizer,
 Cum il font des espees sor les aumes d'acier.*

*MOLT fu grat li estors e duit la chachie,
 Gui a reccuu mult dolors damaje.
 Li vaslet tent la spee, lo fort escu enbraze,
 De joste lui Tibaut qui n'a soigne de menace ;
 E li cuens de Calon devant lui fa grant plaze :
 Plus de .c. en ont mort delez un eboscoze (1).
 De rescure Aigl. n'i a mais que il faze.*

*MULT fu grant li estors desoz Morel es prez.
 Gui n'ot mais que .vii^c. des civaler armez ;
 De cels que mort i laisse est li vaslet irez.
 Plus de .c. en ont mort, si sunt oltre passez.
 Quant il furent tuit oltre, si ot fet que sencez :*

1. Nous avons restitué : *delez* une *boscage*. Il est vrai que *boschage* ou *boscage* est d'ordinaire masculin ; mais il a pu, à raison de sa finale, prendre le genre féminin. Peut-être aussi faut-il lire : un *emboscage*.

*Les pont ot frait et les planches ostez.
 Sanson et Amalgins e li grant parentez
 Merveillos dol demeincant quant G. est scampez.
 Charles vit la rivere, illuc est arester,
 E Gui d'autre part, sor l'arzon apoier.
 Illec fo la parole e li plait diviser
 Dont maint home fu mort sanglant e navrer.*

(Bibl. de S. Marc, manuscrit français, X, CIV, 6, fol. 35 v^o à 37 r^o.)

P. 53, v. 28 :

Dist li dus [Amalgré] : « Je m'en abastiroie. »

Le manuscrit *a* ne donne pas le nom d'Amalgré, qu'il faut rétablir pour le sens et pour la mesure. C'est bien d'Amalgré, et non d'Hervieu, qu'il s'agit ici, comme le prouvent ces vers qu'on lit plus loin (p. 82) :

*A demain est le jour de la chevalerie,
 Du grant tornoiement dont vostre ost est banie,
 Et li dus Amalgré en a sa foi plevie.
 Or penst de l'aquiter qu'ele ne soit mentie !*

et encore (p. 79) :

Vers le duc Amalgré ma foi aquiterons.

P. 54, v. 12 :

Et en aras le duel qu'ot Me[ne]laus d'Elaine.

Nous avons corrigé ainsi ce vers de *a* :

Et tu en aras le duel que ot Melaus d'Elaine.

P. 56, v. 25 : *Qui sunt [et] mors et pris*. Le manuscrit *a* portait d'abord *mors et ocis*. Le copiste a effacé ce dernier mot un peu surabondant et l'a remplacé par *pris*, sans prendre garde que cette correction rendait le vers trop court d'une syllabe.

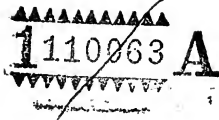
P. 74, v. 17 :

Mès pour noient en poise. Sic ; mais il semble que *pense* serait une meilleure leçon.

Gui de Nanteuil.

P. 93, v. 31 :

Et si i viengne. Lisez : et s'i viengne. L'élision avait lieu, même quand la voyelle élidée n'était pas retranschée, comme il arrive encore aujourd'hui en certains cas.





ERRATA.



P. 1, v. 1, au lieu de *Ayen*, lisez *Aye*.

P. 15, v. 16, au lieu de *es*, lisez *est*.



5834811

